

9.4. Harmologie ou doctrine de l'ordre

(E.H. de p. à 163. p. 256).

Contenu voir p. 256

Nous avons commencé par la logique élémentaire. En soi, -- sans penser aux prémisses.

Entre-temps, nous savons que la logique présuppose toujours un "être", une forme de "non-rien" ou de réalité : les phrases "si-alors" présupposent invariablement que le contenu conceptuel (et la portée conceptuelle) est quelque chose de réel (même s'il s'agit d'une réalité inventée comme dans une histoire fictive). Nous avons vu que même l'absurde ou l'impensable est un élément du raisonnement (le raisonnement ab absurdo se produit régulièrement, par exemple, en mathématiques).

L'ontologie est donc la toute première science de base de toute logique (même si cette théorie de la réalité n'a pas été développée avant la pensée logique, elle y est latente).

La deuxième prémisses de l'action logique est l'ordre (ou les ordres), la théorie... Le terme "harmologie" trahit le mot grec ancien "harmozō" : signifiant s'emboîter, s'unir. Le terme "harmonia" en est le résultat : s'emboîter, "harmonie" !

Histoire - Les penseurs milésiens nous ont laissé trop peu de textes pour que nous puissions en parler sérieusement.

Mais chez les Paléopythagoriciens (-560/-300), il en reste beaucoup plus. Ils ont notamment introduit le terme "cosmos". Cela signifie "un univers qui est agréablement conjoint ou "harmonieux" ! Désormais, l'harmonie court facilement avec tout ce qui est beau et exalté. En effet, ils considéraient la fusion, si elle était effectuée "correctement", et non de manière anormale, comme la base de tout ce qui est beau et exalté. Ainsi, l'univers entier ou certaines de ses parties pourraient être considérés comme un "ornement" (cosmos) : le verbe "kosmeō", en effet, signifie avant tout "ordonner", assembler de la bonne manière.

Les œuvres d'art plastique de la Grèce antique, les statues, les bâtiments, témoignent encore aujourd'hui de l'idée du cosmos et de l'idée d'harmonie.

Note - W. Röd, *Geschichte der Philosophie, I (Die Philosophie der Antike), I (Von Thales bis Demokritos)*, Munich, Beck, 1976 56/71, précise ce que nous venons d'évoquer en termes généraux : les idées d'"ordre/harmonie/proportionnalité" (aussi bien ontologiques que physiques et éthiques). Toute la philosophie musicale des Pythagoriciens respire l'ordre.

E.H. 164.

Note -- Nous nous référons maintenant à l'ED 10, où le terme "stoïchiose", Lat. *elementatio*, disposition des éléments, a été brièvement expliqué. L'analyse des facteurs ou des paramètres est la réaction normale face à une commande ou une organisation donnée à étudier.

A cet égard, il convient de se référer à un article : P.T. van Dorp, *Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire* : réminiscences platoniciennes, in : Tijdschr.v.Filos. 54 (1992) : 3 (sept.), 457/491

En grec ancien, il existe au moins deux mots pour "se souvenir" :

a. mneme, souvenir inachevé (mémoire), dans lequel on s'est rappelé des éléments non reliés du passé vécu ;

b. anamnèse, souvenir complet (mémoire), où l'on fait remonter des souvenirs ordonnés.

Le premier type de mémoire est dit "animal", inférieur à l'humain ; le second "un trait exclusivement humain".

On voit que la stoïchiose, l'analyse factorielle, est issue du second type.

L'auteur souligne qu'Aristote - il était l'élève de Platon - s'appuie sur ce que Platon avait déjà évoqué, à savoir dans son dialogue *Menon*. Il s'agit d'acquérir des connaissances par le biais de l'apprentissage et de la recherche (fortement axée sur l'aspect éthique de tout comportement humain, dans la mesure où il est typiquement appelé humain).

"Lorsque Menon doit donner des énumérations, son cerveau fonctionne parfaitement - mneme (lat. : memoria) - (ainsi dans *Menon* 74a (1/6)). Mais, s'il doit penser, il vacille - anamnesis (Lat. : reminiscentia)". (A.c., 481).

Platon en la personne de Socrate veut que Menon, lorsque par exemple une définition doit être élaborée, apprenne non seulement à puiser dans sa mémoire (mnème) et à énumérer, mais aussi et surtout à apprendre la pensée personnelle et ordonnée (anamnèse).

Dans un exemple géométrique (trouver le côté d'un carré qui a deux fois la surface d'un carré donné (a.c., 484)) - l'esclave confronté à un tel problème montre qu'il "maîtrise les règles selon lesquelles les éléments peuvent être reliés entre eux" (a.c., 486). Ainsi, l'esclave démontre à l'homme libre Menon qu'il "se souvient", c'est-à-dire qu'il puise de manière ordonnée dans son esprit (mémoire), et qu'il est donc capable d'acquérir des connaissances de manière indépendante. Ce que Menon, le Grec libre, ne semble pas pouvoir faire pour le moment ! Ainsi, Platon (Socrate) veut libérer Menon - et, en fait, tout être humain - des souvenirs flous - inhérents à l'étape trop animale de la "pensée" - afin de parvenir à une véritable pensée.

Il s'agit d'ordonner ce qui surgit dans l'esprit (= la mémoire). L'esclave de Menon semble vivre de son esprit. Il est capable d'analyser et de traiter ce qu'il sait. Sa connaissance n'est pas une collection de données en vrac mais forme une unité ordonnée à partir de ces données (...).

Sa recherche est (...) le suivi des lignes qui relient les choses (...). l'action de connexion de l'esprit (...)" (A.c., 490).

Pour ce faire, il faut voir une relation entre plus d'un fait. -- L'auteur de l'article appelle cela la "mémoire associative" (a.c., 490). Nous appelons cela la "mémoire identitaire" (ED 16/18 (Identité), L'esprit qui pense plus qu'analement voit des identités - générales (de quelque chose avec lui-même) ou partielles (analogiques : de quelque chose avec quelque chose d'autre). L'anamnèse ou la réminiscence est un reflet - un joug noble - de ce qui est réellement donné et testable. L'être selon lui-même (Parménide) et non selon quelque chose d'autre (par exemple, nos impressions subjectives).

Conclusion : -- Lorsque Platon - et à sa suite Aristote - parle d'esprit, il est tout à fait clair que sa doctrine de l'anamnèse est une harmologie directe.

S. Augustin, *De ordine*.

Au cours des années 386/387, S. Augustin (354/430 ; le plus grand Père de l'Eglise d'Occident) se préparait au baptême chrétien. Il écrit ensuite un dialogue, *De ordine* (= Sur l'ordre). Sous-titre "Du bien et du mal dans l'ordre de l'univers".

Prédominance chez lui (comme chez de nombreux Pères de l'Église) :

a. les concepts paléopythagoriciens et platoniciens d'ordre et d'arrangement ;

b. la révélation biblique sur le sujet.

L'ordre actuel, souvent vécu comme un désordre, a, malgré tout, Dieu comme omnipotence ordonnatrice comme caractéristique prééminente. Ainsi, le mal (éthique et aussi physique) n'est pas voulu par Dieu. Mais il la tolère dans la totalité de son ordre mondial. Les "fous" (au sens biblique d'"étrangers à Dieu") font partie de l'ordre de Dieu : ainsi, les bourreaux, les prostituées, etc. sont "prévus" dans son ordre.

La conclusion : le bien (comme certitude) et le mal (comme patience) a sa place dans l'ensemble des éléments qui composent la création de Dieu : voici une première harmologie explicite.

E.H. 166.

Premier échantillon. -- L'âme humaine et la commande. (166-168)

Avant d'aborder l'harmologie proprement dite, prenons le temps d'examiner ce qui se passe dans notre psychologie lorsqu'il s'agit de passer une commande.

Les personnes qui, par exemple, ont affaire à des personnes mentalement perturbées, sous quelque forme et à quelque degré que ce soit, ou à ce que l'on appelle dans les milieux ecclésiastiques des "possédés", découvrent rapidement que ce que nous appelons "esprit" (= raison intuitive/raison discursive/esprit (sentiment des valeurs)/volonté) en tant que faculté structurante, chez ces êtres, a sombré dans le "para.frosune", la pensée hors de la réalité (si l'on veut l'appeler pensée "irréelle").

1R. Declerck/ Dr Olgan Quadens, Voici comment vous devriez pouvoir travailler, dans : Eos (Technique pour l'homme) 12 (1984) : Nov., 119.

La conscience humaine et, en particulier, le sommeil (notamment certaines phases du sommeil qui sont très similaires aux états de veille (sommeil R.E.M.)) sont liés.

Note -- "R.E.M" = Rapid Eyes Movement.

Il se passe ce qui suit.

À partir du bruit, qui est à la base du désordre, notre système cérébral - l'instrument de notre esprit - crée de l'ordre, se révélant être un système d'auto-ordre.

a. En termes de psychologie de la perception : à partir des données désordonnées (éléments détachés de la mnème (EH 164) ou souvenirs immatures) notre cerveau crée l'ordre (l'unité ordonnée (EH 165), propre à l'anamnèse ou souvenir mature).

b. En termes de psychologie de l'esprit (sens de la valeur) et de la volonté (choix de la valeur), notre esprit crée une sorte d'unité de valeur ordonnée à partir des impressions de valeur confuses au cours des perceptions non accompagnées.

Prémisse : De tels phénomènes vérifiables trahissent dans leur profondeur un esprit en tant que soi et ce qu'il reçoit système d'organisation.

Une chose que les anciens paléopythagoriciens et platoniciens avaient depuis longtemps reconnue et clairement énoncée. La méthode Stoicosis, c'est-à-dire l'analyse rationnelle des données de telle sorte que les facteurs décisifs d'un ensemble d'observations soient clarifiés tant dans leur réalité individuelle que dans leur cohésion, en est la preuve "éclatante".

Des données récentes, issues par exemple de la psychologie de la perception et de la compréhension, confirment et rétablissent cette ancienne intuition.

E.H. 167.

Le rôle organisateur du sommeil.

Ulf Nerbold, un sujet d'essai, a montré une forte augmentation de l'activité REM pendant les deux premiers mois de son séjour dans l'espace en état d'apesanteur.

C'est ce que dit O. Quadens dans l'interview (a.c.,119). Le Dr Quadens, qui a souvent travaillé avec les astronautes dans la phase de préparation, déclare :

a. Les biochimistes, qui étudient l'impact chimique sur les phénomènes de la vie, considèrent le fonctionnement du cerveau comme une entité purement biochimique ;

b. Nous voyons le cerveau comme une structure biochimique dans laquelle circulent des informations, mais il y a bien plus : les observations qu'une personne fait pendant la journée sont organisées et ordonnées dans ce système d'information pendant le sommeil paradoxal.

2Liesbeth Van Doorne, *La schizophrénie peut être guérie dans de nombreux cas*, in : De Nieuwe Gids (Gand) 07.12.1984.

La classification des troubles nerveux et psychiques est une affaire délicate. Seulement cette classification traditionnelle :

a. la névrose (ED 143/162) ou maladie nerveuse,

b. La psychopathie - probablement un phénomène transitoire - est une perturbation frappante du comportement telle qu'on peut dire qu'une personne est un psychopathe ou une psychopathe (par exemple, la kleptomanie ou le vol comme une pulsion irrésistible),

c. la psychose ou la maladie mentale (un état dans lequel la raison n'apparaît que pendant un court moment)

Il s'agit de trois principaux types de paraphroses ou d'aliénation de la réalité.

Lors d'une journée d'étude à Kortenberg - à laquelle ont participé des experts nationaux et étrangers - les conclusions suivantes ont été tirées.

1. La schizophrénie ("schizo", je dédouble, et "frèn", esprit) se définit, entre autres, comme un "dédoublé de la personnalité". Par exemple, quelqu'un qui s'imagine être Napoléon est lui-même et en même temps, de manière transversale (sinon, les acteurs seraient aussi des "schizophrènes" !) quelqu'un d'autre.

2. La schizophrénie est également définie comme "la maladie dans laquelle on s'isole de la réalité". Ce qui coïncide littéralement avec le parafrosune antique-grec.

Voici deux définitions. Quiconque s'occupe de schizophrènes sait qu'il y a trop d'éléments inconnus à l'œuvre chez le patient pour qu'il soit possible de proposer une définition "opérationnelle" vraiment précise et applicable dans la pratique à ce stade.

E.H. 168

Une brève “phénoménologie” (description des phénomènes) : les manifestations de la schizophrénie - selon Van Doorne - comprennent des délires (“Je suis irradié quand la radio passe”), des hallucinations (observations à première vue irréelles telles que “J’entends des voix”), du stress (sentiment de surcharge). On perd le contact avec son environnement. Les sentiments s’émoussent. Il y a une perte d’initiative. L’individu se replie sur son propre “monde intérieur” “solitaire” (qui se manifeste par le “mutisme” (“mutus” en latin signifie “muet” ; ne pas parler) et une motricité corporelle déviante, cette dernière pouvant être soit une absence totale d’activité physique, soit une répétition exagérée et fréquente de mouvements bien définis.

Déjà Van Gennep (*Rites de passage*), au début de ce siècle, remarquait que les Primitifs lors des “transitions” remarquables de la vie (naissance, mort ; -- voyage ; -- mariage, puberté, etc.), - en d’autres termes : tout ce qui entraîne un changement perturbant dans la vie, s’accompagne de rites sécurisants de toutes sortes.

Eh bien, nos adolescents passent par une phase de changement analogue à partir de l’âge de seize ans et au-delà. Van Doorne : À cet âge, les jeunes sont confrontés à de nombreuses exigences. Par exemple, devoir choisir une carrière ; nouer des relations. La relation avec la famille familière change immédiatement - ce “changement” se produit tout le temps.

Tout cela donne lieu à des perceptions confuses, à des tensions dans l’esprit. -- Cela se manifeste, par exemple, par le fait que le jeune s’isole, qu’il n’arrive plus à suivre à l’école. Ou ceux qui travaillent déjà ne peuvent plus faire face aux exigences de l’environnement de travail.

Van Doorne : “La schizophrénie est une psychose qui naît du désir de créer un ordre dans le chaos de la vie. -- Appliqué aux jeunes de seize ans et plus : la vie de l’âme ne correspond plus à l’ordre qui l’entoure. On essaie alors de créer son propre ordre, irréel. Le prix à payer pour cela est une pensée dérangée. C’est comme ça qu’on finit dans la psychose.

Conclusion - On comprend les Paléopythagoriciens qui, par la pensée (“philosopher”), essayaient d’enseigner aux jeunes de l’“hetaireia” (société de pensée) non pas la paraphrosunè mais la sophrosunè, la pensée saine et ordonnée. L’objectif principal était d’améliorer la santé de l’âme.

E.H. 169.

Deuxième échantillon. -- Science ordonnée, rhétorique et philosophie. 169
Passons maintenant aux choses sérieuses.

Tout d'abord, une bibliographie.

- Fr. Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich / Bâle, 1956 (especialy S. 11 (Histoire) ;
 - H. van Praag, *Measuring and comparing*, Hilversum, 1968 (de “distinguer” à “ordonner” réellement addition (secondaire)/ordre topologique (insertion)/ordre ou séquence (post-insertion), comptage/pesage/mesure, -- gradation/mesure d'intervalle/mesure de temps) ;
 - Hans Driesch, *Ordnungslehre*, Jena, 1912-1 ; 1923-2 ;
 - Descamps, *La science de l'ordre* (Essai d'harmonologie), in : *Revue Neoscholastique* 1898, 30ss. ;
 - M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, 1966 ;
 - J. Royce, *Principles of Logic*, New York, 1961 (éd. ou. : 1912).
- Jusqu'à là quelques travaux.

La logique.

J. Royce (1855/1916 ; penseur idéaliste), affirme dans son ouvrage que la logique est une science normative - prescriptive. Il s'efforce de montrer que la logique traditionnelle, même dans sa forme actualisée (formalisée), n'est qu'une partie de la “science de l'ordre”.

Ontologie.

Schmidt, o.c., 11 : “Toute la métaphysique de l'Occident - de Platon d'Athènes à Friedrich Nietzsche - peut être considérée comme une science de l'ordre.

Par conséquent, tout système métaphysique représente l'une des nombreuses façons d'imaginer l'ordre”.

Note -- Avec ceci, Schmidt confirme ce que S. Thomas d'Aquin (1224/1274 ; figure de proue de la scolastique médiévale) dit : “Sapientis est ordinare”. Ce qui, traduit correctement, signifie : “C'est le propre du philosophe de commander”.

Sciences techniques.

Schmidt, o.c., 18.-- “Toutes les sciences ne font qu'exposer, par leurs méthodes, des types d'ordre”. Il en va de même pour le rhéteur ou le professeur d'éloquence dans l'Antiquité : il tente d'enseigner à son public ou à son interlocuteur sa façon d'ordonner, par toutes sortes de moyens de persuasion.

La théorie séparée de l'ordre.

Il fonctionne par induction : chacun des produits de l'esprit susmentionnés - la logique (les mathématiques), l'ontologie, la science professionnelle (y compris la rhétorique) - présente le même sens, mais diffus, de l'ordre et de l'arrangement. Une homologie générale se dégage de ces échantillons.

E.H. 170

Troisième échantillon. -- Tropologie : la métaphore. (170/173)

Le terme “identitaire” est utilisé pour tout ce qui est soit une identité totale ou globale, soit une identité partielle ou analogique. L’identité totale est la “relation” réflexive (= en boucle) (utilisée ici dans un sens très impropre) à soi-même, tandis que l’identité analogique est la “relation” non réflexive de quelque chose à quelque chose d’autre.

Le terme “identité” au lieu de “relation” serait bien sûr beaucoup plus logique : une chose est totalement identique à elle-même et partiellement identique à une autre ! Mais un certain langage - certains logiciens par exemple - préfèrent utiliser le mot “relation” pour “identité”. Une question d’accord.

Le carré logique.

C’est le nom traditionnel.

a. Nous commençons par une gamme (gamma, différentiel). En particulier :
Totalement identiques - partiellement identiques (= analogues) - totalement non-identiques. Au lieu de “totalement non-identique”, on peut dire “totalement différent”.

b. Grade, nous disposons maintenant, au lieu de la forme en éventail, en configuration carrée :

tous	pas tous
entièrement	pas complètement
application : tous	certains pas
pas tous	tous pas (aucun)
pas du tout	pas du tout (aucun)
application certains	aucun (aucun)

On peut constater que le langage courant présuppose cette case.

Ainsi : “Tous les élèves ont réussi” - “Certains élèves n’ont pas réussi” - “Certains élèves ont réussi” - “Tous les élèves n’ont pas réussi”.

Gardez à l’esprit cette gamme dessinée au carré lorsque vous parlez d’harmologie.

Tropologie.

Tropos”, trope, en grec ancien, signifiait “tourner”. Dans un texte, le terme “trope” désigne une phrase ou une tournure de phrase. -- Par exemple, “Cette beauté là-bas sur la plage”. Tout le monde sait que ce dicton ne se réfère pas à “la beauté en soi”, mais à une instance de celle-ci, à savoir une figure de plage. Mais il y a plus : la tropologie qui y est appliquée contient la clé d’accès à un type de concept d’être qui rend l’harmologie possible.

E.H. 171.

Bibliographie:

- A. Mussche, *Nederlandse poëtica*, Bruxelles, 1948, 34/75 (L'image) ;
- H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, 1981-2, 670/742 (Métaphore), 743/793 (Métonymie), 1102/1119 (Synecdoque) ;
- Nic. Ruwet, trad., Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963 (analyse approfondie de la métaphore et de la métonymie par R. Jakobson (1896/1982), linguiste américain ou d'origine russe ; fondateur en 1915 du célèbre Cercle linguistique (Moscou), qui a donné naissance au formalisme russe (sur la science du texte)) ;
- Groupe Mu ('Mu' est une lettre grecque) - (= J. Dubois e. a.), *Rhétorique générale*, Paris, 1982-2 (especially 91/122 (Les métasèmes : 1. La synecdoque (102/106), 2a. La métaphore (106/117), 2b. La métonymie (117/120)) ;
- K. Bertels/ D. Nauta, *Inleiding tot het modelbe begrip*, Bussum, 1969, 33/42 (Concepts liés au 'modèle'), 36/38 (Expressions transférables).

Note -- Dans un sens textuel, "un style ou une figure de style qui remplace un sémème (= expression linguistique) par un autre sémème" est appelé un "métasémème" (en FDrans "métasémème"), abrégé en "métaseem" ("métasème").

Note : Les phénomènes tropicaux sont avant tout des phénomènes textuels (dans la langue et la littérature), mais ils sont à l'avant-garde de toutes les sciences humaines et des sujets philosophiques connexes.

Prenons un exemple : Jacques Lacan (1901/1981 ; psychanalyste français qui a réinterprété Freud) a repris les définitions de Jakobson et les a appliquées dans le cadre de la psychanalyse qu'il a pratiquée.

La métaphore.

Nous allons maintenant passer en revue le premier type de trope.

A. Mussche, p.c., 40, indique brillamment la méthode de la stoïchiosé (analyse). En particulier : un dicton incolore est a. remplacé et b. surtout abrégé par une métaphore plus colorée. Un sémème est remplacé par un méta-sème et abrégé en méta-sème.

a. Le colonel A. s'est battu, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.

Le colonel A. était, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.

On le voit : l'analogie ! Et A. et un lion appartiennent au même ensemble (= identité) avec la caractéristique commune des éléments "bravoure". A. et un lion sont par ailleurs identiques en termes de bravoure. L'identité partielle ou l'analogie est une "identité avec réserve" (identité restrictive ; identité modale ; EO 128).

E.H. 172.

b.-- Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion.

Le colonel A., à Aceh, était comme un lion.

Notez le remplacement par une expression abrégée.

c.-- Le colonel A., à Aceh, était un lion.

Note -- Notez que le verbe “être” (en tant que verbe auxiliaire) s'accorde parfaitement avec le raccourcissement de substitution. Comme on pouvait s'y attendre, “être” est identitaire.

d.-- Colonel A., le Lion d'Aceh.

Colonel A., le lion ! Colonel A., le lion !

Après une série de transformations, la métaphore est finalement exposée. et elle est cent pour cent logique.

Note -- L'expression “le lion d'Aceh” est une métonymie car le lieu où il a été bravé “comme un lion” partage la métaphore (identité partielle).

e.-- Le lion est là.

Voici donc la métaphore dans sa version la plus courte. Bien sûr, le contexte est nécessaire pour le saisir.

Modèle théorique.

La théorie du modèle parle en termes - dans les applications, bien sûr - d'un “modèle” par rapport à un “original”. L'inconnu ou l'original devient connu (grâce aux informations du modèle) par le connu ou le modèle.

Application : sur l'original, le Col. A., à Aceh, le texte parle en termes de modèle, de lion comme d'un être courageux. En d'autres termes : le Col inconnu. A., à Aceh, l'original, devient plus connu grâce au connu, le modèle “lion courageux”. Ainsi va la métaphore.

C'est ainsi que la transmission fonctionne, -- dans l'expression métaphorique. -- Une fois raccourcie, on a la métaphore réelle.

Modèle appliqué.

La littérature utilise sans cesse des métaphores... Par exemple, dans le poème du père Nietzsche (1844/1900 ; penseur nihiliste) *Ecce homo* (traduit littéralement : “Voici l'homme”).

Bibliographie: G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 372.

L'*Ecce homo* a pour toile de fond la scène dans laquelle Pilate, afin de susciter la pitié, montre le Jésus torturé (couronné d'épines) aux personnes présentes. Nietzsche, en tant que dégraisseur, aime utiliser la tradition comme un moyen de “science joyeuse”.

E.H. 173

Et maintenant le poème.

1... Ja, ich weisz woher ich stamme ! (Oui, je sais d'où je viens !)

Non saturé, comme la flamme, (Non saturé, comme la flamme,)

Glühe und verzehr'ich mich. (Glow and verify me,)

2.-- Licht wird alles was ich fasse, (La lumière devient tout ce que je fais,)

Kohle alles was ich lasse : Du charbon tout ce que je laisse derrière moi)

Flamme bin ich sicherlich ! (Flamme que je suis sûrement !)

Nietzsche s'identifie à une flamme qui embrase tout ce qu'elle brûle - la grande tradition occidentale, depuis Platon et Saint Paul (platonisme et christianisme) - et laisse tout carbonisé.

Heidegger utilisera le terme de "Destruktion" (destruction) et Derrida celui de "déconstruction".

Bien que le désir soit une rupture radicale avec tout ce qui est traditionnel, Nietzsche anime, oui, anime, mais le procédé littéraire qu'il emploie dans ce petit poème est archétypal, à savoir l'analogie métaphorique : il parle de lui-même (original) en termes de "flamme qui s'embrase et laisse des cendres derrière elle" (modèle).

Selon Bertels/Nauta, Introduction au concept de modèle, 31 : "L'analogie est le pivot du concept de modèle.

L'accès au monde, en termes de connaissances et de capacités, est donné à l'homme à travers

a. dans le chaotique et l'inconnu

b. découvrir des similitudes avec l'ordonné et le familier".

Les partisans soulignent le rôle clé de Platon : "Platon avait tenté de concilier la nature de la connaissance humaine et celle de la nature en

a. tous les matériaux - note - et toutes les choses spirituelles

b. comme des images d'entités immatérielles supérieures (appelées "idées" par lui)
! Cfr o.c., 33.

Pour montrer à quel point la théorie des modèles est traditionnelle, les auteurs poursuivent : " Le terme "paradigme" (grec ancien : "paradeigma", lat. : exemplum) vient de la rhétorique grecque. Ce terme signifie "histoire insérée" (explication du texte actuel).

Au premier siècle avant J.-C., il existe un sens supplémentaire, littéraire et technique, à savoir "figure exemplaire" (grec ancien : "eikon", latinisé "icône", lat. : "imago"), l'incarnation d'une qualité dans une figure humaine (...) "Exemplum" se retrouve également dans les travaux manuels artistiques (...) : "exemplum pingere" signifie en latin "peindre une copie" (...).

E.H. 174.

Quatrième échantillon. -- Tropologie : la métonymie. (174-175)

Métaphore”, déplacer quelque chose d’un endroit à un autre, métaphore.

Metonumia”, remplacement d’un nom par un autre, métonymie. Prenons un modèle inspiré d’un exemple d’Aristote.

a.-- Manger des pommes, c’est aussi être en bonne santé.

Manger des pommes est aussi une cause de santé.

L’analogie ici n’est pas métaphorique (basée sur la ressemblance) mais métonymique, basée sur le lien (causal ou de cause à effet).

Alors que dans la métaphore, le concept de collection était le point de départ (les deux données similaires appartiennent à une seule et même collection grâce à la même caractéristique commune, identique), dans la métonymie, le concept de système était le point de départ : les pommes, leur consommation, leur effet sur la santé, -- ces trois éléments constituent un seul et même système dynamique.

b.-- Les pommes provoquent aussi la santé (= les pommes rendent quelqu’un en bonne santé) Les pommes sont saines (= les pommes sont saines).

Les produits tropicaux sont des substituts qui incluent du shortening. Ici : l’acte de manger est le moyen terme entre les pommes et l’effet sur la santé. On peut omettre le moyen terme : “Les pommes sont saines”.

c.-- La consommation saine de pommes.

Les pommes saines.

Encore une fois, le concept d’“être” (en tant que verbe auxiliaire) montre parfaitement le lien - cette fois non pas de ressemblance mais de cohérence.

Encore une fois, la théorie des modèles.

On parle des pommes et de leur consommation (= original) en termes de santé ou de santé (modèle).

Modèle applicable.

Bibliographie: Heribert Menzel (1906/...), *Die Fahne der Kameradschaft*, in : G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 408.-- Dans le poème suivant, la cohérence est soulignée. Ce n’est pas un poème très brillant, mais il reflète très bien l’atmosphère perçue par les nazis.

E.H. 115.

- 1.-- Dans cette bannière, camarade, (Dans cette bannière, camarade,)
Sind du und ich verbunden. (Est-ce que vous et moi sommes connectés.)
Wo sie uns leuchtet, Comrade, (Où il nous sert de lumière,
Ist Deutschland auch verbunden. (L'Allemagne est également connectée.)
- 2.-- Wo immer die Fahne weht, (Partout où le drapeau flotte,)
Kamerad trifft Kameraden. (Un camarade en rencontre un autre.)
Wer treu und froh zur Fahne steht, (Qui se pavane fidèlement et joyeusement
autour de la bannière,)
Ist in den Kreis geladen. (Est le bienvenu dans notre cercle).
- 3.-- So ist nicht einer heimatlos (Ainsi, personne n'est sans maison)
Und ohne Ziel und Streben. (Ni sans but et sans effort).
Wer schwor, der sucht die Fahne blosz
(Celui qui a prêté le serment d'allégeance, cherche le seulement la bannière)
Und tritt ins helle Leben. (Et entre dans la vie brillante).

On peut être familier avec l'idéologie nazie.

Une idée principale : l'Allemagne, une cohérence : la bannière (comme symbole). Hitler et les nazis penseurs étaient typiquement post-modernes : tant le christianisme traditionnel de l'Église (représenté par le terme luthérien-allemand "Rome") que le rationalisme moderne éclairé sont les voleurs de la force vitale archétypale germanique. C'est pourquoi la vie mythique archétypale germanique et nordique doit être restaurée dans un cadre postmoderne : les sciences et techniques modernes, par exemple, subsistent, mais sont engagées dans une religion de revitalisation, exprimée d'une manière particulière dans *Der Mythos des zwanzigsten Jahrhunderts* (A. Rosenberg).

C'est ainsi qu'il faut comprendre les termes du poème lorsqu'il dit : "Personne n'est donc sans foyer, ni sans but et sans effort". La crise profonde de la culture post-moderne, qui voit les Églises et le rationalisme dépérir parce qu'aucun d'eux ne donne de force vitale à un peuple entier, le peuple allemand, appelle à un ressourcement. Très belliqueux.

Voilà pour le fond idéologique. -- Maintenant la poétique. Notez les termes "Dans cette bannière, camarade, vous et moi sommes unis. Là où cette bannière nous sert de lumière, l'Allemagne est également unie : Ce n'est pas la ressemblance de la métaphore mais la cohérence de la métonymie qui fait que le drapeau en tant que symbole, en tant que "fétiche" (objet chargé de pouvoir), qui unit, relie, -- exprimé de manière savante : "en fait un système dynamique", domine la logique (logique appliquée) de ce petit poème nazi. La cohésion primitive ou primitiviste de tous avec tous au sein d'un peuple, revitalise tout.

Cinquième échantillon. -- Tropologie : la synecdoque. 176

Sun.ek.dechomai” signifie, en grec ancien, “je maîtrise en même temps”. -- “Je saisis ou comprends en même temps”. -- “Sun.ek.dochè” signifie “utiliser un terme dans un sens plus large”. Par exemple, utiliser un singulier de manière sommaire pour indiquer un pluriel.

K.A. Krüger, *Deutsche Literaturkunde* (in Charakterbildern und Abrissen), Danzig, 1910, 155, le présente comme suit :

1. soit une collection est échangée avec un de ses éléments (“des Einzelne” comme élément) ;

2. ou un système est échangé avec l’un de ses composants - les sous-systèmes - de sorte que, lorsque l’un est mentionné, l’autre l’est également. C’est pourquoi l’auteur traduit la synecdoque par “Mitbezeichnung” (signifiant avec).

Modèle théorique. On parle du signifié (original) en fonction du signifiant (nommé) (modèle) qui fournit des informations sur le signifié.

Tropologique. En parlant de cette manière, la connotation dans le texte est abandonnée - raccourcie - parce qu’elle n’est mentionnée qu’en passant.

Note : “Utiliser un terme dans un sens qui est plus complet dans sa portée ou sa gamme” est ce que nous avons dit. L’inverse est également possible : “utiliser un terme plus complet dans un sens moins complet”.

Modèle appliqué.

Situation : un inspecteur remarque que deux enseignants sont en retard. -- Il peut dire : “Eh bien, ce sont des enseignants” (en parlant de la paire, c’est-à-dire d’un sous-ensemble).

Situation : tous les enseignants enseignent. -- L’inspecteur peut dire “un professeur, -- qui enseigne”. En apparence, il dit “un seul maître” (au singulier) ; en fait, il dit, en co-sens, “tous les maîtres” (toute la collection). Appelons-nous cette dernière “la synecdoque inverse” ?

La synecdoque métaphorique.

“Apple” (phrase 2) désigne (et signifie également) “pommes” (ce qui signifie “toutes les pommes”). Toutes les pommes non mentionnées explicitement (= complémentarité, dichotomie) sont en effet, par analogie (analogie de similitude), comptées dans l’unique pomme.

La synecdoque métonymique - Un prêtre dit qu’il est un “soigneur d’âmes”. Ici, “âme” signifie “être humain” : Par partie, il entend le tout. Encore une fois : complément (partie/reste du tout).

E.H. 177.

Sixième échantillon... le terme "son" (le) restrictif. (177/179)

Revenons un instant à l'ontologie pure mais l'harmologie.

Le mathématicien et logicien G. Frege (1848/1925) et le positiviste du langage B. Russell (1872/1970) ont soutenu que les termes " être " et " être " - surtout dans les sciences exactes - sont totalement inutilisables en raison de leur ambiguïté.

L'utilisation "multiple" du verbe auxiliaire "être".

A. Le sens descriptif.

a. Existence (testabilité).

"Dieu est" (= Dieu inclut, "implique", est partiellement identique à "être"),-- ici dans le sens de "exister réellement". "Dieu existe réellement".

b. L'essence (testabilité).

b.1. Identité totale... "Gretel est, après tout, Gretel". "Gretel a, au sens réflexif, 'Gretel'".

b.2. Identité partielle.-- Analogie.-- "Jean est un garçon" ("Jean appartient à la collection des 'garçons'").-- "Le magasin,-- c'est son seuil" (le seuil, en tant que partie importante, peut être assimilé à la maison entière).

B. La signification de la valeur.

"Être honnête est bon" (a le sens de "bon").

Prenez la synecdoque.

a. Synecdoque métaphorique.

"Et professeur,-- c'est-à-dire (en un sens, -- avec réserve) tous les professeurs".

Synecdoque inversée : "Tous les enseignants, c'est-à-dire (en un sens, c'est-à-dire comme une copie de celui-ci) cet enseignant ici et l'utilité :

b. Synecdoque métonymique.

"La barbe est là". Tout le monde comprend que : la partie (frappante) est mentionnée pour indiquer le reste (co-sens) du tout qu'est l'homme en question, -mieux : "co-sens". Selon ses termes : " La barbe, -- c'est (en un sens) l'homme tout entier ".

Synecdoque inversée.-- "L'homme en question,-- c'est-à-dire (en un sens) sa barbe (en raison de sa barbe caractéristique)".

Conclusion.

Le terme "être" (en tant que verbe) signifie, en effet, beaucoup de choses.

a. Testabilité (existence / essence) ;

b. collection/système (qui comprend, "implique", la connexion, c'est-à-dire la similarité et la cohérence).

Ainsi, outre la testabilité (possibilité de trouver), "être" signifie également connexion (= relation, rapport). Nous savons pourquoi : parce que " être " est identitaire (il exprime l'identité totale et partielle) -- On l'a déjà compris : " être " s'accompagne d'une réserve (modalité) et s'utilise de manière restrictive.

E.H. 1 78.

La réponse en termes aristotéliens.

Nous nous référons à EO 90 (Aristote sur le sujet). L'“être” n'est pas une propriété - sèmeion, kentrek - de quelque chose mais de “tout”. -- Nous l'avons exprimé il y a un instant avec l'expression “utilisation restrictive du terme “être””.

Exemples de mauvais langage.

1. Un mariologue de l'époque a passé toute une leçon à “prouver” que la Vierge, Marie, la mère de Jésus, était a. un être et b. donc, une, vraie (perspicace) et bonne (précieuse),

Ces termes sont EO 90 (transcendantal) ; 111 (transcendantal) - “transcendantal” ou englobant et donc applicable à tout.

Les prononcer de Marie, par exemple, équivaut à une redondance : au fond, on n'apprend rien sur Marie.

2. À l'époque, Martin Heidegger, l'ontologue existentiel, était une sorte de “fou” du terme “Sein” (une partie du mot “Dasein”, par exemple, qui signifie en fait, dans son langage, “être humain”). Il reproche à l'Occident “de Platon à Nietzsche” d'avoir “oublié l'être” (Seinsvergessenheit).

Dans le sens hautement idiosyncratique que Heidegger donne au terme “Sein”, c'est possible. Mais la question de savoir si l'être “selon lui-même” (Parménide), tel qu'il est en lui-même, indépendamment des interprétations idiosyncrasiques, intéressées ou préférées (Ch. S. Peirce), émergera de cet “oubli” de plusieurs siècles lorsqu'on appliquera à la question l'usage sans restriction du langage de Heidegger, est une autre question.

Dans ce sens, Frege et Russell ont certainement raison.

Entre les dictionnaires et la vie...

“Gap an abyss”. -- Dans un dictionnaire, le terme “être” exprime la signification du terme “être” sans les situations concrètes. En d'autres termes : sans la mise en garde. Prenez les exemples concrets ci-dessus concernant “être” (en tant que verbe auxiliaire) et vous verrez que “être” est utilisé de manière significative en dehors des résumés de dictionnaire.

À *propos* : une expression mathématique ou logistique (spécialités de Frege et Russell), une fois sortie du contexte d'un argument et placée dans un dictionnaire, perd aussi son univocité (sans le reste du “système”, un tel “extrait” ne signifie pas grand-chose et on n'apprend pas grand-chose (une forme de redondance)), Ce qui s'applique, mutatis mutandis (de manière analogue), à “être”, s'applique donc aussi à tous les termes des langues exactes, artificielles.

E. H. 179

Note -- Le Dr Simo Knuutila/ Prof, Jaakko Hintikka, éd. *The Logic of Being* (Historical Studies), Dordrecht, 1985, aborde notre question.

L'Antiquité (par exemple, la doctrine des catégories d'Aristote), le Moyen Âge (par exemple, les théories scolastiques de la prédication et la théorie de l'analogie de Thomas d'Aquin), l'époque moderne (par exemple, Imm. Kant, qui affirmait que " l'existence réelle n'est pas un prédicat ou une phrase dans une phrase ").

Frege et Russell sont des représentants typiques du rationalisme moderne... Or, la néo-rhétorique de Chaïm Perelman (1912/1984 ; professeur de logique, d'éthique (philosophie morale) et de métaphysique à l'ULB (Université Libre de Bruxelles) jusqu'en 1978) postule qu'à côté du type exact de raison (rationalité), prévalant dans les sciences professionnelles, il existe un type non exact mais valable de raison (rationalité).

En particulier : la raison naturelle, quotidienne, a sa propre précision. Elle diffère de l'exactitude des mathématiques et de la logistique. Mais elle permet aux personnes, même les plus développées dans les discussions les plus sophistiquées, de se comprendre parfaitement et de façon non-multipliée. Observez d'ailleurs le fait paradoxal que pour rendre intelligible et définir le sens correct, "exact" des expressions mathématiques et logistiques, un professeur qui enseigne, ou un manuel de mathématiques ou de logistique... utilise le langage quotidien que tout le monde utilise et ceci comme cadre de langage.

Conclusion -- Qu'elle soit pure ou combinée à des langues artificielles, la langue vernaculaire ou naturelle peut être utilisée.

Multidimensionnel / unidimensionnel / restrictif.

Traditionnellement, ces termes - au moins "multivalent" et "univalent" - sont utilisés pour expliquer le problème de la précision linguistique de l'"être".

- a. L'"être" n'est pas simplement multiple, car il est unitaire (testabilité, relation).
- b. L'"être" n'est pas non plus univoque au sens strict, car il comporte une multiplicité.
- c. Traditionnellement, on dit alors : "L'être est analogue" (partiellement égal ou identique, partiellement inégal ou non-identique).

Cela revient à l'utilisation restrictive du terme "être" : même lorsque ce n'est pas explicite, "être" est utilisé avec réserve ou modalité. Cela ressort du contexte (le système).

E.H. 180

Septième échantillon : logique traditionnelle et relativité. (180/184)

Avant d'aborder cette question, examinons la différence profonde entre la logique traditionnelle et la logique computationnelle ou la logistiqu.

Bibliographie: R. Caratini, *La philosophie, II* (Thèmes), Paris, Seghers, 1984, 43s.

1. L'auteur dit :

a. Le système de la syllogistique traditionnelle n'est qu'un type de "calcul" (Lat. : *craie*, -- *craie*, arithmétique) ou de logistiqu ;

b. ce système est "pauvre" dans le sens où il est inutilisable pour découvrir de nouveaux jugements.

2. L'auteur affirme que la logistiqu est "plus honorable", car son système permet de combiner "tout type de jugement" de manière à obtenir des réflexions ultérieures logiquement valables.

Raison : en "calculant" avec des "réalités" indiquées par des signes - cette base ontologique est toujours là, sinon le logicien calcule dans le vide - les opérations acquièrent un caractère automatique.

Réponse.

L'"honorabilité logistiqu" n'équivaut pas à "une déduction automatique" (car c'est ce que fait la logique traditionnelle) mais à un automatisme de calcul.

Le fait que la logistiqu soit différente de la logique traditionnelle est déjà évident dans les types de classification (car ils diffèrent). Par exemple, "la logistiqu des relations". Une logique de relations, au sens traditionnel du terme, n'existe pas. Pourquoi pas ? Parce que la logique ne s'intéresse qu'à la dérivation et non aux relations, à moins - notez la mise en garde - qu'elles ne donnent lieu à une dérivation directe (entailment ou implication sous forme de phrases conditionnelles).

Plus que cela, la logique traditionnelle englobe plus que ce qu'un Caratini et ses compagnons de pensée comprennent.

Nous ne l'avons pas vu :

ED 33 (où sont mentionnées non seulement la déduction mais aussi la réduction (sous forme d'induction et d'hypothèse)) ;

ED 26 (où il est montré comment déjà Platon, connaît l'induction et l'hypothèse) - que la logique si traditionnelle non seulement accepte mais met le raisonnement réducteur au centre ? Pour Platon, la réflexion philosophique ne commence réellement que lorsqu'on raisonne de manière réductrice - analytique - et qu'on entrevoit ainsi la perspective de nouveaux jugements. Comment alors le logicien peut-il prétendre que "son système" est plus complet ? Parce qu'il ne connaît pas assez bien la logique traditionnelle !

E.H. 181.

Un faux raisonnement

Si Caratini ne peut pas appréhender correctement la logique traditionnelle, c'est parce qu'il commet une erreur méthodologique : il raisonne sur la logique traditionnelle à partir des prémisses de la logistique et non à partir des prémisses propres à la logique traditionnelle. C'est ce qu'on appelle l'"externalisme" : regarder et analyser quelque chose, non pas du point de vue de ses propres conceptions - le sens - mais du point de vue d'autres conceptions - le sens. Nous préférons nous en tenir à la méthode internaliste : comprendre la logique traditionnelle à partir de ses - pour reprendre les termes de Platon - propres "hypothèses".

De même, il ne faut pas juger la logistique sur la base des prémisses de la logique traditionnelle ! On ne comprend la logistique que - de manière significative - si l'on adhère à ses propres idées préconçues.

Nous savons maintenant que tout "ensemble" (échantillon) d'hypothèses (prémisses, axiomes) est limité par le fait qu'il s'agit d'un échantillon inductif de toutes les prémisses possibles. Cela vaut tant pour la logistique que pour la logique traditionnelle.

Cela signifie que sa véritable valeur ne se révèle que de manière pragmatique : "On reconnaît l'arbre à ses fruits".

Raisonnement "automatique".

Les déductions de la logique traditionnelle sont aussi automatiques que celles de la logistique. Raison : ils ne dépendent pas d'impressions subjectives (idiosyncrasiques/improvisées/préjugées) mais d'identités objectives, comme l'expliquait G. Jacoby à l'époque. Ainsi, l'identité globale de quelque chose avec elle-même (quelque chose s'inclut automatiquement). Ainsi, l'identité partielle ou analogique de quelque chose avec quelque chose d'autre (quelque chose inclut automatiquement quelque chose d'autre sous un certain point de vue).

Les distractions "immédiates".

Bibliographie: Ch. Lahr, *Logique*, 511/ 514.-- "La déduction immédiate".

L'auteur veut dire que le syllogisme formel semble être superflu. Platoniquement parlant, nous sommes en pleine stoïchiose (analyse).

A.-- Échange.

Dans une phrase, le sujet alterne avec le proverbe. C'est ce qu'on appelle aussi la "conversion".

Modèle appliqué... "Toute fille, normalement, aime être belle". Phrase inverse : "Entre autres choses, chaque fille, normalement, aime être belle". -- Base : la théorie de la collection.

E.H. 182.

Car : “toutes les filles, normalement” est un privé ou un sous-ensemble de “tout ce qui aime être beau”. L’inversion grammaticale avec modalisation (restriction : “parmi d’autres”) déclenche la déduction logique - immédiate. Ainsi, par exemple, “Certains êtres qui aiment être beaux sont des filles, normalement”. Le terme “certains” remplace le terme restrictif “parmi d’autres”.

Modèle appliqué.

“Les étamines font partie de la fleur”. -- Le terme “partie” crée un jugement restrictif. Le terme “partie” implique que les étamines font partie de l’ensemble ou du système de la fleur. En d’autres termes, “partie” introduit un complément ou une dichotomie : outre les étamines, il y a le reste de la fleur. Pure théorie du système ! - Conversion. -- “La fleur (entière) est composée, entre autres (terme indicatif de sous-ensemble, oui, partie ou sous-système), des étamines”.

Conclusion.

La stoïchiosie platonicienne ou l’analyse factorielle s’appuie sur les notions de “tout” (collection) et/ou de “tout” (système) ou encore de “similarité et/ou cohésion” (= connexion). La prémisse de la déduction est précisément cette base de la stoïchiosie.

B.-- Opposition.

Appelé aussi “opposition”.-- Il s’agit ici soit de la quantité, soit de la qualité, soit des deux ensemble dans le cadre d’un jugement.-- Relisez EH 170 : le carré logique. En particulier : “tout/entier” - “pas tout/entier” - “tout/entier”.

Modèle appliqué.

Dans l’ensemble des déductions oppositionnelles, ne retenons que les phrases contradictoires.

- A. Chaque fleur s’épanouit en son temps. Est contradictoire avec :
- O. Certaines fleurs n’éclosent pas à temps”.
- I. Certaines fleurs fleurissent en leur temps. Est contradictoire avec :
- E. Aucune fleur ne fleurit en son temps”.

Autant pour la théorie de la collection.

Modèle appliqué.

Passons maintenant aux exemples systémiques.

- A. Une (= synecdoque pour “tout” ou “chaque”) fleur contient des étamines. Est contradictoire avec “O. Certaines fleurs ne contiennent pas d’étamines
- I. Certaines fleurs contiennent des étamines. Est contradictoire avec “E. Aucune fleur ne contient d’étamines”.

Les lettres A, O, E, I.-- A désigne tout (tous sont). O signifie “pas tous”. I signifie pas tous. E signifie tous pas (aucun). -- On peut donc en déduire : “Si A, alors par exemple O ou I” (mais en aucun cas E).

E.H. 183.

Passons maintenant aux déductions oppositionnelles strictement systémiques.

A. La fleur (entière) comprend les étamines.

Est contradictoire avec : “La partie de la fleur comprenant les étamines ne comprend pas d’étamines” (= O : pas entièrement).

I. Une partie de la fleur contient des étamines.

Est contradictoire avec : “ La fleur (entière) ne comprend pas les étamines “. (= E : pas du tout).

Sous la forme du carré logique systémique :

A. tous / l'ensemble

O. certains non/ une partie non

I. certains qui / une partie oui

E. tous pas / l'ensemble pas (rien)

Mais c’est la prémisse de tout stoïcisme platonicien !

Ce qui signifie que la “logique de classe” fait effectivement partie de la logique traditionnelle (qu’elle soit comprise comme platonicienne ou non platonicienne).

Dérivations relationnelles.

Selon les logiciens, la logique traditionnelle “ n’a pas d’yeux pour les relations “ (mais seulement pour les “ substances “) ; cf. Le simple fait que la logique (et l’ontologie) traditionnelle associe invariablement “substance” et “relation” devrait inciter à une grande prudence. - Mais il y a beaucoup plus.

a. La stoïciose est l’artère de la pensée traditionnelle. Après tout ce qui s’est passé auparavant, il n’est plus nécessaire de le prouver.

b. Voici quelques exemples

1. les catégories, qui sont invariablement des paires d’éléments en interaction, (paires d’opposés ou de systèmes),

2. les systématismes, qui sont courants depuis les paléopythagoriciens et ... sont des paires d’éléments en interaction.

Les tropes sont d’autres modèles applicatifs : les éléments d’un trope sont invariablement liés les uns aux autres. Par exemple, la barbe et l’homme pour lequel la barbe est caractéristique !

La relation “plus grand que / moins grand que”.

G. Jacoby, o.c., 53/55 (Relationslogistik).-- La relation “plus grand que” comprend comme modèle applicatif par exemple “3 > 2”.

Mathématiques ou logistiques : “x plus grand que y” inclut comme élément “3 > 2”.

Syllogistique.

phrase 1 : La relation “x > y” est réinscriptible en ordre inverse (conversion) comme “y < x”.

phrase 2 : Eh bien, “3 > 2” :

Concl. : Donc “2 < 3” ! -- Il faut donc savoir que le syllogisme traditionnel ne peut servir de prémisse à un tel raisonnement mathématique ou logistique.

E.H. 184,

Explication.

a. En logique traditionnelle, des formes comme “ $3 > 2$ ” sont des concepts (concepts composés qui expriment une relation). Avec des concepts corrects, cette logique fonctionne.

b. Notez le méta-langage qui l’accompagne. Un professeur qui reproduit cette expression en classe dira “trois est plus grand que deux” ou même “trois est plus grand que deux”. Affirmer que la structure de jugement “sujet/(verbe auxiliaire)/sentence” n’est pas appropriée pour le langage mathématique, par exemple, ne semble pas être vrai.

On peut aussi le faire de la manière suivante : “La relation (quantitative) entre trois et deux est une relation de “plus grand que”.

Sur le plan de la théorie des modèles, il s’agit aussi clairement d’une structure de jugement : on parle, après tout, de “3” en termes de “plus grand que deux”. “3” est l’original et “plus grand que deux” est le modèle, qui fournit des informations sur “3” (dans ce cas, des informations mathématiques). Relisez ED 19v. et vous verrez que ce qui est dit ici illustre ce qui a été discuté là.

Que les mathématiques contiennent des jugements est évident, d’ailleurs, à partir du rôle énorme joué par l’équation mathématique : = , > , < . En méta-langage naturel : est égal à, est supérieur à, est inférieur à.

G. Jacoby, *Die Ansprüche*, 54, cite.-

1. Le théorème mathématique “si le point A est situé entre B et C, alors il est aussi situé entre C et B”.

Logique.

“Les extrêmes d’un intervalle sont interchangeable. Par exemple, B et C sont interchangeables avec C et B”.

2. L’expression de la logique “S’il y a un père, alors il y a un fils ou une fille”.

phrase 1. Père et fils ou fille sont des termes faisant partie d’une paire d’opposés tels que s’il y a un père, il y a aussi, par exemple, un fils ou une fille.

phrase 2. Eh bien, il y a un père.

Concl. Il y a donc un fils ou une fille.

Vue sous l’angle de la logique traditionnelle, la phrase hypothétique logique, fondée sur une relation mutuelle (“corrélation”), recouvre un véritable syllogisme. Ce qui prouve une fois de plus l’omniprésence de la phrase finale ... si l’on prend la peine d’y réfléchir. Ces derniers exemples, d’ailleurs, reposent sur le concept de système : l’écart B / C en est un ; la corrélation “père / fils et / ou fille” en est un autre.

Conclusion. Tant que les relations présentent des identités, complètes ou partielles, elles relèvent de la logique traditionnelle qui interfère avec ces mêmes identités.

Huitième échantillon. -- La méthode comparative. (184/187)

Il semble que la seule méthode véritablement générale, du moins en ce qui concerne l'ordre, soit la méthode conflictuelle (= comparative). Elle est déjà incluse dans la theoria, la considération plus profonde des choses.

Méthode

En grec ancien, "methodos" signifie "manière de suivre" (manière d'aborder, de traiter les choses). Le "chemin" ("hodos") qui mène au but énoncé, c'est-à-dire le décrire de telle sorte que, approfondi, le donné devienne compréhensible ("vrai")... Tout cela est l'objet de la méthodologie ou de la doctrine de la méthodologie.

Une application célèbre.

J. Champollion (1790/1832 ; égyptologue français) a disséqué la pierre de Rosette, qui a été découverte en 1799. En comparant le texte égyptien sur cette pierre avec le texte grec qui s'y trouve, il a déchiffré - 1822 - pour la première fois les anciens hiéroglyphes égyptiens.-- Il s'agit d'une application spectaculaire de la méthode de confrontation.

Une application quotidienne.

Combien de fois mesurons-nous quelque chose ? Mais qu'est-ce que mesurer si ce n'est comparer un fait donné à une mesure (convenue) ou à un modèle de mesure ? On parle alors du mesuré (original) en termes de mesure (ou de modèle de mesure).

Note -- Cela montre que tout jugement est basé sur une comparaison (non verbale) (ED 19v.).

La parole de Max Müller (1823/1900).

Ce scientifique religieux l'a formulé comme suit : "L'esprit comparatif est le véritable esprit scientifique de notre époque, voire de toutes les époques". L'esprit de comparaison est le véritable esprit scientifique de notre époque, que dis-je ? De tous les âges.

La confrontation des données est la véritable méthode scientifique pour détecter l'ordre et l'ordre -- si plusieurs données sont comparées, alors l'ordre -- les relations, les rapports -- sont clairs.

Bibliographie :

Quant à la méthode comparative.

H. van Praag, *Mesurer et comparer*, Hilversum, 1968 (contenu : quantité/qualité ; addition (= relation unilatérale), ordre topologique et séquence ; compter, mesurer et peser ; gradation, mesure d'intervalle et mesure de temps) ;

-- I.M. Bochenski, *Philosophical Methods in Modern Science*, Utr./Antw., 1961, 149/155 (The Methods of Mill) ;

E. H. 186.

-- H. Pinard de la Boullaye, S.J., *L' étude comparée des religions* (Essai critique), II (Ses méthodes), Paris, 1929-3, 40/87 (La méthode comparative) ;

-- L. Davillé, *La comparaison et la méthode comparative* (en particulier dans les études historiques), in : *Revue de synthèse historique* xxvii (1913) : 4/33 ; xxvii (1914) : 201/229.

Quant aux fondations :

-- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde* (Van Parmenides tot Bolzano), Antw / Nijmegen, 1944, 30 (Stoicheiosis), 34/42 (Stoicheiosis), 42/51 (Ideegetallen);-- 63vv. (Stoïchiose avec Aritote en relation avec la “mathesis universalis”, 103 (Mathesis universalis avec Descartes) ; 123 (Mathesis universalis = scientia generalis soit ars iudicandi (logique) soit ars inveniendi (heuristique) avec Leibniz) ; 141 (Mathesis universalis (= scientia generalis) farouchement contestée par Kant, mais reprise par les idéalistes allemands -- Fichte, Schelling, Hegel -- bien que rejetant le parangon mathématique) ;

-- M. Foucault, *Les mots et les choses* (Une archéologie des sciences humaines), Paris, 1966, 66s. (la doctrine de l'ordre de Descartes) ;

-- G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962 (10Off. : *Characteristica universalis* (Galenos de Pergame (129/199), Reymon Lull (= Raymundus Lullus (1235/1315 ; *Ars generalis*), Francois Viète (= Vieta (1540/1603 ; introduction de l'arithmétique des lettres i.au lieu de l'arithmétique numérique), transformant la “science générale” de Lull en “mathématiques générales (comprendre : ordre)” et la combinatoire de Lull en “characteristica universalis” (une algèbre générale)) ;

-- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus* III (Der Idealismus der Neuzeit), Braunschweig, 1907-2, 46/ 69 (Einfluss des Pythagoreismus auf Mathematik und Astronomie), especiallyo.c., 46ff. (Analyse).

Tout cela montre qu'avec une régularité d'horloge, les penseurs ont cherché une doctrine ordonnée, mathématique ou autre, comme base de relativité et donc de comparaison.

Deux axiomes.

Ils peuvent, avec R.A. Koch, *Die Uraxiome in ihrer Bedeutung für die philosophischen Grunddisziplinen*, in : *Tijdschr.v.Filos.* 31 (1969) : 4 (déc.) ; 749/766, comme suit.

a. Il existe un univers (note : réalité totale) avec toutes ses parties. Tout ce qui est appelé “être” est soit une partie de l'univers, soit l'univers lui-même.

E.H. 187. **b.** Il existe un univers avec toutes ses parties. Tout ce qui est appelé “être” a une validité (“s’applique”) soit en tant que partie de l’univers, soit en tant que l’univers lui-même.

Comme vous pouvez le constater, Koch exprime les propositions de deux manières : a. de manière descriptive, et b. en termes de valeurs (les valeurs “s’appliquent”, c’est-à-dire qu’elles se sentent “bien”). Ainsi, lorsque nous commandons, de telles axiomatiques seront invariablement à l’œuvre. Même si nous n’en sommes pas conscients.

La théorie de l’unification.

Tout ce qui est semblable (théorie collective : propriétés communes) et cohérent (théorie des systèmes : propriétés collectives ou communes) est un au sens ontologique.

Celui qui compare voit “l’unité dans la multitude”. Comparer, c’est voir non seulement l’unité mais aussi la multiplicité : multiplicité métaphorique (différence), multiplicité métonymique (= écart).

Note -- Bibliographie: H. Jens, *Order out of disorder* (Ilya Prigogine, prix Nobel belge de chimie 1977), in : Streven 1978 : mars, 527v.. ;

Fr. Boenders, *Prigogine et Wildiers sur Teilhard de Chardin*, in : Streven 1982 : juillet, 930/941.

Pierre Teilhard de Chardin (1881/1955) était le paléontologue jésuite controversé de l’époque.

Boenders écrit : “Ilya Prigogine : (...) Notre époque est en effet caractérisée - et cela deviendra encore plus évident à la fin de ce siècle - par une recherche de l’unité dans la diversité.

L’un de ceux qui ont le mieux compris la nécessité de cette recherche d’unité au-delà du domaine de la science est précisément Teilhard (...)”. - Cela montre que le souci ancien de voir à la fois la multiplicité et l’unité est toujours d’actualité.

Une définition.

L. Davillé, *La comparaison* (1913), 23, dit :

1. Au lieu de traiter des cas individuels, lorsqu’il s’agit de traiter des phénomènes ou des objets,

2. la méthode comparative cherche à mettre en évidence des ensembles, qu’ils soient similaires ou complémentaires”.

L’auteur constate qu’il y a similitude (collection) et cohérence (système) à l’œuvre, où il parle de totalités similaires et complémentaires.

Note : il ne faut pas confondre “comparer” et “égaler”, qui consiste à souligner les similitudes. La comparaison fait référence à la fois à la différence/écart et à la similitude/cohérence.

E.H. 188.

Neuvième échantillon. -- Nombre et nombre. (188)

Les penseurs de la Grèce antique disposaient d'un certain nombre de concepts ou de catégories fondamentales "mathématiques" (mieux : unitaires) (EO 80). Ces éléments sont fondamentaux pour notre harmonologie.

Ainsi, par exemple, "stoicheion" (élément), "monas" (unité singulière, "monade"). De même, 'arithmos', arrangement, configuration ('nombre'), -- catégorie de choix dans les centres paléopythagoriciens. De même, "plèthos", collection ("foule") et "sustèma", collection, système.

Ainsi, Thalès de Milet (-624/-545 ; premier penseur grec) définissait le nombre comme suit : "La première définition du nombre est attribuée à Thalès qui le définit comme "une collection d'unités" ("monadon sustema"),-- une définition presque identique à celle d'Euclide, à savoir "la multitude constituée d'unités" (...). Eudoxe a défini le nombre comme une 'multitude déterminée' ('plèthos horismenon')". (Th.L. Heath, *A Manual of Greek Mathematics*, Oxford, 1931-1, New York, 1963-2, 38).

Traduit : "La première définition essentielle du "nombre" est attribuée à Thalès. Il définit le "nombre" comme "un ensemble d'unités", une définition presque identique à celle d'Eukleides, à savoir "une collection composée d'unités". (...). Eudoxos de Knidos (-406/-355 ; mathématicien et astronome) a défini le "nombre" comme "un ensemble bien défini".

L'unité".

Unité" a, dans notre langue, un sens micro (l'unité dont la multiplicité est un nombre, représentée dans une figure ("nombre" est l'original, "figure" est le modèle)) et un sens macro (la similitude et/ou la cohérence dans une multiplicité).

Le terme grec ancien "monas", unité, est décrit de deux façons. L'unité existe pour toute collection ou système. Arithmos " (union d'unités), habituellement traduit par "nombre " (arithmologie), est alors au moins deux unités (le monas ou l'unité n'est pas un " nombre "). Ainsi, le monas, la monade, existe pour chaque nombre à partir de "deux" et revient pourtant dans chaque nombre en tant que constituant ou "stoicheion".

Cfr O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, I (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus), Braunschweig, 1907-2, 272 (en relation avec les mathématiques paléopythagoriciennes du nombre et de l'espace).

Note -- Le comptage et surtout l'addition d'unités est un élément indispensable de l'induction sommative (ED 42).

E.H. 189

Dixième échantillon. -- Théorie cartésienne de l'ordre. (189/192)

En raison de l'énorme impact que Descartes (1596/1650), le père de la pensée moderne typique, a eu jusqu'à aujourd'hui, un mot sur sa façon d'organiser les données.

Bibliographie:

-- A. Koyré, *Entretiens sur Descartes*, in : *Introduction à lecture de Platon*, Paris, 1962 ;

-- C. Forest, o.p., *Le cartésianisme et l'orientation de la science moderne*, Liège, 1938 ;

-- Al. Astruc, *Le roman de Descartes*, Paris, 1989.

Outre la méthode expérimentale (pensez à Galilée), qu'il considérait comme une application de sa méthode principale, Descartes voyait dans les mathématiques de son époque l'exemple prééminent de méthode.

“Penser, pour Descartes, c'est penser en avant et non en arrière”. Les images-pensées - dans son langage moderne, il les appelle “idées” (ce qui diffère fondamentalement des idées de Platon) - ont toujours la priorité. Il en déduit la réalité autour de lui et en lui. Et non l'inverse. “La pensée est d'abord une théorie, puis une application de la théorie”.

La raison de cette révolution intellectuelle cartésienne : ce que notre esprit saisit en premier lieu, ce ne sont pas les choses elles-mêmes - le donné - mais les conceptions que nous en avons dans notre conscience. Typiquement “nominaliste”, bien sûr... Cf. A. Koyré, *Entretiens*, 216.

Prêt

Des idées claires ! Avant - lui et beaucoup de ses contemporains pensaient - la pensée était “sombre” (le “sombre Moyen Âge”).

“N'est “prêt”, pour Descartes, c'est-à-dire radicalement gouverné par l'esprit, que ce que la raison, sans aucun apport de l'imagination ou des sens, saisit. Ce qui signifie concrètement : est “prêt” tout ce qui est ou, du moins, peut être rendu mathématique ! (A. Koyré, o.c., 217).

Le mécanisme cartésien.

Tout être est une sorte de mécanisme. Exemple : la machine ou l'appareil de l'époque (par exemple, l'horloge). -- “L'homme tout entier - pas seulement son corps - devient un problème de mécanique. “ Une culture, un peuple, un siècle - dit Hippolyte Taine (1828/1893 ; penseur positiviste) - sont des “ définitions “ qui se mettent en place. L'homme est une proposition (géométrique) - un théorème - en pleine progression”. (G. Forest, *Le cartésianisme*, 10) -- L'esprit raisonne comme une machine à penser ; le corps fonctionne comme un appareil.

E. H. 190

Le cosmos tout entier fonctionne comme un gros appareil... C'est le fameux mécanisme à la Descartes.

Les mathématiques, telles qu'il les interprète, et le dispositif, tel qu'il l'interprète, vont de pair. C'est le double symbole de l'ordre et de l'arrangement, comme les appelle Descartes.

La méthode comparative.

Bibliographie: E. Lenoble, *René Descartes*, in : J. Bricout, dir., *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, II, Paris, 1925, 778ss.

C'est ainsi que Lenoble caractérise la manière cartésienne de comparer. Elle peut être résumée en trois termes : intuition + analyse et synthèse.

Une définition.

R. Descartes, *Regulae ad directionem ingenii*, xiv, dit : "Si l'on fait abstraction de l'intuition ("perception" de l'esprit) d'une réalité séparée, on peut dire qu'en comparant au moins deux réalités on acquiert toute connaissance". Cfr. M. Foucault, *Les mots et les choses*, 66.

1. L'intuition.

La raison - la raison - a d'abord saisi un fait, au sein de la conscience, grâce à la perception intellectuelle. Cette perception englobe globalement une sorte de totalité.

2.1. L'"analyse".

La seule "méthode globale" initiale conduit trop facilement à l'imprécision. Des inexactitudes. Le même raisonnement permet de saisir clairement "le simple", le fait singulier.

Conséquence : toute la méthode cartésienne implique une sorte de division d'une totalité, dans son imprécision, en constituants ("simples").

2.2. La "synthèse".

Mais le problème ne s'arrête pas là : Descartes représente une multiplicité. Sans cohérence étudiée. Donc : la raison reconstitue les éléments disjoints (simples) en un tout.

Le rôle de l'"énumération complète".

Face à des données complexes (composées et même compliquées), Descartes les divise en éléments irréductibles. Que, ce faisant, il n'oublie pas la totalité est démontré par ce qui suit : l'induction sommative, qu'il appelle "énumération ou addition complète" selon une tradition de l'époque, vérifie à la fin de l'analyse si tous les "simples" (éléments séparés) ont été examinés et sont "prêts" pour l'esprit. Il s'agit d'un résumé de l'analyse.

C'est pourquoi nous, EH 168, avons traité de l'"addition".

E.H. 191.

C'est seulement maintenant que la recomposition de la totalité peut commencer : un par un, nous pensons tous les éléments ensemble selon des relations uniques. Encore une fois : l'induction sommative, la vérification récapitulative pour voir si tous les éléments et toutes les relations ont été analysés et recomposés. A la fin de la synthèse.

L'akribeia moderne.

Ce que les Grecs de l'Antiquité appelaient "akribeia", l'exactitude, est devenu - à partir de l'époque des sciences naturelles et des mathématiques modernes - "l'exactitude", c'est-à-dire l'akribeia avec une précision mathématique et de préférence mécanique. On sent Galilei et Viète.

Note -- Les termes "analyse" et "synthèse".

Ce que les anciens appelaient la "stoïchiosé", c'est-à-dire l'analyse factorielle, dans le revivalisme moderne, revient à "intuition + analyse et synthèse". Sur la base d'une comparaison.

Ch. Lahr, *Logique*, 555/556, appelle cela "la méthode générale -- 'Analuo' = "Je décompose quelque chose en ses éléments". Où, évidemment, la "totalité" (voir induction sommative) signifie à la fois ensemble et système.

Lahr distingue

a. L'analyse et la synthèse rationnelles qui, intérieurement et extérieurement, comparent les entités mentales - concepts, jugements - c'est-à-dire les dissolvent en éléments (analyse) et les reconstituent (synthèse) ;

b. l'analyse et la synthèse expérimentales, qui comparent et analysent des réalités situées en dehors de l'esprit.

Modèle appliqué. - Rationnel.

Le terme "être vivant doué d'esprit" (analyser et réfléchir ensemble) ; le jugement "L'homme est un être vivant doué d'esprit" (analyser et réfléchir ensemble).

Expérimental.

En psychologie expérimentale, par exemple, je peux vérifier si le terme et le jugement que je viens d'utiliser correspondent à la réalité de personnes réelles.

Note.-- Les termes 'analytique'/'synthétique' chez Kant ont été discutés ED 28 : on y parle de jugements rationnels et expérimentaux. Ce qui, au passage, est mis en parallèle avec les termes "apriorique/ aposteriorique" (Lachelier ; ED 32).

Note -- Les termes "analytique"/"synthétique" chez Platon font référence aux phrases conditionnelles : "analytique" est un raisonnement réducteur ; "synthétique" est un raisonnement déductif. Cfr ED 26.

E.H. 192.

Mathesis universalis.

M. Foucault, *Les mots et les choses*, 66/72, le souligne : Descartes envisageait une théorie générale de l'ordre. Il la conçoit "comme une "mathesis", comprise comme une science universelle de la mesure et de l'ordre " (o.c., 70). "Mathesis universalis" est donc "pensée globale, mathématique-mécanique de l'ordre".

Le lullisme - EH 186 - avec son "ars magna" ("grande puissance") voulait arriver à une "scientia generalis", une science générale, à partir d'un petit nombre de fondements (concepts, jugements), au moyen de la combinatoire (les combiner ou les relier). Dans son sillage, tout un mouvement lulliste s'est développé, à tel point que Leibniz, entre autres, a été profondément impressionné par l'ars magna de Lull.

Viète, entre autres, avec son arithmétique des lettres (au lieu de la simple arithmétique médiévale des chiffres) - au lieu d'écrire " $3 + 5 = 8$ " écrire " $x + y = z$ " - qui devient la base de l'algèbre moderne par exemple, se trouve au berceau de la "characteristica universalis", l'arithmétique universelle des lettres. Mais elle s'appuie sur la combinatoire lulliste (concaténation de termes, de jugements, de raisonnements) et sur la "science générale" qui en résulte. Le "logistica speciosa" (qui fonctionne avec des "espèces", des lettres) devient vite "logistica" sans plus. A partir de là, notre "logistique" devient intelligible.

En 1629, Descartes parle positivement de la characteristica universalis. Il en a proposé une construction axiomatique. Il voulait exprimer toutes nos "idées" - les idées - et leurs combinaisons en symboles algébriques afin d'arriver à un système total mathématique. C'était sa "mathesis universalis". Ainsi, le lullisme a été mathématisé : sa science générale est devenue la mathématique générale et sa combinatoire est devenue le raisonnement algébrique... Ainsi G. Jacoby, *Die Ansprüche*, 101, résume le développement.

Le multiple dans l'unique et vice versa.

Bibliographie: *Le Courrier de l'Unesco* (Voyage au pays des mathématiques) 1989 : Nov., 11.

"La description donnée il y a quinze siècles par le penseur grec Proklos de Constantinople (410/485) dit : "L'esprit mathématique met à nu l'un dans le multiple, - l'indivis dans le divisé, l'illimité ('infini') dans le fini".

E. Husserl, *Philosophie der Arithmetik*, La Haye, 1970 (1891), commence encore par "multiplicité/unité" et, dans ce contexte, par "nombre".

E.H. 193.

Onzième échantillon. -- Comparaison interne et externe. (193/196)

Bibliographie: L. Davillé, *La comparaison et la méthode comparative* 1913, 1914.
L'auteur distingue deux points de vue qui se dichotomisent (= se complètent).

1. Analyse des facteurs internes.

Une donnée - par exemple une fourmi - peut être "comparée" en interne : le tout et ses parties - par exemple le système biologique de la fourmi avec ses parties et ses fonctions - sont comparés les uns aux autres de manière à révéler les relations.

2. Analyse des facteurs externes.

Ce même fait peut subir une "comparaison" externe : la fourmi, par exemple, est examinée dans la mesure où elle se situe dans une totalité. Ainsi, la totalité de "tout ce qui est fourmi" (la collection de fourmis),-- métaphoriquement et ainsi la totalité du nid de fourmis et de son environnement (le système dans lequel la fourmi se trouve),-- métonymiquement.

Si vous voulez : d'abord l'hypo ou le sous-système (comparaison interne) puis le (hyper ou super) système dans lequel se situe l'hypo système (comparaison externe).-- Les modèles vont clarifier cela.

Modèle d'application : la critique sociale augustinienne.

S. Augustin de Tagaste (354/430) est le plus grand Père de l'Eglise de la Patristique occidentale (33/800). Comme beaucoup de ses contemporains, il tenait en haute estime le fait que Rome - en tant qu'empire mondial - avait fondé une sorte d'ordre juridique - *ius romanum* (droit romain) - qui était la base de la *pax romana*, la paix romaine des nations.

Mais Augustin, après une vie de ce que nous appellerions aujourd'hui "un playboy", était devenu platonicien et chrétien.

Un platonicien

(1) identifie les "phénomènes" (faits visibles et tangibles),

(2) mais éclairés par l'"idée" qui appartient à ces phénomènes. On peut, pour l'instant, définir l'idée comme l'idéal qui, dans les phénomènes, est plus ou moins réalisé.

Application.

Il part donc du principe que l'idée de "paix" existe - dans un ordre supérieur, divin (trinitaire chrétien) - qui nous éclaire et nous permet de juger les faits réels appelés "paix" sur leur "vraie valeur".

Voici ce qu'il écrit : "L'ordre et la justice fondés par l'État romain se résument - en dernière analyse - à une caricature (littéralement : "une imitation ridicule"), -- à une forme dégénérée, de mauvais augure, d'un ordre naturel et chrétien". (Fr. Ferrier, S. Augustin in : D. Huisman, dir., *Dict, des philosophes*, Paris, 1984, 141).

En d'autres termes, le premier plan, c'est-à-dire les faits visibles et tangibles, - les "phénomènes" (phenomena) - sont, dans une vision christiano-platonicienne, opposés à l'arrière-plan, c'est-à-dire l'idée (= l'idéal). Cette dichotomie "avant-plan/arrière-plan" est caractéristique du platonisme.

La pax romana comparée à l'intérieur et à l'extérieur.

Pour S. Augustin, le masque de l'ordre juridique romain actuel dissimule des formes d'injustice et de violence.

1 -- Comparaison interne.

Au sein de l'Empire romain, centré principalement dans et autour de la "ville éternelle de Rome", une classe aisée accumule de plus en plus de richesses, -- la base d'une "dolce vita", une vie de plaisirs et d'intrigues.

2 -- Comparaison externe.

L'État et la communauté romaine se délectaient des profits de la guerre, résultat des guerres impérialistes. Le nom d'un territoire conquis n'était-il pas, à l'époque, "provincia" (province) ?

Il y a plus.

Les deux comparaisons corrélatives - comprenez : les analyses basées sur la comparaison - vont de pair.

1. La classe des propriétaires, qui défend le principe selon lequel la propriété est une "propriété absolue", c'est-à-dire le "ius utendi et abutendi" le "droit" d'utiliser et . doit fermer ses oreilles à tous ceux - platoniciens : parafrosunè, regarder au-delà de la réalité - qui dénoncent de tels abus.

2. Ceux qui n'acceptent pas une telle caricature de l'idée de "paix" - et qui, surtout, le disent à haute voix - doivent être exterminés comme "une mauvaise herbe", expulsés de la communauté et envoyés en exil. Car ils brassent quelque chose que la classe capitaliste considère comme du "bonheur".

C'est ce qu'écrit S. Augustin dans son œuvre principale *De civitate Dei*, De l'état de Dieu, 2/20. Cela clarifie ce que Davillé entend par comparaison interne et externe, par stoïcisme interne et externe.

Modèle appliqué : le principe de Grossian.

"Das Grosse'sche Prinzip".

Bibliographie:

-- E. Grosse, *Die Anfänge der Kunst*, Freiburg i, Breisgau, 189.

-- id., *Die Formen der Familie und die Formen der Wirthschaft*, Freib. i.Br., 1896.

E.H. 195,

Le postulat de cet écrivain non marxiste est le suivant : “L’activité économique

a. est le centre de vie de tout système culturel,

b. est - de la manière la plus profonde - irrésistiblement le facteur principal de tous les autres facteurs culturels”. Voici l’axiome.

Remarquez la dichotomie : l’économie d’un côté, le reste de la culture entière de l’autre. Avec la connexion, l’interaction, entre les deux.

Note -- Grosse explique sa prémisse avec une phrase de Ludwig Feuerbach (1804/1872), disciple de Hegel de la gauche radicale. Feuerbach a lu le livre de Jakob Moleschott (1822/1893), un matérialiste mécaniste, *Lehre der Nahrungsmittel für des Volk* (1850). Il la résume dans son ouvrage *Naturwissenschaften und Revolution* (1850) : “Si vous voulez améliorer le peuple, donnez-lui une meilleure nourriture au lieu de vous en prendre au “péché” : der Mensch ist was er iszt (l’homme est ce qu’il mange)”. (H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, Seghers, 1970, 188).

Grosse l’explique à son tour comme suit : “Wenn man weisz was ein Volk iszt, so weisz man auch was es ist” (Si on sait ce que mange un peuple, alors on sait immédiatement ce qu’il est).

La théorie du système.

L’ensemble de la culture peut être considéré comme un hyper- ou super-système. Elle met en lumière un hypo ou sous-système, à savoir l’économie (c’est-à-dire la production, la distribution et la consommation de biens et de services). Ce sous-système domine, à un haut degré, les autres sous-systèmes (famille, art, religion, droit, etc.).-- On voit la dichotomie (l’économie et son complément, le reste de la culture entière).

La position juridique des femmes.

Bibliographie: W. Koppers, S.V.D., *Die materiell-wirtschaftliche Seite der Kulturentwicklung*, in : *Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa (IVa Sessione (Milano 17/15.09. 1925))*, Paris, 1926, 109.

1. Comparaison interne.

a. D’une manière générale, dans l’Europe moderne, depuis l’avènement de l’économie libérale, c’est-à-dire de l’économie de marché, la situation juridique des femmes a subi un sérieux changement.

Par exemple, aujourd’hui (1925), elle a souvent le droit de vote, le droit de faire des études universitaires, le droit de choisir librement sa carrière... Ce sont des choses qui n’existaient pas il y a quelques décennies.

E.H. 196

b. Maintenant la déclaration. -- “Qui oserait ignorer ou même nier que le développement moderne - c’est-à-dire capitaliste - de l’économie est le principal responsable de cette situation ? C’est ce que dit Koppers.

Conclusion : -- L’économie et la féminité sont deux sous-systèmes d’un système global, la culture. Une fois comparés, ils semblent être dans une relation de cause à effet (causale) : l’économie de marché libre entraîne, dans une certaine mesure, une position juridique qui émancipe les femmes.

2. Comparaison externe.

Koppers poursuit.

a. Les données sont telles que, au moins dans certaines cultures traditionnelles (archaïques, primitives, voire classiques), on peut trouver une situation analogue, en partie égale, en partie différente, concernant le rapport “économie/femme”.

Le nom de cette position juridique très spéciale, qui appartient aux femmes dans un nombre très limité de régions du monde, est le “matriarcat” (“loi maternelle”). Ce que cela signifie : pour comprendre une telle culture, il faut d’abord partir du principe que la femme - incarnée de manière particulière par les femmes - la domine dans une large mesure.

À tel point que, par métonymie, toute la culture peut porter son nom, la partie n’ayant pas de nom pour le tout.

b. Koppers, avec le modèle de la position juridique des femmes dans notre culture de marché libre à l’esprit, avance l’hypothèse que dans les cultures matriarcales aussi, l’économie peut être tenue responsable de cette position dominante.

Note : Comme on le sait, le terme “Mutterrecht” a été introduit en 1861, par le brillant J.J. Bachofen. “Les ordres de la loi mère ne se trouvaient pas partout (comme le présupposait l’hypothèse de Bachofen), mais seulement chez certaines tribus, principalement dans les régions tropicales et subtropicales, où il semble toujours y avoir une relation entre l’agriculture (= soins aux plantes) et la loi mère”. (E. Grosse, *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft* (1896)).

Les femmes s’occupent des champs et établissent ainsi la propriété foncière et, en même temps, une partie de l’habitat des familles, les hommes ayant pour tâche la chasse, les tâches guerrières comme la protection et la conquête, etc. Cette division du travail va de pair avec le droit de succession, de sorte que la maison et la terre, en tant que “propriété” des femmes, sont héritées par les filles.

Note--Lisez l’ED 44 (l’induction analogique ou de similitude). Ceci est appliqué dans l’équation externe.

E.H. 197.

Douzième échantillon.-- Schleiermacher : divinatoire/ comparatif. (197/198).

Nous avons vu - EH 190 - comment les mathématiques générales cartésiennes intégraient la méthode comparative. Dans un contexte purement rationaliste et éclairé.

Voyons maintenant la manière dont le romantisme (au sens large) a donné sa place à la méthode comparative.

Le romantisme, en particulier le romantisme allemand (pensez à Schelling), ne se focalise pas sur les entités mentales de la raison et leur enchaînement mathématico-mécanique, mais sur la “vie” et sa “cohérence cosmique”.

L’“essence” de quelque chose.

Relisons le document ED 46/50 (Raisonnement idiographique). Nous y avons vu que l’idiographie se concentre sur le singulier (unique, individuel, oui, le singulier).

Le romantisme est avant tout idiographique : l’“essence” de quelque chose - le caractère local d’un paysage, l’unicité d’une ou de plusieurs personnes, l’irréductibilité d’une civilisation, etc. - est considérée comme le noyau de l’être qui se révèle par comparaison et qui est radicalement différent de tout ce qui existe dans l’univers. Une dichotomie est donc à l’œuvre ici : a. le quelque chose dans sa singularité ; b. le reste de l’être.

Cela donne lieu à ce que l’on appelle “la compréhension individuelle”.

Idiographique/ nomothétique.

Le terme “idiographique” vient du mot grec ancien “idios”, tout ce qui caractérise une chose dans son essence. “Nomothétique” contient le mot grec “nomos”, tout ce qui est commun.

Ce système provient d’un fondateur des sciences humaines, Wilhelm Windelband (1828/1915 ; néo-kantien à orientation axiologique). Les sciences naturelles recherchent des lois universelles dans la nature. Les sciences humaines - en particulier la psychologie - recherchent l’unicité dans toutes ses interconnexions dans tout ce qui se passe (“historiquement”) dans la culture issue de l’esprit humain.

Friedrich Ernst Daniel Schleiermacher (1766/1834).

Ce penseur et théologien protestant est le principal représentant du romantisme religieux, il était un adversaire du rationalisme (il a même combattu Fichte et Hegel). Ses *Reden über die Religion an die Gebildeten unter ihren Verächtern* (1799) sont bien connus. En l’homme, une prémisses est à l’œuvre : dans l’esprit vient à l’esprit que l’homme est radicalement dépendant de l’Infini et de l’Éternel qu’il découvre en lui-même et dans le cosmos, le fini et le temps, par “*Anschauung*” (intuition). C’est la base des dogmes et des rites.

E.H. 198.

Herméneutique.

Schleiermacher veut pénétrer dans la vie spirituelle et l'âme profonde de (lui-même et) ses semblables (un objectif qui sera poursuivi plus tard par W. Dilthey). Selon lui, la psychologie procède en deux temps.

1. La méthode divinatoire.

Il y a tout d'abord le "unmittelbares Verstehen", la compréhension directe de son prochain, par exemple : "La méthode divinatoire - c'est-à-dire empathique - consiste à se transformer, en un certain sens, en l'autre afin de comprendre immédiatement l'individu".

2. La méthode comparative.

Vient ensuite le "mittelbares Verstehen", la compréhension indirecte. "La méthode comparative s'intéresse à celui qui doit être "compris" comme quelque chose de général. Il trouve ensuite la caractéristique en la comparant à d'autres sous le même point de vue général".

"Les deux méthodes ne doivent pas être séparées l'une de l'autre". (Kl. E. Welker, *Die grundsätzliche Beurteilung der Religionsgeschichte durch Schleiermacher*, Leiden/Köln, 1965, 29/30).

Conclusion.

La méthode scientifique spirituelle "herméneutique" ou "interprétative" telle que conçue par Schleiermacher se concentre donc avant tout sur l'unicité de l'individu, mais elle ne le fait apparemment jamais sans situer cette unicité dans un cadre général et collectif. Prétendre que la méthode de Schleiermacher se préoccupe unilatéralement du singulier et ne valorise pas le concept général (ce que le rationalisme mettait en avant), c'est méconnaître ses textes.

Encore une fois : comparaison interne et externe.

Le système de Davillé revient dans l'herméneutique de Schleiermacher : d'abord - divinatoire - essayant de sonder l'être individuel du semblable par le sentiment (comme le clairvoyant essaie de pénétrer à l'intérieur), mais en même temps - comparatif - essayant de situer cet être unique dans une totalité.-- Ce qui est typique de la kénologie du romantisme.

Bien que radicalement différente de la vision rationaliste des Lumières (rien qu'en termes de religion, la différence est profonde), il existe un sens analogue de l'ordre dans cette pensée romantique.

Treizième échantillon. -- Modèles de méthode comparative (199/201).

Revenons à l'ED 20 (modèle mathématique). - Regardez le dessin (figure avec des points représentant 'arithmos', configuration ('nombre')). Soudain, si l'on comprend la méthode paléopythagoricienne, on se structure comme cette méthode le prévoit : soudain, on "voit" les chiffres des nombres (1, 4, 9, 16, 25) "comme" des modèles (dessins informatifs) des originaux (1, 4, 9, 16, 25 comme nombres carrés). Sur la base de quoi ? De la comparaison ! Voir" à la manière pythagoricienne n'est possible que grâce à la confrontation, en esprit, avec les modèles en tant qu'informations sur les originaux.-- Ceci est une introduction.

Un test de figure spatiale.

Prenons un type de test espace-figure (W. Vermoere) tel qu'il peut être utilisé, par exemple, dans la troisième classe de maternelle pour tester la maturité mentale des enfants de cinq-six ans.

a. Infrastructure.

Le matériel utilisé se compose d'un certain nombre de figures géométriques qui sont compliquées (et pas seulement transparentes) pour un enfant de cet âge. Ils sont présentés à l'enfant de manière à créer un ordre à partir du chaos ou du désordre.

b. Superstructure.

Regardez bien l'enfant pendant qu'il est occupé : il fait une "crise" intellectuelle. C'est un état où "tout est encore possible" ; réussir ou ne pas réussir. Avec Prigogine : une bifurcation vers un désordre accru ou un ordre fondé.

Pour commencer, elle ne comprend rien à son sujet ("chaos initial"). Mais soudain, il voit la structure, comprend l'ordre ou les ordres. Dans et à travers ces figures d'apparence désordonnée, il découvre une figure ou une configuration géométrique - compréhensible pour son âge - (paléopythagoricien : "arithmos"). L'enseignant ou le responsable du test dit alors : "L'enfant structure". Nous disons : il commande.

L'équation mathématique.

C'est déjà utile. Mais réfléchissons-y un instant. -- Toute personne qui a étudié l'algèbre, par exemple, sait quel rôle énorme peut jouer la comparaison de quantités.

1.-- Calcul numérique.

"7+3=10". Les écoles primaires, par exemple, enseignent l'arithmétique : souvent, cela ne se fait qu'au moyen de telles équivalences, exprimées dans ce qu'on appelle des "comparaisons". Après tout, ce n'est qu'en comparant que l'on voit des équivalences.

E.H. 200. .

2 -- Arithmétique des lettres.

Viète nous a appris. Par exemple, " $x + y > \Rightarrow z$ ". Ce n'est qu'après comparaison (des deux valeurs) que le signe $> = <$ peut être mis. Pendant les opérations, la comparaison est maintenue.

Quelle chance pour les scientifiques professionnels de pouvoir coucher ces "comparaisons" sur le papier, que ce soit sous forme de lemme (hypothèse provisoire) ou de résultat de recherche.

Bibliographie: F. Thonnard, Précis de philosophie (en harmonie avec les sciences), Paris, 1950, 124/131 (Les sciences mathématiques).

La comparaison entre la langue et la littérature.

Relisez EH 170/176 (Métaphore, métonymie, -- synecdoque). Les tropes, courants dans la langue et la littérature, se défendent ou s'effondrent par des comparaisons explicites ou implicites. Mais il y a bien plus que cela.

Comparaison des discours.

Nos systèmes vocaux traditionnels ordonnent les mots et les phrases de manière comparative selon la juxtaposition et la subordination (parataxe/hypotaxe).

Modèle appliqué.

"Quand la petite blonde est arrivée en courant, sa mère était très heureuse". Phrase principale ou indépendante : "Sa mère était extrêmement heureuse" - ou phrase dépendante : "Quand la petite blonde est arrivée en courant".

Note -- L'ordre des phrases est le suivant : "La petite blonde a accouru là-bas. Comme sa mère était extrêmement heureuse." est une formulation paratactique. La phrase donnée avant, une phrase complète, contient des formulations de subordination ou hypotactiques.

La parataxe est un ensemble de phrases équivalentes. L'hypotaxie désigne un système de phrases connectées qui ne sont pas équivalentes, grammaticalement parlant. - De sorte que là aussi, ce que Platon appelle "tout et / ou ensemble" (collection et / ou système) joue un rôle ordonnateur décisif dans notre stoïchiose grammaticale. - Cela en rapport avec les peines. Comparaison externe

Une autre comparaison de discours.

Platon distinguait déjà entre "onoma", nom, sujet (original) - avec tous ses adjectifs - et "rhèma", proverbe (modèle) - avec toutes ses clauses adverbiales.

Depuis Chomsky (Noam - (1928/...), linguiste américain), on parle de composantes nominales et verbales, de préférence dans la mathématisation du langage artistique.-- Lire ED 19/21 (Utilisation du modèle).-- Comparer est la condition.

E. H. 201.

Note -- Les termes “para.taxis”, ordre d’une armée avant la bataille, armée en ordre, préparation, et “hupo.taxis”, subordination, disposition de l’arrière-garde, nous conduisent au terme “taxologie”, l’étude scientifique de la classification, c’est-à-dire de l’ordre selon les types (= similitudes avec des différences mutuellement exclusives).

Taxinomie” signifie alors “science de la classification” et “taxonomie” chaque “système de classification” (mais surtout le système de classe biologique (pensez par exemple à Linné)).

En comparant, on arrive à un système ordonné de concepts.

Comparaison littéraire... Modèle d’application.

A.-R. Gélinau, éd. *La poésie de la transcendance*, Paris, Argel, tome 1, p. 1. 1, 1984, donne l’extrait suivant.

Walt Whitman (1819/1892 ; poète américain) -- “Ni moi, ni personne d’autre ne peut parcourir cette route pour vous, -- Vous devez la parcourir vous-même, -- Elle n’est pas loin, elle est à portée de main, -- Peut-être l’avez-vous parcourue depuis votre naissance sans le savoir, -- Peut-être est-elle partout sur l’eau et sur la terre”. (o.c., 32/33).

Pour autant que la poésie soit traduisible : “Ni moi ni personne ne peut parcourir cette route pour toi, tu dois la parcourir toi-même, elle n’est pas loin, elle est à ta portée. -- Peut-être l’avez-vous parcouru depuis votre naissance sans le savoir ? Peut-être est-il partout sur l’eau et sur la terre.

Note -- Le thème ou sujet (original) - instructions pour aider une personne qui s’est perdue - est explicité (modèle) au moyen de deux phrases : a. “Tu es irremplaçable” et b. “Le chemin est à chercher, si besoin est, partout”.

“ Le chemin “ est l’élément unificateur ou stoicheion, mais restrictif : l’adressé ne le connaît apparemment pas et l’adressé ne le connaît pas non plus (sauf en un point : on fait le chemin seul).

Note -- La comparaison rend plus claire l’unité dans la multitude des mots poétiques.

J. Loise, *Les secrets de l’analyse et de synthèse dans la composition littéraire*, Mons, 1880, 1/22, est intitulé : “Le principe de l’unité dans la variété”. On ne peut pas mieux dire. Selon L’auteur, l’unité dans la variété est la règle tant en philosophie qu’en art.

E.H. 202.

Quatorzième échantillon.-- Hypothèse aristotélicienne. (202)

Aristote ne serait pas Aristote s'il n'avait pas cherché des éléments d'ordre.

1 Dans son *Kategoriai* (Lat. : Liber de praedicamentis) - E.O. 81v. (Catégories) - il explique :

a. Pour organiser les données - l'être, comme il l'appelle - nous utilisons des catégories - voir la liste des dix concepts de base, centrés sur l'"indépendance" et la "relation" ;

b. ces catégories définissent elles-mêmes des éléments d'ordonnement :

1. Le "mouvement" diachronique (comprenez : modification, changement), par lequel les deux points de vue sont réunis dans le couple d'opposés "simultanéité / séquence".

2 - Dans sa Métaphysique, livre Delta, il remplit cette "hypothèse" (sous-couche de toute théorie) : Il mentionne comme principes d'ordre ; relation, quantité/qualité, -- même/non même, égalité/inégalité, -- tout/partie, complétude, configuration, limite, -- antérieur (présage) / postérieur (suite), -- opposés.

David Hume (1711/1776)

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un réaliste aristotélicien mais d'un très nominaliste, les vues de Hume sont très similaires.

Hume a étudié les "associations" (définition : si je pense à B avec A, alors B est une association de A). Les expériences internes et externes de toutes sortes présentent, si l'on y regarde de plus près, de manière synchrone, des similitudes et des contiguités (ces dernières sont également appelées 'belending', 'aanpaling', 'contiguité', voire 'contact' en néerlandais) - nous pensons à la 'propriété commune' (collection) et à la 'propriété commune' (système) - et, de manière diachronique, de l'"ordre" (= 'présage/ suite').

Auguste Comte (1798/1857),

Fondateur du positivisme français, une forme intellectualisée française du rationalisme empiriste, considère également les "faits" (les données définitivement déterminables) comme pouvant être ordonnés au moyen de la "similitude" synchrone et de la "succession" diachronique.

Bertrand Russell (1872/1970)

Ayant tourné le dos au platonisme, il considérait que l'ordre était régi par les mêmes notions préconçues de l'ordre... Que peut faire la tradition !

E.H. 203.

Quinzième échantillon.-- Assimilisme (concordisme)/différentisme (discordisme). (203/206)

Le comparatiste examine à la fois la similitude/cohérence et la différence/écart. Comment cela se produit-il ? Parce qu'il pense de manière identique - l'un dans le multiple, le même dans le différent, la cohérence dans l'incohérence. Cfr ED 16/18 (Identité).

Mais il existe des variantes.

a. L'Assimiliste ou le Conkordiste a tendance à aplanir les différences et/ou les écarts afin de souligner les similitudes et les cohérences.

b. Le(s) Different(ial)ist(s) ou Discordist(s) a tendance à aplanir les similitudes et/ou les connexions afin de mettre l'accent sur les différences et les écarts.

Les deux positions extrêmes comparent, c'est-à-dire confrontent les données, mais accentuent, -- même jusqu'à l'extrémisme.

L'assimilation.

Nous allons vous montrer ce que c'est à l'aide d'un modèle.

Bib st. : D. Audétat, *Lausanne capitale de la science politique* (Le futur Institut international de politique comparée pourrait établir son siège à Lausanne), in : Journal de Genève 14.02.1987.

L'institution mentionnée par l'auteur n'existe qu'à l'état de projet. Pourtant, au cours de l'année 1986+, elle a rassemblé des chercheurs de plus de 30 pays - des universitaires - du monde entier au sein d'un comité provisoire. L'initiative vient du professeur français Jean Blondel (Institut universitaire européen de Florence), qui veut clarifier, à l'échelle planétaire, les activités politiques et les structures qui se cachent derrière elles. Sur la base d'une méthode comparative.

Nous surveillons de près :

a. Jusqu'à présent, la science politique (l'étude scientifique de la politique) a été alimentée par des études régionales, voire ethnocentriques et locales. Conséquence : des fragments inégaux servent de matériau (inadéquat) pour la science politique comparative.

b. J. Blondel : "Ces études doivent être élevées à un niveau "supérieur", "suprarégional". Nous nous rendons compte que nous faisons tous partie du même monde : le concept de comparatisme (science politique comparative) de Blondel se résume à la détection de caractéristiques communes, de caractéristiques partagées au sein de la multiculture planétaire. Il veut un consensus, un accord à l'échelle de la terre entière.

Ce que les régionalistes, les nationalistes n'apprécient pas.

E.H. 204.

Note -- J. Habermas (1929/...), Frankfurter Schule, deuxième génération, privilégie le “consensus” ou le concordisme.

On peut consulter sa *Théorie du commerce communautaire*, I (Handlungsrationalität und Gesellschaftliche Rationalisierung), II (Zur Kritik der funktionalistischen Vernunft), Frankfurt a. M., 1981.

Le concept d’interaction est central. Habermas situe cette “Interaktion” dans notre multiculture diversifiée avec ses discordances.

L’idée de “compréhension” est comprise de manière pragmatique : apprendre à vivre ensemble, à travailler ensemble, met au premier plan quelque chose comme une compréhension commune, voire conjointe. Les différences et les différends peuvent être conciliés de manière rationnelle et moderne.

Habermas se situe dans la grande tradition de pensée allemande de Kant et Hegel, par exemple, mais avec l’analyse linguistique anglo-saxonne (qui se concentre sur l’analyse logique des phénomènes du langage et de la compréhension) comme correctif. Sur fond d’une sorte d’état d’esprit néo-marxiste, typique de la Frankfurter Schule.

On pense à son *Der philosophische Diskurs der Moderne* (Zwölf Vorlesungen), Frankf.a.M., 1985.

Selon Habermas, la modernité n’est pas seulement “négative” (“Dialektik négative”), mais aussi “positive” : “Purgeons la modernité conciliante et unificatrice de la pensée et de l’action, mais poursuivons immédiatement contre chaque postmodernisme éclaté avec ses tendances discordantes”.

Différent(e)isme.

Faisons référence à H.-J. Hempel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 82/104.

L’auteur analyse la pensée telle qu’elle se produit réellement (logique descriptive). Dans o.c., 82/ 104 (Variologische Denksysteme), il souligne que la pensée est tout ce qui est “varius”, distinct, différent, séparable. Tant sur le plan synchrone que sur le plan diachronique.

Note - - Il existe des sciences “différentielles”. - Par exemple, la psychologie différentielle, qui met l’accent sur les différences, voire les différends, entre les psychoses de l’enfant, de l’adolescent, de l’adulte, du troisième âge. Tout le monde sait que, par exemple, le “fossé des générations” existe.

Le point de vue variologique n’exclut pas nécessairement toutes les similitudes et tous les liens, mais il souligne - parfois de manière excessive - les séparations et les différences : pensez à l’affirmation “Un enfant est entier et différent de...”

E.H. 205.

Discordismes.

Bibliographie : P. Laruelle, *Les philosophies de la différence* (Introduction critique), Paris, 1988.

Depuis le père Nietzsche (1844/1900 ; penseur philologique du nihilisme), il y a eu des penseurs comme M. Heidegger (1889/1976 ; existentialiste nazi), Gilles Deleuze (1925/1995), Jacques Derrida (1930/2004) ; grammairien qui pratique autant que possible “la déconstruction”, le démantèlement, de la grande tradition) et d’autres dans leur sillage qui mettent invariablement l’accent sur tout ce qui diffère et tout ce qui divise. “Si seulement c’était différent ! Si seulement il y avait un fossé ! Vu de notre point de vue identitaire, c’est tout aussi unilatéral que le concordisme que nous venons de décrire.

Note -- Nominalismes.

Euripide de Salamine (-480/-406), le troisième grand tragédien de la Grèce antique à tendance mystique, a lutté toute sa vie contre le monde dissensuel (discordant) de la pensée et de la vie de la Proto-Sphilosophie (-450/-350), dans laquelle la pensée pragmatique du pouvoir avait une forte influence.

Il a donné une description immortellement simple du nominalisme sous toutes ses formes : “Si le “bien” et le “mal” étaient partout les mêmes, il n’y aurait plus de dispute entre les hommes. En réalité, seuls les noms utilisés sont les mêmes partout, mais ce que l’on entend par ces noms diffère d’une région à l’autre”.

L’opinion selon laquelle notre connaissance et notre expérience du “bien” et du “mal” ne vont pas au-delà de la situation décrite par Euripide, est appelée “nominalisme” (latin : “nomen” (pluriel “nomina”)) depuis le Moyen Âge.

En d’autres termes, “en soi” (selon la réalité indépendante de nos impressions ou opinions régionales et subjectives), rien n’est “bon” ou “mauvais”. Ces concepts ne sont introduits qu’avec l’introduction des noms, qui montrent une généralité insidieuse basée sur rien.

Cela revient à un conventionnalisme multiculturel (également appelé “culturalisme”) : les gens se mettent d’accord, groupe par groupe (“conventio” (latin) signifie “accord”), pour qualifier quelque chose de “bon” ou “mauvais” à l’avenir.

Conclusion. - Le différentialiste(e) se laisse facilement séduire par le nominalisme.

“All (collection) / l’ ensemble (system)” : de simples noms ou plus que des noms ?

La méthode comparative a pour prémisse les collections et les systèmes. Après tout, il s’agit de réalités unificatrices. Pour nous, ce sont des concepts ontologiques qui peuvent représenter une réalité objective.

E.H. 206.

Bibliographie : D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, De Haan, 1970, 258v, (The universalia - problem and the battle of the foundations),-- Selon Abraham Fraenkel, un platonicien, la théorie des ensembles est la suivante.

A. Le logicisme.

G. Cantor (le fondateur de la formalisation) et le logicisme considèrent les collections (classes de données qui ont des propriétés communes) comme des réalités qui peuvent être trouvées, étudiées et testées.

B. Formalisme

Le formalisme les considère comme des choses inventées mais dont la cohérence peut être testée (contradiction logique).

C. Intuitionnisme

L'intuitionnisme les considère comme des entités inventées par le spécialiste de la collecte... L'intuitionnisme et, en un sens, le formalisme sont clairement des formes de nominalisme.

Ensembles paradoxaux et systèmes paradoxaux.

Grâce à l'éternelle méthode comparative, nous découvrons tous une unité "paradoxe".

Imaginez deux voisins qui ne se supportent pas, que se passe-t-il dans la réalité ? Sont-ils de purs désaccords sans aucun résidu d'unité ? Non. S'ils se voient, ils créent un lien, oui, un lien plus intense que beaucoup d'autres liens. Parce qu'ils sont si primordialement hostiles les uns aux autres, ils sont aussi primordialement attachés les uns aux autres par ...la haine (ne pas pouvoir se supporter).

Imaginez : un groupe de "Communalistes" ("communalisme" est "tout ce qui met l'accent sur l'appartenance à un groupe de manière ultra-forte") s'enflamme parce que ses opposants organisent une manifestation.

"Les extrêmes se touchent"

(Tout ce qui est extrêmement opposé se touche quelque part). Ils se dirigent vers elle. Là où les non-extrémistes restent calmes, oui, restent calmes chez eux, eux, chargés d'émotions et pleins de ce que sont et font leurs adversaires, se dirigent vers une contre-manifestation ! Qu'il s'agisse de clivages religieux (musulmans/hindous), qui conduisent à la destruction des lieux de culte des uns et des autres, de clivages politiques (communistes/capitalistes), qui conduisent à la formation de partis au sein d'un même parti, ou de clivages idéologiques (on lit les œuvres des autres pour les réfuter), le résultat est la formation d'un ensemble et/ou d'un système d'éléments contradictoires. Nous appelons ces collections et/ou systèmes "paradoxaux".

E.H. 207,

Seizième échantillon. -- Science relationnelle. (207/212)

La relation, qui est l'objet direct de la méthode comparative qui est et reste au cœur de toute l'harmonologie, prend des formes très différentes. Nous allons maintenant aborder certains types de relations - de préférence fondamentales -.

La position de Josiah Royce.

Dans ses *Principes de logique*, 74, il dit : “ Les actions (note : de quelqu'un ou même de quelque chose) constituent un ensemble d'“entités”, c'est-à-dire d'“être” ou de “données” qui sont régies, au moins, par les mêmes lois que celles par lesquelles sont régies les classes (note : concepts) et les jugements. -- La soi-disant “algèbre de la logique” peut leur être appliquée”.

Les relations axiologiques ou de valeur.

Immédiatement, un certain nombre de “connecteurs”, de connexions ou de relations, sont révélés.

1. Rejeter le jugement de valeur.

“Ni l'un ni l'autre (bien ou valeur)”. En langage logique : “Si, par exemple, il y a deux ou plusieurs biens et/ou valeurs, alors aucun ou aucun d'entre eux !”. L'expression “ni ni” est une négation.

2. Jugement de valeur d'échange.

“S'il y a plus d'un bien (valeur), alors l'un (l'un) et non l'autre (l'autre). Le jugement de valeur en question ne refuse plus (“ni ni”) mais accepte un bien (une valeur) et pas l'autre (l'autre)”. C'est un refus restrictif (on refuse avec réserve).

3. Un jugement de valeur alternatif.

“S'il y a plus d'un bien (valeur), alors parfois l'un (l'un), puis l'autre (l'autre)”.

4. Jugement de valeur préférentiel.

“S'il y a plus d'un bien (valeur), alors préférez l'un (l'un) à l'autre (l'autre)”. Veuillez noter que ce type d'“action” n'est pas tout à fait le même que le jugement de changement d'action, car préférer quelque chose est différent de le refuser.

5. Évaluation de la valeur de l'agrégation

“Si plus d'un bien (valeur), alors tous (biens, valeurs)”. Il s'agit de connexions ou de “connecteurs” quotidiens entre des biens et/ou des valeurs. Ils expriment des relations de valeur ou plutôt des relations de choix.

Note--Lisez E.H. 170 (carré logique) : les actes de choix vont de aucun à certains, de certains à tous.

E.H. 208.

Le point de vue de Ch.S.S. Peirce.

Peirce est ensuite l'un des fondateurs de la logique des relations... Il a conçu, par exemple, sous forme imaginaire, "un système fermé" dans lequel chaque membre ou "élément" est soit un enseignant, soit un élève. Mais de telle sorte que personne ne puisse être les deux à la fois.

1. Il a qualifié le métier de "professeur" de "collègue" :
2. Il a qualifié cette relation de "professeur/élève".
3. Il a qualifié cette relation de "élève/professeur".
4. Il a qualifié la relation "élève/étudiant" de "camarade de classe".

Note : Relisez E.H. 170 (carré logique). De l'un à l'autre, de l'un à l'autre, ni l'un ni l'autre ! Il s'agit là d'un exemple de "tout pour certains, rien pour personne". On peut arguer que certains "noms" sont indigestes pour une langue naturelle, mais ce sont des "termini technici", des termes techniques destinés à faciliter le passage de la logique ordinaire à la logique thématifiée (au sein de laquelle les "noms" peuvent devenir des termes universels). Par exemple, on "calcule" avec des termes : cela s'appelle alors un calcul !

Sociométrie.

Jakob Levi Moreno (1889/1974) est le fondateur du psychodrame (réservé aux médecins). Les "acteurs" laissent les problèmes - psychologiques, mais aussi physiques, sociaux, culturels - s'exprimer en groupe (d'où le terme "psychodrame de groupe"). Cela peut également se faire par le biais d'une sorte de jeu thérapeutique (Moreno l'a essayé à Vienne). L'objectif : lancer un processus de croissance.

Note - Les Grecs anciens parlaient ici de "catharsis", en latin : purificatio ; purification. Le processus de purification, par lequel on part de tout ce qui est, en fait, de telle sorte que, progressivement, tout ce qui est "négatif" est éliminé (= purification au sens strict) et tout ce qui est "positif" est élevé à un niveau supérieur (purification au sens métonymique).

Dans un tel groupe de croissance, Moreno prête avant tout attention aux relations entre les individus et entre les groupes éventuels au sein du groupe. Les relations "réflexives" (en forme de boucle) ("Que pensent les participants d'eux-mêmes ?"), les relations "réciproques" (symétriques) ("Que pensent les uns des autres et vice versa ?"), les relations "transitives" ("Me présenteriez-vous à X ?").

E.H. 209.

Communication

La communication (et l'interaction, car les deux données sont distinctes mais non séparables) humaine (sociale) peut être décrite comme un processus par lequel a. un émetteur (qui envoie un message), b. au moyen d'un canal et de signaux (donc d'un code ou d'un système de signalisation, d'un langage si l'on veut) tente de mettre des données (les "données" : le message) à la disposition c. d'un récepteur (qui transforme les "données" en "informations" (tout ce qui permet de comprendre), de préférence telles que perçues par l'émetteur).

Bibliographie : G. Fauconnier, *La communication* (vaste mais fascinante), in : *Academische Tijdschrift* (Leuven) 26 (1992) :4 (déc.), 12/15.

Moreno a donc étudié la "communication" (car c'est la "communication" (avec interaction, effet mutuel)).-- On a parfois reproché à la sociométrie, dans son aspect formalisant, de s'éloigner des interactions singulières et concrètes entre communicateurs pour devenir "abstraite".

Pourtant, il apparaît immédiatement que les relations et les rapports que nous vivons deviennent plus transparents.

Toute la "théorie" est sèche et la "vie" est juteuse ! Mais sans théorie, la vie reste trop aveugle, trop opaque, trop "anankè", une opacité sans but, comme dirait Platon. S'il est vrai que sans vie, toute théorie reste "vide" - trop de "nous" pur (Lat. : intellectus), de transparence.

Symbolisation possible.

Les notes pour la "relation entre a et b" "aRb" ("R" = relation). Les autres notent : "r xy" (lire : la relation entre x et y). D'autres encore : "B(a,b)". (la relation entre a et b).-- Question d'accord.

Typologie courte.

Il existe, bien sûr, de nombreux (infiniment nombreux) types de relations. Par conséquent, un mot sur eux.

1.- Le sens (implication).

En dernière analyse, le fait que "quelque chose implique quelque chose" est une question d'identité entière ou totale ("Quelque chose s'implique") ou d'identité partielle ("Quelque chose implique quelque chose d'autre")... C'est la base identitaire (E.D. 16/18).

Notez que la négation s'applique également : "Quelque chose est (complètement ou absolument) pas quelque chose d'autre !

En d'autres termes, la portée va du total (entier) au partiel (entier) en passant par le total (pas) (encore une fois : E.H. 170 (carré logique).

E.H. 210.

“Inhérent à (inhérent à)”. -- Quelque chose inclut - totalement/ analogiquement (= partiellement)/pas du tout - quelque chose (lui-même/ autre chose)”.

Cela se résume à : “Il est inhérent à (la deuxième) chose (elle-même/tout autre chose) (le premier) quelque chose - totalement/partiellement/pas du tout - quelque chose (autre).

Modèle appliqué : “S’il pleut, cela signifie que les choses arrosées seront mouillées” = “Il est inhérent aux choses arrosées, s’il pleut, d’être mouillées”.

Note : -Il s’agit d’un cas de permutation du sujet (original) avec le proverbe (modèle) - “conversion” - : un type de “déduction immédiate”. Cf. EH 181.

L’ambiguïté du contenu.

On a reproché au terme “être”, entre autres en tant que verbe auxiliaire, d’être “multiple” - EH 177vv. -

Mais on peut en dire autant du contenu.

a. Existence -- Dieu est (= Dieu existe réellement).

b. Essence.

b.1. Identité totale : Grietje est nu eens Grietje (= Grietje behelst nu Grietje).

b.2. Identité partielle -- Jean est un garçon (= Jean est un membre de la collection des ‘garçons’). Être honnête est bon (= être honnête implique la bonté).

Note -- C’est comme si le concept en tant que verbe auxiliaire avait été particulièrement affaibli chez les logiciens et les mathématiciens, et qu’il refaisait surface dans le concept d’“englobant”, avec précisément la même polyvalence ou plutôt une polyvalence “identifiable”.

Note -- Le terme “relation”, surtout dans l’usage courant (= par les logiciens et les mathématiciens), recouvre précisément la même multiplicité identitaire : la “relation” réflexive ou en boucle est l’identité totale et la relation non-réflexive est l’identité non-totale. Comme la critique de l’ontologie traditionnelle peut tourner à vide !

2.1.-- La relation en boucle ou réflexive.

Les logiciens s’expriment comme suit : “La relation de quelque chose - par exemple une - à elle-même”. Ontologique : l’identité totale d’une chose - par exemple une - avec elle-même.

Remarque : le langage courant ne parle pas facilement de la “ relation de quelque chose à elle-même (au sens fort) “. Pour une telle langue, “la relation de quelque chose à elle-même” est une langue tropologique : on utilise le terme “relation” dans le sens - pour une langue quotidienne “impropre” -.

E.H. 211.

Note : On retrouve un peu de cela dans les verbes “réciproques” ou réflexifs : “Je me regarde”. “Je me vois debout là”.

2.2. -- La relation mutuelle ou symétrique.

Il ne faut pas confondre “réciproque” et “mutuel” (comme dans les réponses aux vœux du Nouvel An). La relation réciproque tourne en boucle sur elle-même et la relation mutuelle se rencontre de telle sorte que quelque chose répond à quelque chose tandis que cette deuxième chose répond à la première. Des deux côtés, il y a une relation.

Par exemple, il y a le terme bien connu de “fraude conjugale mutuelle”. Ce qui peut signifier “des deux côtés”. Peut-être même “par consentement mutuel” (la mutualité est alors encore plus forte).

Ou encore l’expression bien connue en sciences naturelles : “travailler et travailler” (= action et réaction).

Ou encore (dans une dispute, qu’il y ait ou non combat) “mot et contre-mot”.

Lisez d’ici EH 206, qui parle des collections paradoxales et surtout des systèmes. Là, il y a une contradiction des deux côtés.

Note -- Fred. J. Buytendijk (1687/1974 ; physiologiste et psychologue néerlandais), qui s’est rendu célèbre dans les cercles phénoménologiques pour son bel ouvrage *De vrouw (La femme)*, a écrit sur la rencontre, c’est-à-dire la connaissance mutuelle de plus d’une personne, qui s’approfondit avec le temps.

Ainsi, lorsque dans un groupe de rencontre - pensez à quelque chose comme “Marriage Encounter” - un geste, un mot et ainsi de suite, n’obtient aucune réponse, alors il n’y a pas de véritable rencontre profonde. À moins que ce ne soit de manière paradoxale : lorsque, par exemple, la connaissance s’accompagne d’une aversion “sincère”, etc., alors on “rencontre” l’autre à un niveau “plus profond”. de manière négative. “Sur le mode de l’échec” (pour parler avec par exemple Heidegger, où il parle de “Verfallenheit”, la forme de falsification ou d’échec, de quelque chose).

Note -- Il s’agit alors d’un cas de “rien” : par exemple, “Avec ces deux-là, le véritable amour n’est rien”. Cfr ED 117 : “nihil privativum”, déni robotique (dans un mariage on s’attend, après tout, à la symétrie ou à l’amour mutuel). L’amour de l’autre n’est pas là !

2.3.-- La relation transitive ou transitive.

Entre deux ou plusieurs termes, il existe au moins un terme intermédiaire. De a sur b à c.

“Les amis de mes amis sont aussi mes amis”. Ou un exemple plus “subtil” : “Elle l’a épousé pour le bien de sa propriété”. En d’autres termes : elle - à travers lui - possède !

E.H. 212.

3.-- La relation de clarté.

On l'entend dans le langage courant : "C'est sans ambiguïté" (qui ne se prête pas à plus d'une interprétation)". Ou encore : "C'est plus- ou plutôt plus-ambigu". Ce dernier : susceptible de plus d'une interprétation.

Le noyau est ce qu'on appelle en néerlandais "l'addition", c'est-à-dire qu'on "ajoute" une ou plusieurs interprétations à un fait donné. Se dit habituellement de - ce que l'on appelle avec un terminus technicus - "relation à une syllabe". C'est le cas lorsque précisément une donnée déclenche un ajout (par exemple d'une interprétation).

A partir de l'addition dans ce sens, on arrive alors à "un signifiant" (un seul fait provoque plus d'une addition) et à "plusieurs signifiants" (plus d'un seul fait provoque une seule addition (par exemple juste une interprétation)).

Dans une classe : un seul enseignant, responsable de plusieurs élèves. Ou politiquement : beaucoup de nazis, un seul Führer !

Modèle appliqué.

Le multiculturalisme nous habitue à des relations univoques ! L'interprétation (interpréter, donner un sens à, de manière globale ou significative) au sein d'une multitude de philosophies de la vie et du monde suit ce schéma de clarté.

On se souvient que le roi Baudouin, pour des raisons catholiques conservatrices, n'avait pas voulu signer la loi (votée par le Parlement) sur l'avortement (il avait alors déclaré : "Suis-je le seul Belge à ne pas avoir le droit d'avoir une opinion individuelle ?").

Pendant des jours et des jours, les Belges (et les étrangers) ont interprété son refus - un seul et même fait - de plus d'une façon : certains qui n'étaient pas d'accord avec lui ont néanmoins admiré son "caractère" (ce qui indique plus d'une interprétation chez une seule et même personne). En parlant d'"unicité" !

Note -- On peut également considérer le nombre de termes impliqués. - Par exemple : la relation dyadique (bipartite) comprend deux termes ; la relation triadique (tripartite) trois. Le n-adique comprend alors n termes.

Modèle d'application. -- "Je (1) donne cette pomme (2) à mon ami (3).

E.H. 213.

Dix-septième échantillon. -- Structure (distributive / collective). (213/216)

Le terme “structure” a été très largement utilisé, notamment depuis le structuralisme (de Saussure et al.). Même les marxistes l’utilisent beaucoup comme terme ou catégorie de base : on pense aux termes “Unterbau/ Oberbau” (infrastructure/superstructure).

Que signifie le terme “structure” ? La “structure” peut être décrite comme un “réseau de relations”.

Bibliographie : D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 175vv.

La “structure” est l’ensemble des relations entre les données.

La synecdoque.

Les deux structures de base - qui sous-tendent le concept de “collection” et le concept de “système” - sont exposées dans la synecdoque et ses renversements. Cf. EH 176.

La synecdoque métaphorique.

Dans “Un enseignant donne le bon exemple”, un spécimen de la collection d’enseignants est mentionné, ostensiblement. En fait, le complément, le reste des enseignants, est inclus.

En référence à une copie, quelqu’un dit “Tous les enseignants donnent le bon exemple”, tout en signifiant également “cet enseignant ici et maintenant”.

La synecdoque métonymique.

“Là apparaît la barbe” signifie aussi la personne entière, qui est mentionnée selon une caractéristique marquante.

Inversement, “Il apparaît là, entier et entier” signifie, dans le contexte, bien sûr, “la barbe” (celle qui est étiquetée avec ce préfixe).

Dans les deux cas, une systémie revient.

a. Métaphoriquement : “une copie/tous les exemplaires” ou vice versa.

b. Par métonymie : “une partie/toutes les parties” ou vice versa. Une structure s’y cache toujours.

Métaphoriquement : une structure distributive.

Métonymique : une structure collective (partagée).

Note - Nous nous attarderons une fois de plus sur deux notions de la Grèce antique qui font partie du fondement de ce cours.

A.-- Les idées “tout / entier” de Platon.

A. Guazzi, Le concept philosophique du monde, in : *Dialectica* 57/58, Neuchâtel (CH), 1961, 89/107, évoque ce qui suit. L’auteur part de la question suivante : “Chez Platon, le “cosmos” (monde, univers) est-il une idée ?”. Platon n’a laissé aucune confirmation explicite sur ce point.

E.H. 214.

La réponse est pourtant “oui”, car la cosmologie (théorie de l’univers) de Platon n’est qu’une réédition “physique” (lire : philosophie naturelle) de sa “dialectique” (lire : philosophie de Platon).

Soit dit en passant, l’“idée” de Platon est tout sauf un concept. C’est la présupposition nécessaire de l’unité-dans-la-quantité (et en tant que telle une réalité extramentale). Toutes les marguerites, aussi distinctes soient-elles, présentent le même motif de base dans la nature, pas dans notre esprit. Elles sont donc résumées. Le “motif” ou “modèle” visé est “l’idée ‘marguerite’”.

Guazzo part de l’harmologie de Platon.

Les idées “tous (par exemple “tous les hommes”)/entièrement (par exemple “l’homme entier”, “toute l’humanité”)” sont fondamentalement - du moins selon Guazzo - des idées “équivalentes”. Après tout, ils représentent “toutes les parties” (au sens de Platon “tous les éléments ou toutes les parties comme Platon l’explique dans son dialogue *Theaitetos* 205a). On se souvient, par exemple, que Platon parle des “parties” de l’âme (le grand monstre (nuit/diète/sexe/possession), le petit lion (honneur), le petit homme (esprit)).

Il y a plus - dit Guazzo - : l’un (tout ce qui compose l’unité) n’est pas concevable sans “parties” (éléments) et vice versa. Ainsi Platon lui-même dans son Parménide (passim dans le texte).

Note - Ceci est indirectement confirmé par E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde* (La philosophie des mathématiques), Antw./ Nijmeg., 1944, 29/56/ Platon), où il est question de la stoïchiose (Lat. : elementatio, littéralement : “analyse des parties”). Cfr EH 164.

Lahr, *Logique*, 493, nous apporte le langage scolastique.

1. Le concept général (“tous les peuples”) est à distinguer du concept collectif (“toute l’humanité”).

2. O.c., 499 : La classification ou typologie est double. On peut dire que “tous les spécimens” (en latin du Moyen Âge “omne”) peuvent être classés “logiquement”. On peut dire que “l’ensemble du spécimen” (en latin du Moyen Âge “totum”) peut être classé “physiquement”. Au Moyen Âge, les gens distinguaient donc deux totalités, l’une purement logique (collection) et l’autre physique (système).

Cela signifie qu’eux aussi, suivant les traces de la stoïchiose antique, ont parfaitement distingué les deux structures, la métaphorique (apprentissage de la collection) et la métonymique (apprentissage du système).

Ceci est et reste le “fondement” de notre théorie de la structure.

E.H. 215.

B.-- Le concept antique de structure numérique-mathématique et spatiale-mathématique.

Ce qui suit montre que les termes “logique” et “physique” étaient connus depuis longtemps.

Une collection (également un système mais différent) est constituée d’un certain nombre d’éléments, qui peuvent être exprimés sous la forme d’un nombre (EH 188).

Eukleides d’Alexandria (-323/-283), dans les treize livres de ses *Éléments de géométrie*, traite dans les livres 7/9 des mathématiques des nombres (‘arithmetikè’). Fidèle à sa méthode axiomatique-déductive, il commence par des définitions.

a. L’unité.

“L’unité - en grec ancien “ monas “, monade - est ce en vertu de quoi tout être est appelé un. Nous pourrions également utiliser cela comme définition du terme “élément”.

b. Numéro (formulaire).

“Le nombre (forme) - en grec ancien “arithmos”, littéralement “configuration” - est la collection - “plèthos” - créée par l’addition des unités”.

Comme le dit le père Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft*, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen), Freiburg, Rombach, 1971, 319 :

a. l’unité (monade) est l’élément ; b. le “nombre” est au moins deux unités (et donc une collection)... C’est là que se trouve le côté théorie des collections.

Et maintenant, le côté systémique.

“L’arithmétique et la ‘construction’ (= le travail sur les chiffres) allaient de pair. Les (paléo)pythagoriciens ne calculaient pas seulement avec des chiffres. Ils les considéraient également comme des configurations (= structures spatiales). Et une “construction” (de nature mathématique spatiale) était pour eux en même temps un problème arithmétique (c’est-à-dire mathématique)”. (O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I (Vorgesch.u.Gesch.d.ant.Id.), Braunschweig, 1907-2, 288.

En d’autres termes, en plus de la structure métaphorique (théorie des ensembles), ils ont vu dans les nombres la structure métonymique (théorie des systèmes).

Note- Leur théorie musicale le confirme : “Ils ne voyaient pas seulement des chiffres. Ils les entendaient aussi, car ils étaient habitués à interpréter les sons comme des relations entre lignes et comme des relations entre nombres”. (Ibid.).

On pense aux coups retentissants des forgerons de l’époque sur l’enclume (et à la musique cosmique que les paléopythagoriciens croyaient entendre). Pensez à l’“harmonie des sphères” musicale (dans le système solaire et le cosmos).

E.H. 216.

Les notions de propriété commune et de propriété conjointe

Une multitude (= éléments) peut être amenée à l'unité en vertu d'une certaine "caractéristique" ("trait" ; "caractéristique"). S'il y a au moins une caractéristique, il y a unité.

1.-- Caractéristique commune.

C'est le cas lorsque plusieurs données ont la même propriété. Cette propriété, si elle est commune, "rassemble".

2. -- Propriété commune.

C'est le cas lorsque, outre une caractéristique commune, au moins une caractéristique fait d'une multitude d'éléments un tout, "dispersé". En d'autres termes : tous les éléments appartiennent, en vertu d'une caractéristique commune, à un système.

1. Structure distributive.

Du latin "dis.tribuere", répandre, distribuer. On pense à la "iustitia distributive", la justice distributive.

Modèle mathématique.

L'expression " $ax + ay + az$ " peut être transformée en " $a(x + y + z)$ ". Le terme "a" est réparti sur les éléments "x, y, z". a " est l'unité de la multiplicité.

2. Structure collective (conjointe, solidaire).

Du latin "collectivus".

Modèle mathématique.

La célèbre formule d'Einstein " $E = mc^2$ " peut être décomposée en : E (énergie), m (masse), c (vitesse de la lumière). Ainsi, vus avec le chiffre 2 (comme un carré), ce sont les éléments libres (qui, par leur liberté, constituent une collection). Mais ces éléments ne sont pas "eender" (simplement interchangeables) dès lors qu'ils sont incorporés dans la formule structurelle. Par exemple, le "2" ne peut pas être déplacé (par exemple, m^2). La structure réelle de l'énergie dans l'univers ne correspond pas à une telle formule avec déplacement de "2".

L'interchangeabilité -

L'une des caractéristiques de la structure distributive est que les éléments sont interchangeables ou "égaux". Le "a" de la formule structurelle " $ax + ay + az$ " est unidirectionnel ou convertible.

E. Husserl, dans un de ses ouvrages, donne comme exemple "tout ce qui est rouge". Un taureau rouge, une toile rouge pour le taureau, la partie rouge du sang qui coagule dans la corrida, la partie rouge de la robe du toréador - tout cela est "rouge".

Mais le système " toréador/toile/taureau " (à situer dans l'hypersystème de l'arène (avec les spectateurs)) a une structure unitaire non seulement au niveau du rouge, mais surtout au niveau de tout ce qui fait de la corrida un tout (système).

E. H. 217.

Dix-huitième échantillon... Systématologie. (217/220).

Grâce aux “nouvelles” mathématiques, le concept d’“ensemble” est généralement mieux connu qu’auparavant. La systématologie ou la théorie des systèmes l’est beaucoup moins. Donc, une explication.

1954 : Fondation de la Société pour la recherche sur les systèmes généraux.

Ludwig von Bertalanffy (1901/1972), Kenneth Boulding (économiste-sociologue), Rapoport et d’autres en sont les fondateurs.

Bibliographie :

-- F.E. Emery, ed., *Systems Thinking* (Selected Readings), Harmondsworth/Baltimore, 1969 ;

-- P. Delattre, *Système, structure, fonction, évolution* (Essai d’analyse épistémologique), Paris, 1971 ;

-- D.D. Ellis/ Fr.J. Ludwig, *Systems Philosophy*, Englewood Cliffs, N.J., 1962.

-- Particulièrement inspirant, ontologiquement parlant, est L. Apostel et al, *De eenheid van de cultuur* (Naar een algemene systementheorie als instrument van de eenheid van ons kennen en handelen), Meppel, 1972 (la communication mathématique, les activités artistiques sont interprétées de manière systématique).

-- L. von Bertalanffy, *Robots, Men and Minds (Psychology in the Modern World)*, New York, 1967, 61, dit :

a.1. les besoins d’organisation inhérents à nos processus de production complexes actuels (pensez aux systèmes homme-machine, à la recherche en armement),

a.2. les travaux de Norbert Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, New York, 1948-1,

b. L. von Bertalanffy lui-même qui, à partir de 1930, a cherché une théorie générale des systèmes, ces trois facteurs sont à l’origine d’une théorie générale des systèmes.

Note.- Il ne faut pas croire que l’antiquité ne connaissait pas la science de la direction (cybernétique) : Aristote, *Polit.* v:5, la présente ainsi : une constitution par ex.

1. a un “telos”, un but,

2. mais peut s’écarter (“par.ek.basis”) de cet objectif et

3. peut être rattaché (‘rhythmosis’, ramener dans le bon mouvement, ou ‘ep.an.orthosis’, correction),--comme le dit O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, III, 1035.

A propos : Aristote ne fait rien d’autre que de poursuivre une idée directrice beaucoup plus ancienne qui était déjà clairement une idée principale des Paléopythagoriciens et après eux.

Il s’agit bien sûr avant tout de “systèmes dynamiques ou orientés vers un but”. Elle comporte trois “moments” : la détermination, la déviation et la récupération.

E.H. 218.

Typologie.

Bibliographie : *Logique et modèle*, de D. Nauta, (173v.) distingue trois niveaux concernant les systèmes.

Systèmes “en béton”.

Un cristal (inorganique), un organisme vivant (biologique), une usine (humaine).

Systèmes “conceptuels”.

Tout cela est abstrait. Donc des constructions de notre esprit (o.c., 175). Pensez aux schémas (ED 85vv.). Par exemple, un schéma des systèmes concrets en tant qu’atome (“modèle atomique”) : cela revient à une représentation en esprit et sur papier de l’atome concret. De même, le diagramme d’un programme, un ensemble de points mathématiques, -- un système de nombres construit de façon logique ou logique.

Systèmes “formels”.

On dit aussi “systèmes linguistiques ou langagiers”, car le terme “formel” est utilisé ici dans un sens non traditionnel.-- Par exemple, les langages de programmation pour ordinateurs,-- l’ensemble de la logistique (calcul logistique) ou une partie de celle-ci.

Formel’

Qu’est-ce que D. Nauta entend par “formel” ? Toute langue (= système de signes, code) dans laquelle

a. des réalités concrètes

b.1. une représentation (reconstruction) compréhensible (conceptuelle)

b.2. est élaboré de manière symbolique. Les relations ou structures y sont principalement représentées de manière “syntaxique” (c’est-à-dire dans leur cohérence mutuelle) - on peut donc parler d’une “syntaxe logistique”,

Formel

Dans le langage traditionnel-ontologique, “formel” signifie “tout ce qui concerne la “forma” essence (essence + existence par laquelle quelque chose se distingue du reste)”, donc la logique traditionnelle formelle qui place les concepts, les formes d’essence (“formae”) au centre. Il est regrettable que les logiciens utilisent si souvent le terme “formel” sans se rendre compte qu’ils comprennent mal une tradition. Et ainsi créer la confusion.

Formalisé

Ce terme signifie “formel” comme syntaxe logique. Elle a l’avantage de ne pas dérouter le public ordinaire qui n’est pas familier avec la philosophie, la logique ou la logistique.-- Pour un aperçu plus approfondi, voir I.M. Bochenski, O.P., *Philosophical Methods in Modern Science*, Utr./Antw., 1961, 51/62 (Formalisme). Au lieu de concepts au sens traditionnel, le formalisme utilise des signes, c’est-à-dire des graphiques (taches dessinées sur le papier ou l’écran d’ordinateur pour représenter des concepts possibles).

E.H. 219.

Système ciblé.

Un type de système est le système téléologique ou orienté vers un but.

Le terme grec ancien “archè”, du latin principium, principe (prémisse), exprime l’essence d’un système intentionnel. Car “archè” signifie “ce qui régit quelque chose”. Si l’on est contrôlé par quelque chose, il faut tenir compte de cet “élément” de contrôle. Après tout, il oriente le comportement de chacun.

Principe téléologique.

Telos “, lat. : finis, but, est un principe ou une prémisse telle qu’elle vise déjà à l’avance un résultat futur. Ainsi, le résultat escompté exerce déjà son influence en tant qu’“archè”, principe de l’objectif (on dit aussi “cause de l’objectif”), qui régit l’ensemble du parcours. Maintenant, on dit aussi “règle”. Ce mécanisme de régulation est au cœur des systèmes orientés vers un objectif, qui sont “dirigés” vers un résultat par leurs prémisses. Il s’agit du système “cybernétique” (de direction) dont nous venons de parler.

Modèle appliqué.

Une salle de classe d’école.-- Ce système comprend le ou les enseignants, les élèves,-- la salle de classe (dans le système global qu’est l’école),-- l’infrastructure de la salle de classe (tableau, craie, -- pupitres, -- livres, etc.).

Il est régi ou “pilote” par une idée (composite), à savoir la formation culturelle des élèves. Ce but, avant d’être atteint (résultat), détermine toute l’activité de la classe et son déroulement.

La salle de classe est donc un système orienté vers un objectif, avec un objectif, des déviations occasionnelles par rapport à l’objectif fixé et un retour d’information tout aussi occasionnel,

L’organicisme. L’école historique allemande.

F.K. von Savigny (1779, 1861 ; juriste), le véritable fondateur,-- K.F. Bekker (*Organismus der Sprache* (1827-1 ; 1841-2)), Jakob Grimm (1785/1863), avec son frère Wilhelm fondateur de la philologie germanique (étude de la langue et de la littérature des langues germaniques),-- Leopold von Ranke (1795/1886 ; figure de proue de la science historique allemande du XIXe siècle).

Au lieu de la pensée “non historique” (c’est-à-dire particulièrement non traditionnelle) du rationalisme des Lumières, l’école historique se concentre sur la vie, comprise avant tout comme un organisme vivant (là où le rationalisme se concentrait sur des concepts abstraits). Il a une vision “organique” de la vie et du monde. Aujourd’hui, on dit aussi “organismique” (vision de la vie et du monde).

E.H. 220.

L'organicisme vient en premier :

- a. l'ensemble régit son élément singulier ou son ensemble privé ;
- b. le système contrôle chacune de ses parties (sous-systèmes).

La téléologie.

Eh bien, dans l'optique de l'organicisme, la collection ou le système (la totalité) est le but. Toute réalité organique est telle qu'elle est régie par sa totalité en tant que but.

Note : -- Une telle réalité organisationnelle intentionnelle peut être un peuple, un système juridique, une langue, un conte de fées, un mouvement historique, une culture.

Note : -- On sent le fond romantique. L. von Bertalanffy, *Robots and Minds*, 53/115, s'oppose - avec l'École historique allemande - au modèle purement mécanique tenu par les Lumières. "Le "nouveau" point de vue scientifique - selon von Bertalanffy - est le suivant : l'univers "en tant qu'organisation", comme un tout organisé.

Complexité commandée.

Il insiste ici sur le concept de "complexité organisée". Cfr o.c., 58. - Tous les niveaux de réalité présentent cette caractéristique : un atome (physique), un être vivant (biologique), un phénomène de masse psychosocial (culturologique).

La seule prémisse valable pour expliquer cette complexité organisée - selon von Bertalanffy - est une théorie des systèmes véritablement générale, englobante, comme il l'explique dans o.c., 61 et suivants.

Ce faisant, il souligne à plusieurs reprises la distinction entre la théorie mécaniste des systèmes inhérente à la cybernétique actuelle et sa propre conception des systèmes organiques.

Théorie et ordre des systèmes.

von Bertalanffy dit "complexité organisée".

D. Mercier, *Métaphysique générale* (Ontologie) Louvain/ Paris, 1923-7, 536, dit : "Ordonner, c'est prendre les données les unes après les autres et les placer selon un principe unificateur". Et : "Ordonner, c'est placer les données de manière à ce qu'elles soient chacune à leur place et correspondent à leur destination. L'ordre est la disposition adéquate des données selon les relations que leur impose leur finalité". (o.c., 539).

C'est ce qu'on appelle un système organique (ou "fonctionnel") !

L'échantillon du XIXe siècle... La théorie des signes. (221/223)

Nous commandons de plus d'une façon. Nous ordonnons, c'est-à-dire que nous voyons des relations entre les données, lorsque nous interprétons quelque chose comme un signe qui représente quelque chose d'autre (qui fait référence à quelque chose d'autre). Cela se produit si souvent que nous y consacrerons quelques chapitres.

Noms.

Théorie des signes, théorie des signes, sémantologie, sémasiologie, sémiologie depuis de Saussure et sémiotique depuis Peirce. En tout cas, nous voulons faire l'ébauche d'une théorie générale des signes.

Vieux.

Alkmaion (= Alkmeon) de Kroton (-520/-450), un médecin grec ancien influencé par le paléopythagorisme, dit : "Ce n'est que par la 'tekmèria', les signes, les symptômes, du caché que nous pouvons déduire ce qui est caché". À partir des symptômes, par exemple, même le médecin antique, oui, même le guérisseur primitif, déduit la nature cachée d'une maladie, par exemple.

Il s'agit de montrer que les penseurs de la Grèce antique ont très tôt fait de la valeur référentielle des signes un objet de recherche.

Ontologique.

On dit parfois que "les signes ne sont pas des réalités". Mais ils indiquent des "réalités". Dans le langage familier, cela peut être correct, car le langage familier interprète parfois la "réalité" de manière très étroite (et certainement pas de manière ontologique).

Ontologiquement, un signe est une réalité puisque le signe fournit des informations sur ce à quoi il fait référence. Comment une chose totalement irréaliste peut-elle fournir des informations ? Même si un signe est simplement imaginaire, dans la mesure où il est réellement un signe et a donc une valeur référentielle, il est quelque chose de réel. Cela signifie "non-rien" "quelque chose".

L'Inclusion

On peut définir le signe en termes d'implication.

1. Réflexivement... "A porte A" revient à "A se réfère à A". C'est donc le signe purement looping de quelque chose qui est totalement identique à lui-même.

2.1. "Un élément d'un ensemble fait référence à l'ensemble dont il est membre" est équivalent à "Un élément d'un ensemble fait référence à l'ensemble dont il est membre" et en est un signe.

2.2. "Une partie d'un système se réfère à l'ensemble du système" en est le signe... On sent la structure identitaire !

E.H. 222.

A une définition.

J.H. Walgrave, *Sur le problème du symbolisme*, in : Tijdschr. v. Philosophie 1959 : 2, 298/316, parle de Suzanne K. Langer, *Philosophy in a New Key*, Harvard Univ. Press, 1957-3, un ouvrage qui traite du regain d'intérêt pour le symbolisme (au sens large de ce terme) en philosophie.

Walgrave définit : "(Un symbole est) une représentation concrète qui, par sa connaissance, transfère la conscience à la connaissance de quelque chose d'autre". (A.c., 299).

Note : -- Walgrave dit "représentation concrète". Cela ne s'étend pas au signe dans son sens le plus général. Les représentations abstraites peuvent tout aussi bien, par leur nature même, conduire à la connaissance de quelque chose d'autre. Que sont les traités de logistique et de mathématiques sinon des "signes abstraits" se référant à quelque chose, aussi général et indéterminé que soit ce quelque chose ?

Nous omettons le terme "concret" et le terme "représentation" (qui est encore trop spécial). Ainsi : un signe est quelque chose (modèle) qui, une fois connu, nous fournit des informations (perspicacité) sur quelque chose d'autre (original).

Premièrement, le terme "quelque chose", à deux reprises, garantit que la définition est ontologique et donc aussi générale que possible (voire transcendante). Ensuite : en introduisant les termes "modèle" (qui informe quelque chose) et "original" (qui est visé par l'information), nous donnons un contenu précis au terme "référence" utilisé jusqu'à présent.

Par exemple : dans la sémiologie de F. de Saussure, l'image acoustique (un mot qui est utilisé) et le concept associé vont de pair. Par quels moyens ? Par accord au sein d'une communauté de langue et de signes, l'image acoustique (par exemple le terme "âne") se réfère au concept (ce que nous associons concernant "l'âne" au mot utilisé).

L'association des deux parties du signe saussurien nous renseigne.

Par exemple : dans la sémiotique de Peirce, il y a un "signe-pensée" (le concept dans notre esprit, avec ce qui va avec),-- un "signe-parole" (le mot associé au concept ou au signe-pensée),-- un signe-écriture (le signe appliqué sur le papier, par exemple).

Les deux derniers signes sont des signes de langage. Les trois types de signes se réfèrent les uns aux autres, "se mettent en route les uns vers les autres", s'informent les uns sur les autres.

E.H. 223.

Nous nous référons maintenant à l'ED 20 (Modèle mathématique) où la représentation des nombres carrés est abordée, -- avec un dessin.-- Chaque dessin, fait référence au nombre correspondant. Et vice versa, bien sûr. Car une fois suffisamment connu, un "original" sert de "modèle".

Tropologique.

1. Métaphore.

Col A. et le lion se ressemblent (trait commun : courage, honneur). C'est précisément pour cette raison que le Col. A est "signe" pour "lion" et vice versa.

2. -- Métonymie.

Manger des pommes, selon Aristote, implique la création de la santé. Ceci, grâce à la cohérence (propriété commune). C'est précisément pour cette raison que manger des pommes est un "signe" du "processus de création de la santé", et vice versa.

3. Synecdoque.

a. Un enseignant éduque (ce qui signifie : en principe, tous les enseignants éduquent) : un enseignant est "signe" pour "tous" et vice versa. Synecdoque métaphorique.

b. Le seuil fait le magasin (behelst : une partie importante détermine l'ensemble du magasin(valeur)) une partie est "signe" pour "l'ensemble". Et vice versa. Synecdoque métonymique.

Conclusion.

Il existe apparemment des signes métaphoriques, métonymiques et deux fois synecdoques.

Dessinez et structurez.

Lire EH 213.--Lire EH 216 (Structure distributive et collective).

Nous allons préciser cette distinction par ce qui suit.

La carte et le panneau indicateur.

a. Une carte est un signe d'égalité.

Parce que le paysage naturel et culturel y est "représenté". Il s'agit donc d'un signe métaphorique. Basé sur une structure distributive : la même "forme" se retrouve à la fois dans le paysage et sur la carte. En d'autres termes : cette seule forme est répartie sur au moins deux données, le paysage et la carte (qui forment ensemble deux éléments d'une seule et même collection).

b. Un panneau de signalisation est un signe de cohérence.

Car le paysage et les panneaux indicateurs constituent un seul système (ensemble). Le panneau indicateur est donc un signe métonymique. Basé sur une structure collective : le panneau indicateur est littéralement incorporé (partie) comme référence à une partie du paysage. Le paysage et la signalisation forment ensemble un système unique.

Note : -- La carte est un signe iconique. Le panneau indicateur est un signe indicatif (déictique). D'où un certain usage de la langue. Ils ont une valeur heuristique ou de découverte.

E.H. 224.

Vingtième échantillon. -- Structuralisme. - (224/225).

L'intention n'est pas de donner un aperçu complet de ce qu'est le structuralisme. Cependant, il s'agit de traiter plus particulièrement de la signification structurelle ou sémiologique.

Bibliographie :

- Ferd. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1916-1, 1931-3 ;
- J.M. Broekman, *Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973 ;
- O. Ducrot et autres, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Paris, 1968 ;
- Rouleau. Barthes, *Eléments de sémiologie*, in : *Communications* (Recherches sémiologiques) Paris, 1964 (n° 4) 114/140 (Syntagme et système).

De Saussure lui-même a défini sa "sémiologie" comme suit : "Une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale". Cfr Cours, 33.

Indication du signe.

"Le signe linguistique ne relie pas une chose et un nom mais un concept et une image acoustique ('une image acoustique')".

L'ensemble du panneau comprend

- a. "le signifié" (ce que le signe acoustique signifie, c'est-à-dire le concept), il a signifié,
- b "le signifiant" (le signe acoustique, par exemple un mot (son)), le signifié (signifiant).

Note : -- de Saussure interprète le signe entier comme quelque chose de 'psychique' ou mental (*Cours*, 98). Nous laissons cela, bien sûr, à sa réflexion.

Différence avec la langue commune.

Le terme familier pour le signe est le signe acoustique (le signifiant), à savoir le signe qui peut être entendu par l'oreille (audition interne ou externe). Ainsi, par exemple, le mot "arbre".

Ce n'est pas le cas de Saussure, qui appelle le "signe" (total), le mot et le concept. Par exemple, le mot "arbre" et le concept "arbre" auquel il fait référence ne constituent que le concept de "signe" défini par de Saussure - car, pour lui, la vie des signes, au sein d'une société, se déroule entièrement dans la psyché.

Relations : syntagmatiques et "associatives".

Cours, 170ss. (Rapports syntagmatiques et rapports associatifs)... La théorie des signes de Saussure est essentiellement une théorie appliquée des relations. Appliqué à la "raison" directe et latérale ("raison" dans le sens d'"utilisation du langage").--

A.-- Le syntagme.

Syntagma", en grec ancien, signifie "tout ce qui est placé ensemble" (donc une armée en ordre de bataille, un texte).

E.H. 225.

de Saussure fait référence à la séquence linéaire, c'est-à-dire au vocabulaire, des mots et des concepts. Il appelle cela "la chaîne d'utilisation du langage". Un syntagme linguistique se compose d'au moins deux unités (éléments).

Modèle appliqué.

Par exemple, "re-lire" (notez que les unités dans "relire" sont à l'intérieur du mot lui-même) ; -- reread) ; "contre tous" ; -- "la vie humaine" ; -- "Dieu est bon" ; "s' il fait beau, nous sortons".

Un terme linguistique n'acquiert de valeur qu'au sein d'un tel "syntagme". Ce n'est qu'à partir du contraste avec ce qui précède et ce qui suit (présage et suite) que le sens émerge.

Note : -- Les structuralistes, lorsqu'ils parlent du signe, disent, à la manière de de Saussure, que seules les paires d'opposés -- une actualisation des systèmes paléopythagoriciens -- ont un sens. -- Nous sommes donc dans le domaine de la relativité, même si c'est dans la parole.

Note : -- En fait, c'est incorrect : la similarité et la différence déterminent toutes deux la signification d'une "unité", mais la pensée structuraliste met l'accent sur la différence.

B.-- L'association.

Notons que les structuralistes ultérieurs, au lieu d'"association", parlent de "paradigme" ("connexion paradigmatique").

Or ce n'est pas le mot ligne qui est central, mais le sens. Les mots liés à la signification (images acoustiques) se connectent - "association" - dans la mémoire. C'est ainsi que se forment les "groupes".

Modèle appliqué.

Ainsi, par exemple, le mot "enseignement" va inconsciemment - le structuralisme va de pair avec la psychologie des profondeurs qui, à sa manière, met l'accent sur l'inconscient et le subconscient, également dans la parole - évoquer une multitude d'autres mots - par "association" - : "enseigner", "renseigner".

Ou encore : "armement", "changement". Ici, l'accent est apparemment mis sur l'"unité" "-ement" dans la mémoire associative.

Ou "éducation", "apprentissage".

Que ce soit en tant que contenu ou en tant que son : les mots évoquent les mots.

C'est la théorie structurelle de la "langue" et du "langage" en quelques mots.

E. H. 226.

Vingt-et-unième échantillon. -- Sémiotique. (226/230)

Bibliographie :

-- Charles Morris (1901/1971), *Foundations of the Theory of Signs*, Chicago Univ. press, 1938 (l'ouvrage classique) ;

-- I.M. Bochenski, *Philosophical Methods in Modern Science*, Utr./Antw., 1961, 45/89 (The Semiotic Methods).

Non pas que nous allons donner une image complète de la théorie de Morris ; juste l'essentiel.

Note : -- La protosofistique (à cause de sa rhétorique ; -450/-350),-- Platon (*dialogue Kratulos* a.o.), Aristote (sous forme systématique), dans son *Peri hermeneias* (Sur le jugement), les stoïciens antiques,-- les scolastiques, -- tous ont parlé de la sémiotique ou théorie des signes.

Trois aspects sémiotiques.

Morris, dans la lignée du Wiener Kreis (Positivisme logique) et du Pragmatisme (Ch. Peirce), a d'abord développé clairement trois aspects du signe, à savoir le syntaxique, le sémantique et le pragmatique.

I.- Aspect syntaxique.

Par "syntaxe", on entend ici les interrelations à l'intérieur du caractère.

Modèle appliqué.

Le prêtre ouest-flamand Van Haecke, souvent bizarre et plein d'humour, était autrefois connu dans les milieux cléricaux. Un collègue portait le nom de "Faict". Un jour, il a combiné les éléments de ce nom à une phrase latine : "Faict ficta facit ! Notez la syntaxe pure, qui, par coïncidence, a un sens (= une valeur sémantique) ici : l'ensemble de 'ficta' et 'facit' a les mêmes éléments que l'ensemble de 'Faict', Van Haecke a simplement déplacé les lettres, c'est-à-dire les a placées dans une configuration différente (ensemble de choses placées). Une telle activité est appelée "combinaison" (combinatoire).

Note : -- On peut aussi "combiner" d'autres choses que des lettres pures : ainsi des concepts, des jugements, des raisonnements.

A. La relation réflexive.

Si x, alors x ou x si x.

B. Les relations non-réflexives.

a. Incongruité : "Si x, alors pas -x", (où -x : est la négation de x).

b. Solution d'échange non contradictoire. -- (A l'intérieur de deux possibilités, 1 et 0 tient) "si 1, alors pas 0".

c. Somme : "Si x + y, alors soit x, soit y, soit les deux".

d. Produit : "Si xy, alors et x et y" (les deux termes en même temps ou ensemble) : la logique fonctionne avec cela.

E.H. 227.

La syntaxe, sur le signe, parle ainsi de

- a. les éléments d'un signe sont internes (équation interne) et / ou
- b. les éléments d'un signe composite (une multiplicité de signes) (comparaison externe) dans leurs relations mutuelles.

Ainsi, nous distinguons les caractères "catégoriques" et "syncatégoriques".

Modèle appliqué.

1. Un caractère incomplet (syncatégorématique) est à la fois le prénom et le nom de famille dans une adresse complète (où les noms de la rue, le numéro de la rue, le nom de la ville et le numéro de la ville sont également des caractères syncatégorématiques ou incomplets, bien sûr). Une tâche incomplète n'est un "signe" que si elle est combinée à d'autres.

2. Un signe complet ou catégorique est, par exemple, le nom d'une personne sans ajouts pour indiquer quelqu'un,

2.1 Aspect sémantique.

On peut aussi situer le signe combiné (dans la vie) - "Sitz im Leben" - pour qu'il acquière un sens.

La phrase de Van Haecke d'il y a un instant "Faict ficta facit" signifie "Faict commet des choses inventées". Il s'agit - selon l'interprétation de Van Haecke bien sûr - du comportement réel du collègue.

La phrase, sémantiquement, indique une réalité extérieure au signe, la phrase, elle-même. Il contient une description, voire un jugement de valeur.

Le terme "symbole" dans la science religieuse, par exemple - un totem, une "idole", un chant, une formule magique - fait référence à quelque chose d'extérieur au signe lui-même.

Également dans le cas où, selon la mentalité en question, un être invisible (plante ou animal totem, divinité, pouvoir magique, force vitale) est présent dans (et simultanément au-dessus) du signe ou du "symbole". Il s'agit alors d'une référence au domaine transempirique ou transrationnel.

Escaliers sémantiques.

I.M. Bochenski, o.c., 72v. -- Les choses, le langage des choses, le langage des choses !

a. Tous sont sémantiquement nuls (ils ne sont pas un signe).

b.1. Dès que nous pensons, parlons ou écrivons en signes (penser-signes/parler-signes/écrire-signes), il y a du langage autour des êtres. C'est la première étape (sémantique) ou le langage objet.

b.2. On peut parler - indirectement - de cette langue à propos des choses. Il s'agit alors de langage sur le langage ou de méta-langage.

-- C'est ce qui se passe tous les jours : lorsque nous disons quelque chose et que nous nous disons intérieurement "Je ne pense pas ce que je dis" !

E.H. 228.

Ou mieux, quand la voix intérieure de la conscience dit “Tu ne le penses pas”. Bochensky dit : “(...) Le célèbre menteur qui, de Platon au début de ce siècle, a troublé tous les logiciens (...) : “Ce que je dis maintenant est faux”. Il en découle immédiatement une contradiction. Car, si la personne dit la vérité, elle dit quelque chose de faux, et, si elle ment, ce qu’elle dit est vrai”. (O.c., 72v.). Bochensky affirme que la phrase du menteur “Ce que je dis maintenant est faux” n’est pas du tout une déclaration de jugement mais un “non-sens sémantique” car la phrase contient en même temps une phrase sur la phrase elle-même.

Conclusion - La “restriction” mentale ou intérieure (réserve sur ce qui est communiqué à l’extérieur) comme dans le sens de “menteur” montre que la simple syntaxe sans sémantique laisse un certain nombre d’énoncés sans réelle interprétation.

Note:-- La distinction entre syntaxe et sémantique concerne également les psychologues des profondeurs : le langage conscient peut contredire le langage de la partie subconsciente ou inconsciente de l’âme. La “restriction subconsciente ou inconsciente” se lit alors comme suit : “Ce que je dis consciemment - rationnellement - n’est vrai que sous réserve d’une correction subconsciente ou inconsciente”.

Note:-- Le séducteur, la publicité, toute rhétorique (technique de persuasion sans scrupules) procèdent de manière analogue avec une telle restriction mentale : “Je vous vends ceci comme un produit de qualité” (“Bien que mon patron dise qu’il n’est que de second ordre”). Cette dernière phrase, entre parenthèses, est la restriction mentale. Ce qui n’apparaît pas au grand jour et rend donc possible la ruse de l’acheteur (naïf).

Note : -- Seul le test de la déclaration explicite ou consciente par rapport à la réalité peut donner une réponse définitive ici. Mais cela relève de la sémantique et donc de l’épistémologie (EO 112v. (Vérité)).

La sémantique, par rapport au signe, concerne donc les relations entre le signe et le signifié. Que le signifié se trouve dans l’esprit ou en dehors de l’esprit et de la conscience n’a qu’une importance secondaire.

“Étoile du matin / Étoile du soir”

G. Frege (1848/1925 ; mathématicien allemand) a introduit le couple sémantique “Sinn (contenu conceptuel)/ Bedeutung (portée conceptuelle)”.

E. H. 229.

On introduit alors parfois les termes “étoile du matin” et “étoile du soir” comme deux concepts (“zwei Sinne”) pour une seule et même portée (“eine Bedeutung”), qui reçoit alors le nom de “planète Vénus”. Car - c’est ce qu’ils disent - par les termes “étoile du matin” et “étoile du soir”, une seule et même planète Vénus est “désignée”, “signifiée”.

Note : -- Pourtant, cela ne semble pas si simple. Après tout, le contenu conceptuel “étoile du matin” fait référence à la planète Vénus dans une position d’observation différente, cosmologiquement parlant, de celle de la même planète Vénus en tant qu’étoile du soir. Ainsi, si l’on travaille de manière traditionnelle-logique, on parle de deux contenus conceptuels pour ... deux dimensions conceptuelles. Une question d’akribeia (“exactitude”) antique-traditionnelle.

2.2.- Aspect pragmatique.

Reprenons l’exemple de Van Haecke : “Faict ficta facit”.

Toujours le “Sitz im Leben”, mais maintenant d’une manière différente : “Que voulait la personne Van Haecke avec ce jeu de mots lorsqu’elle parlait ainsi en présence d’autres personnes ? Voulait-il simplement les faire rire avec son humour aux dépens de Faict, sans arrière-pensée sournoise ? Ou voulait-il exprimer une véritable critique, par exemple du comportement ou même de la pastorale d’un collègue, entre collègues ? Cela aussi est en dehors de la phrase elle-même.

Significa.

Lady Victoria Welby, dame d’honneur de la reine Victoria d’Angleterre (reine 1819/1901), a lancé les recherches sur Significa en 1896. Significa” s’intéresse à

a. les moyens d’expression humaine

b. dans la mesure où ils peuvent être des moyens de compréhension. Encore une fois, comme dans la pragmatique de Morris, entre personnes qui utilisent des signes. On voit la similitude.

A propos : il y avait autrefois un Cercle Signifiant (autour de G. Mannoury (1867/1956 ; mathématicien (recherche fondamentale)), auteur d’un Manuel de Signification Analytique (2 vol. 1947-1948). L’impact psychologique, sociologique et culturologique de ce que nous utilisons comme moyen d’expression dans nos relations avec nos semblables a fait l’objet d’une attention particulière. Ce qui est du pur pragmatisme.

Signal.

Un signe peut être utilisé comme un signal pour quelqu’un.

Comme le dit O. Willmann, *Abriss der Phil.*, Wien, 1959-5, 59, les Grecs anciens (Aristote par exemple) distinguaient entre, d’une part, le “logos apofantikos” le sens établissant (descriptif, narratif, rapport) et, d’autre part, le “logos sèmantikos” le discours signal.

E.H. 230.

Par exemple, une prière, un ordre, un souhait etc. est “semantikon ti”, quelque chose de pragmatique. Lorsque quelqu’un dit à une belle fille : “Toi, belle fille”, il peut s’agir d’une simple observation (étonnée - admirative). Mais cette phrase peut aussi avoir un sens flatteur, par exemple, pénétrer dans l’intimité de cette jolie fille. Cela ne peut apparaître que si ... la (éventuelle) “restrictio mentalis”, comme disaient les Romains, est exposée.

En d’autres termes, tout comme en sémantique, il en va de même en pragmatique. Le méta-langage, vers l’intérieur, décide également de la portée pragmatique correcte d’un signe. Ou pire encore : quelqu’un rencontre un “vilain petit canard de femme” et lui dit (avec mépris) : “Toi, la jolie”. C’est alors, par la réserve intérieure perceptible, l’inversion du sens dans la mesure où purement sémantique.

Note : -- La logique du langage et de l’utilisation du langage gagne à prêter attention aux modalités (EO 126v.).

Outre les modalités logiques et ontologiques, il existe les modalités du méta-langage, qui contiennent leur propre type de réservation.

La pragmatique, sur le signe, renvoie donc aux relations entre le signe et les interprétations que les gens y placent ou y trouvent. Ceci, dans la signification ou la pragmatique. Ce qui implique la compréhension - bonne ou mauvaise.

La rhétorique.

La “technè rhètorikè”, l’expertise éloquente, est née en Sicile... Quiconque connaît la rhétorique antique, c’est-à-dire la théorie de la compréhension, voit que Morris ne fait rien d’autre que de rétablir cette rhétorique antique.

1. Syntaxe.

Un texte, une figure (par exemple la photo d’une voiture avec une fille séduisante) sont assemblés de manière fusionnée : les parties du texte, de la publicité par exemple, constituent une configuration.

2.1. Sémantique.

Celui qui parle ou fait de la publicité a un “message” (une information) à transmettre pour qu’il puisse atteindre ses semblables.

2.2. Pragmatique (significatif).

Celui qui parle ou montre pour convaincre (= pour établir un rapport), a ses intentions. Il/elle veut un résultat.

Ces trois aspects - “merè” (lat. : partes, parties) en grec ancien - étaient bien connus des Antiques. Pourtant, c’est le mérite d’un Morris (avec son approche “pragmatique”), entre autres, de nous avoir réappris ces anciennes réalisations.

E. H. 231.

Vingt-deuxième échantillon... psychodrame. (231)

Jacob-Levi Moreno (1889/1974) était roumain de naissance, mais il est venu aux États-Unis, où il est devenu célèbre en tant que fondateur du psychodrame. Son *Gruppenpsychtherapie und Psychodrama* (Einleitung in die Theorie und die Praxis), Stuttgart, 1973-2, 14, mentionne un modèle primitif : - Il s'est produit chez les Indiens Pomo (côte ouest de la Californie). Témoin : un ethnologue. Un Indien apparemment mourant a été amené au village. Immédiatement, le présentateur de la météo ("chaman", "homme-médecine", guérisseur) est apparu avec ses assistants... Voici la méthode.

1. Préparation

Tout d'abord, le guérisseur s'est éclairé : l'homme qui avait amené le "malade" a dit qu'il avait rencontré un coq de dinde - quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant. La peur l'avait envahi depuis. Le présentateur météo s'est retiré.

2. Action.

Avec ses assistants, il a dépeint la situation qui a provoqué le choc, dans tous les détails possibles. Le présentateur météo - au milieu d'un groupe d'amis et de voisins - a joué le rôle d'un dindon de la farce. Autour du "malade", il a fait des cercles comme un oiseau battant des ailes sauvagement.

La différence.

Il a fait cela pour que le "malade" se rende progressivement compte, avec le groupe, qu'un coq-à-l'âne n'était en fait pas une grosse affaire, que la peur d'une telle chose n'était pas fondée... Résultat : l'homme s'est visiblement amélioré et a complètement "guéri".

Note : -- De telles méthodes existent dans toutes les cultures primitives quelque peu ordonnées.

La structure.

1. Similitude et différence

jouent un rôle de premier plan. Le présentateur de la météo joue, de la manière la plus précise possible mais en même temps la plus rassurante possible, l'événement traumatisant.

2. La cohésion est active :

L'homme et son aide, d'une part, et les voisins et amis, d'autre part, constituent deux groupes interdépendants qui aident à transformer le jugement de valeur irréel et donc névrotique de l'Indien choqué en un jugement de valeur réel et sain... Encore une fois : similitude et cohérence. Relationnellement parlant.

Le gouvernement américain a demandé à Moreno d'analyser les relations au sein des groupes (goûts et dégoûts entre prisonniers, entre collègues). Ce qui a donné naissance à la sociométrie de Moreno. Cfr EH 208. Toujours leader en psychologie industrielle.

E.H. 232.

Vingt-troisième échantillon. -- Psychologie associative (232-233)

Bibliographie : Théodule Ribot (1839/1916), *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917 -10, 171/182 (Les sentiments et l'association des idées).

Ribot était un psychologue expérimental et un penseur. Son livre, qui reste précieux, nous apprend que l'esprit, compris comme une capacité de valeur, établit également des relations (et à sa manière).

1... Le fait.

Considérons d'abord les faits.

1.a. -- ressemblance.

Pour un jeune homme, s'il ressemble extérieurement à son fils ou, par exemple, s'il a le même âge, une mère peut - soudainement - ressentir une certaine sympathie.

On le voit : le jeune homme, par ressemblance, fait référence à son fils,--est le "signe-signal" d'un sentiment de valeur, appelé "sympathie". Nous disons "fait référence à", mais instinctivement, il serait préférable de dire "fusionne avec".

Ribot élargit cet exemple : "Il y a donc des réactions de peur que l'on appelle inconsidérées ("instinctives")... Une observation plus pénétrante permet cependant de les ramener à un terrain explicatif similaire à celui du cas de la mère spontanément sympathisante, où la similitude était à l'œuvre : - Inconsidérés, nous identifions.

1.b. -- Cohérence ("adjacent").

Le sentiment que l'amant éprouvait à l'origine pour la personne de sa "maîtresse", il le transfère à ses vêtements, ses meubles, sa maison.

Autre modèle : l'envie et la haine refroidissent leur fureur sur les objets inanimés qui appartiennent à l'ennemi, pour la même raison.

Note : -- Où est le moment où, pendant la guerre du Golfe avec l'Irak, les Irakiens ont refroidi leur fureur sur tout ce qui était américain, -- en premier lieu l'ambassade américaine.

Autre modèle : dans les monarchies absolues, le culte du souverain est transféré sur son trône, sur les emblèmes (= signifiants) de son pouvoir.

Or, ce n'est pas la ressemblance mais la cohérence - l'"adjacence", comme dit Ribot, ou l'"apposition" - qui joue un rôle : la référence s'y fonde.

Fétichisme.

a. D'un point de vue religieux, un "fétiche" désigne (surtout en Afrique occidentale) un objet "chargé" d'une force vitale magique. La "croyance fétichiste" est alors cette forme de religion qui s'attribue une sorte de réalité transempirique.

E. H. 233.

b. Mais psychologiquement, et en termes de psychologie sexuelle, le “fétichisme” est une “déviation” qui fait qu’au lieu de la personne, surtout physiquement, les possessions et les objets appartenant à la personne érotisée, sont aussi, et parfois même plus, érotisés.

Les deux phénomènes, mais chacun à sa manière, reposent sur la cohérence.

2.-- L'interprétation.

Ribot, parlant de cas similaires, dit : “L’explication de beaucoup de ces cas réside dans un état inconscient. Il n’est pas si facile de le découvrir. Si, par contre, cet état revient à la conscience, -- chose dans laquelle la volonté ne joue qu’un rôle très indirect -- cela éclaire l’ensemble de l’événement”.

Comportement associatif.

Si a rappelle b, alors b est une “association” de a. Dans ce cas, il y a un transfert tropologique (ER 170 ff.) : on réagit émotionnellement (appréciativement) à b parce que - dans le cas de a - on pense à b. Et c’est : on réagit à b comme si c’était a !

On sait que l’association des contenus mentaux se réduit à deux lois fondamentales, la loi de similitude et la loi de contiguïté”, dit Ribot.

On le voit : la notion de “ collection “ (structure distributive/ association métaphorique) et la notion de “ système “ (structure collective/ association métonymique) sont les prémisses (secrètes).

Transfert”.

Le comportement tropologique consiste en un “transfert”. Il en va de même ici. Il y a le “transfert par ressemblance” et le “transfert par contiguïté”.

Note : -- Ribot appelle ces doubles “lois” sur la vie de l’âme “descriptives plutôt que réellement explicatives”. Pourtant - ajoute-t-il - ils révèlent “quelque chose en sus”. En particulier : plusieurs auteurs ont signalé, dans ce contexte, une influence souvent “cachée mais efficace”. “Une influence souvent latente mais efficace”, dit-il.

Maintenant que nous avons fait la connaissance d’un Freud, d’un Adler, d’un Jung et de tant d’autres psychologues des profondeurs, nous pouvons affirmer sans crainte que Ribot, avec cette psychologie relationnelle, se trouve au berceau d’une véritable et solide psychologie de l’inconscient et surtout de la vie de l’âme subconsciente (basée sur la mémoire profonde).

E.H. 234.

Vingt-quatrième échantillon. -- Psychanalyse associative. (234/235)

Intéressons-nous cette fois à un psychanalyste bien connu, Charels Baudouin (1893/1963). Ce Suisse a une longue expérience de la psychanalyse des enfants, à Genève. Principal ouvrage : *L'âme et l'action* (Prémises d'une philosophie de la psychanalyse), Genève, 1969-2.

A.-- Le fait.

Dans ses Etudes de psychanalyse, cet excellent connaisseur de l'âme de l'enfant s'attarde sur une certaine Berthe. Elle est venue le voir pour un problème, une névralgie du bras (une sorte de douleur nerveuse dans le bras).

Fidèle à sa méthode, Baudouin cherche une explication "rationnelle" à ce "phénomène", qui réside avant tout dans "les tendances" (les rapports de valeur) actives dans l'âme consciente, mais plus encore dans l'âme "inconsciente" et "subconsciente".

a.- Dans sa "theoria" (terme platonicien pour "recherche"), Baudouin a découvert que Berthe, inconsciemment ou non, imitait toute la situation d'une camarade de classe qui, semble-t-il, portait aussi le nom de "Berthe". Ce qui nous amène au modèle de la parabole.

b.-- Qu'est-ce que Berthe a imité exactement ? Pas tellement sa camarade de classe elle-même, bien sûr. Mais ce qu'elle considérait comme "le bonheur de (Berthe)". Ce qui signifie donc une valeur en (Berthe). (Berthe) avait un mal de bras depuis un certain temps. Ce mal avait un grand avantage : il donnait (à Berthe) beaucoup de temps libre. Plus que cela : ce n'est pas le temps libre en soi, mais ce que ce temps libre a provoqué, c'est-à-dire la possibilité de travailler pour devenir "une femme instruite". C'était le "Eigenwert", la valeur que l'on convoite pour soi-même. C'est à cela, à travers un certain nombre de déguisements (pauvreté, beaucoup de temps libre), que visait sa distribution de valeurs.

En d'autres termes : Berthe voulait son égal, une femme instruite !

B.-- la déclaration.

Le "mécanisme", selon Baudouin, se résume à ceci.

1. On saisit immédiatement - dit-il - le raisonnement par analogie ("reasoning by analogie"). Cela a permis d'"identifier" Berthe avec (Berthe). Cette identification allait jusqu'à se prêter à une "imitation morbide".

Voici ce que le psychologue appelle "un mécanisme de l'âme". Sa fuite de la vie consciente de l'âme autorise le terme de "mécanisme".

E.H. 235.

2. Selon Boudouin, le souvenir de (Berthe) et de son bras appartient à la sphère strictement individuelle, mais le mécanisme inconscient par lequel ce souvenir “fonctionne” (est un facteur causal), à savoir en produisant le symptôme physique, la douleur au bras, appartient à “une couche primitive”.

Note : -- Avec ou sans raison suffisante, les psychanalystes appellent la couche inconsciente et subconsciente de l’âme “une couche primitive”. Ils semblent oublier que les vrais Primitifs sont très conscients de choses qui, chez nous, Modernes, ne pénètrent pas dans le domaine rationnel et vice versa. Il serait préférable de parler d’une “autre couche”.

Axiologique/ logique.

Un facteur axiologique de l’âme, à savoir le désir d’être une femme instruite (comme (Berthe)), utilise le raisonnement analogique (si l’on peut appeler ce mécanisme un raisonnement) pour atteindre ce but. La logique est ici appliquée méthodiquement de manière pragmatique (c’est-à-dire pour la raison du résultat inconsciemment voulu).

Autant pour un modèle de similarité. Maintenant un modèle de cohérence. Avec Ribot, nous pouvons également parler d’un “modèle adjacent”.

Bibliographie : Ch. Baudouin, *L’âme enfantine et la psychanalyse I (Les complexes)*, Neuchâtel/ Paris, 1950-2 ; II (Les cas) / III (Les méthodes), Neuchâtel/ Paris, 1951. Dans *Les méthodes*, 162, l’auteur déclare ce qui suit.

a. Un enfant - dit-il en guise d’introduction - n’est pas un adulte en miniature, mais un être dans une phase préliminaire de maturité.

b. Il a été établi - poursuit-il - que, du seul fait qu’un ou deux parents avaient eux-mêmes subi une psychanalyse, les jeunes enfants en particulier étaient profondément modifiés. Ceci sans avoir besoin de traiter le petit sujet lui-même.

L’explication.

“Cela s’explique - dit-il - d’une part, si l’on part du principe que les troubles de l’enfant en question n’étaient pas encore solidement établis et, d’autre part, si l’on part du principe que les situations traumatisantes (à l’origine des troubles) qui avaient provoqué les problèmes dépendaient essentiellement du milieu de vie, en particulier du milieu familial.

En changeant ce centre de vie, on peut changer toute la cohérence”.

Conclusion - Comme Ribot, mais en s’inspirant des prémisses de la psychanalyse, Baudouin arrive à une psychanalyse associative qui voit les relations et ainsi clarifie, voire résout, les problèmes.

E.H. 236.

Vingt-cinquième échantillon. -- “Une sorte d’identité”. (236)

Nous continuerons un instant avec Baudouin, mais maintenant dans la mesure où, dans sa pensée “inclusive” (qui est ouverte à plus d’une interprétation), il développe Frances Wickes, *The Inner World of Childhood*, New York/Londres/Appleton, 1927, 17.

Les faits qui, relativisant, en matière psychologique ou psychosomatique, conduisent à la psychologie associative, sont - dit Baudouin - “irrécusables”. Voilà donc la base solide, “ferme” (= “positive-scientifique”).

Maintenant, les explications rationnelles.

Il est évident que le terme “rationnel”, dans des questions aussi subtiles, est entendu au sens large, bien que réel, du terme.

Baudouin pense que, au sein des psychologies des profondeurs, le courant Individualpsychologique - de C.G. Jung (1875/1961) - peut offrir une autre explication - pourtant également valable.

Wickes affirme que, dans la petite enfance, entre la vie de l’âme non(der)consciente d’un enfant et la vie de l’âme non(der)consciente de ses parents, par exemple, “une sorte d’identité” existe.

Modèle applicable.

Freud nous a appris, dans le sillage d’une tradition qui va certainement bien au-delà des Grecs anciens, que le rêve est “la voie royale” pour pénétrer l’inconscient et la vie de l’âme.

Note : -- Disons “une voie royale”. Parmi plusieurs autres.

Un enfant qui avait connu et suivi Wickes a vécu un conflit en rêve. Après une analyse plus poussée, il s’est avéré que le problème en question ne concernait pas l’enfant lui-même, mais quelque chose qui appartenait à son père. Cf. Wickes, o.c., 26.

Un autre enfant - Wickes, o.c., 28 ans - a éprouvé un sentiment d’insécurité (de se trouver dans un endroit peu sûr). Une “theoria” (terme de Platon pour “examiner quelque chose en profondeur”) plus approfondie a révélé que ce sentiment n’était qu’une “perception intuitive” de ... la situation objectivement précaire de ses parents.

Baudouin est plutôt détaché de ces facteurs “irrationnels”. Néanmoins, il est formel : “ Il est certain qu’un enfant comprend quelque part “les atmosphères de son environnement” “ (o.c., 162).

On parle alors, par exemple, de “perception intuitive” (Wickes), d’“osmose spirituelle” (Benoist Hanappier) ou encore de “participation mystique” (L. Lévy-Bruhl).

E.H. 237.

Vingt-sixième échantillon. -- Harmologie et théorie oppositionnelle : (237-238)

Revenons à EH 203/206 (Assimilisme/différentisme) : nous y avons vu que la méthode comparative - si elle est vraiment comparative - examine aussi les différences et les écarts. Considérons les relations qui sont opposées.

La définition augustinienne.

De Civitate Dei (Sur l'état de Dieu), dans lequel nous lisons : "l'ordre est la disposition qui assigne aux choses - par comparaison - la place qui leur revient en tant que données concordantes ('parium') et non concordantes ('disparium')". Augustin a emprunté cette définition à M.T. Cicéron (-106/-43).

Veillez noter deux choses

- a. Commander, c'est "placer", "arranger" (combinaison des configurations) ;
- b. organiser, c'est placer ensemble des données correspondantes et non correspondantes. Ce dernier comprend le montage et le démontage.

Note : -- Le différentiel de base que nous avons vu EH 170 (207 ; 208 ; 209)

Le concept de "différentiel".

On pourrait dire "configuration des différences",

1. Ce que les Grecs anciens appelaient "dia-stema" (Lat. : intervallum), l'intervalle, est clairement le schéma de base de toutes les comparaisons.

En dehors / entre les deux	dedans / dehors
frontière 1	frontière 2

En termes d'"agencement" : ce qui est à l'intérieur de l'espace est entre les deux ; ce qui est à l'extérieur des deux côtés est hors de l'espace.

Note : -- **Structure topologique.**

Ce schéma est apparemment une idée de base, également en mathématiques... Pensez à une boule d'argile cohérente.

- a. La masse, en tant que facteur immuable, ne change pas.
- b. Il est déformé : la forme géométrique est un facteur variable. Lors du moulage, les déformations sembleront se situer dans des limites extrêmes. C'est la définition de l'intervalle.

2. Deuxième trait.

Un différentiel place - ordonne - une série de "valeurs", dont un extrême est négatif et l'autre positif. Avec éventuellement des valeurs intermédiaires.

Incomparable/ similaire/différent.

Convergent/ parallèle/ divergent.

E. H. 238.

Aristote utilise le terme “homoi tropos”, convergens, pour désigner les données analogiques. Kard. J.H. Newman (1801/1890) a utilisé le terme “convergent” pour désigner une forme d’argumentation.

Note : -- L’induction peut prendre un tour “convergent”. Pensez, par exemple, à la recherche d’un ou plusieurs auteurs d’un meurtre. Après un certain temps de “theoria”, d’investigation, un certain nombre d’indications à première vue indépendantes les unes des autres sont mises en évidence (ce que les rhétoriciens de la Grèce antique auraient appelé “semeia”, indications vagues, à distinguer de “tekmèria”, signes certains). À un moment donné, tous ces signes “vagues” (ambigus), ou du moins la majorité d’entre eux, peuvent pointer dans la même direction. Ils “convergent”. C’est l’induction convergente. Les échantillons permettent une “généralisation” d’un certain type. Cfr ED 40/44 (Induction).

La théorie des contraires.

La voie est maintenant libre pour une sorte d’enseignement général sur les contraires. Relisez maintenant EO 114/117 (L’être (le), et le néant). Il a été question de

- a. le néant total,
- b. le néant relatif (nihil negativum) et le vol (nihil privativum). Il est clair qu’il s’agit d’une première base d’oppositions.

Maintenant, relisez brièvement EH 207/212 (Science relationnelle). Nous avons là des oppositions axiologiques (logiques-ordonnables au carré), des oppositions au sein d’une classe d’école (fictive) (logiques-ordonnables au carré), des contenus (logiques-ordonnables au carré). Egalement des relations de boucle (réflexives) - qui se situent en dehors de la sphère des opposés, tout comme le rien absolu, des relations mutuelles, des relations transitives (transitives), des relations de clarté.

Tous ces éléments peuvent également être considérés dans leurs aspects contradictoires, comme le montrent, par exemple, EH 211 (Relations mutuelles paradoxales) et EH 206 (Collections et systèmes paradoxaux).

Ainsi, on peut distinguer une contradiction transcendantale (qui en fait n’en est pas une), une contradiction restrictive (avec réserve), -- ainsi qu’un groupe de contradictions catégoriques (contraire, privative, -- corrélative). Ils ne sont rien d’autre que l’impact oppositionnel d’une relation.

Conclusion - Ils ne nécessitent aucune explication supplémentaire. Cependant, il est bon de rappeler les relations dans lesquelles elles se situent.

E.H. 239.

Vingt-septième échantillon. -- Théorie de la tension (taseology). (239/242)

La théorie des tensions est une application de la théorie des contraires. Dans les jeux, dans les conflits par exemple, les gens se réunissent mais s'affrontent dans des "camps" opposés. Collection paradoxale, forme paradoxale du système ! Mais c'est ce qui définit la "tension". Les tensions de toutes sortes jouent un rôle énorme dans l'humanité et le cosmos. Par conséquent, une brève analyse structurelle, c'est-à-dire une analyse du réseau de relations impliquées dans la tension.

Un match de football.

Deux équipes jouent pour s'emparer du ballon et le contrôler afin qu'il finisse dans le but adverse.

Note : -- Deux garçons luttant pour la même balle, peut-être en train de se battre. Chaque concours - grâce à la concurrence économique (impitoyable) - a une structure qui se distingue. Prenons le cas de deux entreprises qui se "battent" pour le même territoire de vente. Oui, deux des meilleurs étudiants sont en compétition pour la même première place.

Structure.

Tous ces modèles pointent vers le même original.

a. Il y a toujours au moins deux "camps" (opposés).

b. Il y a au moins un seul et même "enjeu" (= le ballon, la balle, le territoire de vente, la première place). - La rencontre paradoxale, la synthèse, des deux données a et b : les camps ont un intérêt opposé pour les mêmes enjeux.

Exprimé de façon humoristique : "Il y a trop de candidats pour trop peu d'objets convoités". Plus d'un camp ... pour un seul enjeu.

Note : -- Dans le jeu, cette structure est même organisée consciemment. Dans la lutte pour la vie, cette même structure est imposée.

Modèle mécanique.

La mécanique parle de forces. Ceux-ci peuvent être amenés dans une relation de tension. Pensez à la force ascendante, dans une montagne de feu, qui s'oppose aux forces latérales de la paroi intérieure du cratère, tout en "annulant" les forces descendantes de la gravité. Le pieu, n'importe quel objet, ici c'est la lave. Les camps sont les forces opposées, -- vers le haut et vers le bas et vers le haut et vers le côté. Le résultat est une tension.

Modèle humain.

La tension - le contraste - peut être un procédé littéraire.

Bibliographie : E. Mercenier, *La prière des églises de rite byzantin*, II (Les fêtes), Chevetogne, 1948, 127.

E.H. 240.

La “Semaine Sainte” a un “Mercredi Saint et Grand”, d’où l’on peut voir une contradiction typique.

“ Pendant que la pécheresse - une prostituée - t’offrait, Seigneur, un parfum des plus précieux, le disciple - Judas, le traître - s’entendait avec les administrateurs. C’est avec une grande joie qu’elle a sorti ce qu’elle avait acheté - pour beaucoup d’argent.

En toute hâte, il a vendu celui qui ne peut être payé à aucun prix. En Jésus, ils ont accepté le Seigneur. Contre ce Seigneur, il a pris position. Ainsi, elle a été libérée alors que Judas, en tant qu’esclave de l’ennemi du pays (Satan), s’est rebellé. La bassesse de Judas est terrifiante. Exalté est le repentir de la prostituée.

“Accorde-moi, Sauveur, qui est entré dans la mort pour nous, que le repentir nous sauve tous”. Misérable est le sort de Judas : alors qu’il voyait la prostituée embrasser les pieds de Jésus, il réfléchissait à la manière dont il allait lui infliger ce baiser perfide. Elle a détaché ses cheveux. Il s’est mis l’âme à nu : au lieu de répandre un parfum précieux, il s’est inculqué une mauvaise intention répugnante : “La convoitise préfère ce qui n’est pas préférable : protège nos âmes, Seigneur, d’une telle chose”.

Note : -- On voit la structure : a. Jésus est l’enjeu ; b. les camps : au premier plan la prostituée (convertie) et Judas qui a trahi Jésus pour “trente pièces d’argent” (son avidité pour l’argent) ; à l’arrière-plan : ce que la Bible appelle “le royaume des cieux” et “le royaume des ténèbres” en conflit sans merci jusqu’au retour du Seigneur Jésus, à la fin des temps.

Mimétisme (R, Girard).

En grec ancien, “mimesis” (latin : imitatio) signifie “imitation”, “représentation”. Le “mimétisme” est donc le phénomène d’imitation ou de représentation, ainsi que la théorie de ce phénomène.

Bibliographie: René Girard (1923/2015), culturologue français, a développé une théorie dans laquelle la tension est centrale. Sa théorie du désir dit que le désir de nature, le désir fondamental chez l’homme n’est pas un désir de sexe ou de mort ou de meurtre (Freud et al.), mais un désir d’imitation. Tous les comportements humains en découlent. Mais tant les personnes elles-mêmes que de nombreux théoriciens évaluent mal (répriment, suppriment) ce désir d’imitation. Conséquence : elle reste presque inconsciente.

Le moment de lucidité de Freud.

Freud, parlant de la “ horde primitive “, une humanité “ primitive “ imaginaire, dit : “ Mon voisin a exactement les mêmes désirs que moi “.

E.H. 241.

Citations de Girard : “ Le petit garçon montre un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir et être ce que son père est, - oui, le remplacer à tous points de vue. Cette attitude envers le “père” - ou envers tout homme en général - n’a rien de passif ou de féminin : elle est essentiellement masculine. Et elle est d’ailleurs très facilement conciliable avec le complexe d’Œdipe qu’elle contribue à préparer. -- Ainsi, littéralement, Freud lui-même.

Unification et mimétisme.

Girard : “Il y a une ressemblance très nette entre l’identification (traduite librement : “identification à quelqu’un que l’on admire”) - en particulier : l’identification au père” - et le désir d’imitation : tous deux consistent à choisir un parangon (...). Ce choix peut être fixé sur n’importe quel homme (...) qui prend alors la place normalement accordée au “père” dans notre société, à savoir la place de parangon ! Cfr EH. 234 (Berthe/ (Berthe)).

Note : -- Bibliographie : H. Robinson, *Resurgent Rationalism*, Toronto, 1975, 171.

Robinson développe une théorie du conflit qui se rapproche de la nôtre : au sein d’une même et commune situation (note : similitude et cohérence) - l’aspect convergent - des relations de valeur mutuellement exclusives sont à l’œuvre - l’aspect divergent (des tendances) - visant un même enjeu qui donne lieu à des imitations divergentes.

Complexe

Bibliographie :

-- Ch. Baudouin, *L’âme et l’action*, Genève, 1969-2, 97/141 (Esquisse d’une théorie des complexes) ;

-- J. Jakobi, *Complexe, archétype, symbole*, Neuchâtel (CH), 1961 (trad. v. Complex, Archetypus, Symbol).

Nous sommes dans le domaine de la psychologie des profondeurs : ce qui y est appelé “complexe” peut être décrit comme une “tension, de préférence conflictuelle, entre plus d’une tendance (= valeur) dans l’âme”.

Modèle appliqué : une tendance en nous “ veut “ (“ désire “) un objet (par exemple un homme hors mariage), mais - dans les attitudes bibliques (enseignées par l’éducation) ou dans d’autres cultures - cette tendance est considérée comme un “ péché “. Le même objet de désir (valeur) suscite deux jugements de valeur (un hédoniste et un moral).

E.H. 242.

Le “complexe d’Oedipe”.

Girard : “Le garçon se rend compte que “le père” fait obstacle à son accès à “la mère”. L’identification au “père” prend une teinte hostile et conduit au désir de remplacer le “père” - même par la “mère”. L’identification avec “le père” et le désir de remplacer “le père” par “la mère” coïncident.

Sinon, cette identification est d’emblée ambivalente “ (Girard, o.c., 252). - Ainsi Freud.

Concurrent.

On comprend tout de suite comment naît la rivalité, mêlée à l’envie. En imitant, voire en rivalisant, le père dans sa relation à la mère, le fils développe inconsciemment le complexe d’Œdipe.

C’est “le père” qui montre au “fils” ce qui est souhaitable, simplement parce qu’il le désire lui-même (c’est-à-dire “la mère”)” (O.c., 253).

Note : -- Notez la structure : a. le même enjeu, “la mère” ; b. plus d’un enjeu, “le père” et “le fils”. c. parce que le second imite le premier. Le mimétisme est le facteur de conflit.

Note : -- La psychologie des justifications de Diel se réfère ici à la “vanité” : dans un premier standard de vanité, “le fils” veut s’attaquer au “père”.

Modèle humain.

Robinson - qui vient d’être mentionné - a tendance à voir un véritable conflit à l’œuvre dans le jeu. Mais l’analyse des phénomènes - jeu et combat - montre qu’il existe une différence.

Lorsque deux équipes de football, centrées autour d’un seul ballon, jouent, des tensions apparaissent. Le “désir” d’une partie d’avoir la balle unique (avidité) est diamétralement opposé à celui de l’autre partie qui “imite” la première.

Passage de la frontière.

a. Lorsqu’une règle du football est violée, l’arbitre intervient. C’est toujours en cours. Même si elle est parfois brutale et “viole les règles du jeu”.

b. Si, toutefois, certains joueurs deviennent aussi insolents - c’est-à-dire font preuve d’une réelle violence, au sens du corps à corps - l’arbitre sera confronté à une intention offensive au sens strict. Ce n’est qu’alors que le jeu devient agressif. Cela devient des combats (bagarres, coups, règlements). À mon avis, il ne s’agit que d’une tension que l’on appelle “conflit”.

E.H. 243.

Vingt-huitième échantillon. (243/245)

Conflictologie ou litige.

Une dispute ou un conflit, stricto sensu, est a. une opposition, b. impliquant la violence.

Ici aussi, une structure contradictoire est à l'œuvre. Elle réside dans les opposés eux-mêmes.

a. L'affirmation de soi.

Puisque la personne "assertive" (ou plus largement tout être assertif) identifie son environnement comme un champ rempli de créatures attaquantes, elle agit de manière "assertive". Du stimulus, on peut déjà déduire la réaction, l'affirmation de soi. Assertif signifie "être si sûr de soi que l'on est "militant"". Nous disons donc - au lieu de ce mot étrange - "combatif" ;

b. "Contre vents et marées".

L'"assertivité" comprend généralement une autre caractéristique, à savoir l'affirmation de soi, le fait de se sentir menacé par l'environnement offensif à tel point que l'on adopte une position combative "contre vents et marées". En d'autres termes : on s'affirme "sans limites".

L'"identité" d'une personne, c'est-à-dire sa position dans l'environnement, sa persévérance contre vents et marées, est ce que l'on pourrait suggérer comme une description appropriée de l'"assertivité".

Note : -- En termes platoniques-psychologiques : le lion inférieur - comprendre : le sens de l'honneur - persiste au détriment de l'homme inférieur - comprendre : les intuitions spirituelles élémentaires. -- Dans la psychologie de Paul Diel, on dirait : la vanité se pousse, pour ainsi dire, à l'aveuglette.

La structure du "gang".

Résumons encore une fois : "l'assertivité", c'est a. sa propre "identité" (position de pouvoir dans le monde) b. la persévérance c. aller à l'encontre du reste.

Modèle appliqué.

Bibliographie : P. Sigaud, *Les autorités montent en ligne contre les gangs des jeunes*, in : Journal de Genève 13.07.1990.

"Les Américains ont appris à vivre avec le problème général de la violence sous toutes ses formes : grand banditisme, syndicats du crime, trafic de drogue. Mais au cours des derniers mois, ils ont pris conscience de l'émergence d'un nouveau phénomène (et ce, en raison de son ampleur inquiétante), à savoir les "gangs" de jeunes âgés de quinze à vingt ans qui, au moyen de coups de feu, délimitent des quartiers entiers de la ville dans lesquels ils mènent une vie organisée". C'est ainsi que Sigaud situe le thème. Allons-y, car l'analyse structurelle peut s'en nourrir.

E.H. 244.

Des échantillons.

Selon les dernières analyses, les 50 États - y compris l'Alaska et Hawaï - sont touchés par cette maladie toxique.

a. Los Angeles. Cette ville californienne est la plus ancienne zone d'action des gangs de jeunes. Nombre de personnes concernées : environ 80 000. La répartition est la suivante : 59% d'Hispano-Américains, 39% de Négro-Américains, 2% d'Asiatiques. Seulement 72 individus blancs. Tous ces gangs réunis avaient 554 crimes à leur actif en 1989 (cambriolages, hold-up, vols à main armée, infractions à la législation sur les stupéfiants, meurtres, extorsions de toutes sortes).

b. Chicago. En deuxième position... 15 000 jeunes (125 gangs). La grande majorité des Noirs. Le reste est composé de quelques hispano-américains. 1989 : 72 crimes (12 de plus qu'en 1988).

c. New York. Seulement une quarantaine de gangs. Selon certains sociologues, cela est dû à la fragmentation profonde de la population en une multitude de groupes ethniques.

d. Boston. Une quarantaine de gangs (2000 jeunes). 80% de Noirs, 13% de Portoricains. 1989 : 9 meurtres (trois fois plus qu'en 88).

e. Washington. 1989 : 434 crimes, le record.

Ce sont les faits. Inductivement, on peut arriver à la conclusion suivante : la peste devient commune.

Déclarations (interprétations).

Comme tout fait, surtout de nature humaine, le phénomène de la jeunesse est ambigu.

1. -- Un policier.

“C'est toujours la même question : bientôt, les enfants qui jouent encore à la marelle seront autorisés à posséder une arme à feu. Si les armes à feu et les revolvers ne pouvaient pas être achetés aussi facilement, les jeunes régleraient leurs différends différemment”.

2.-- Un psychiatre.

Armando Morales (Prof. Psychiatrie Univ. Calif.). Il le voit doublement.

a. La négligence de la vie mentale, dont souffrent de nombreux jeunes, fonctionne : “Le gang remplace la structure familiale que les gangsters n'ont pratiquement jamais connue”.

Note : -- Un beau modèle du vol du néant (EO 117). Avec pour conséquence d'être absorbé par le mannequin du couloir.

b. “Ils ont, en outre, l'impression qu'il n'y a pas de place pour eux dans la société américaine. Le corridor leur offre un lieu basé sur la haine et la violence brutale”.

Note : -- Encore une fois : le vol de rien ou “un vide vital”.

E.H. 245.

La structure du gang.

Morales : “Le nombre de membres varie de cinq à plusieurs centaines. Mais ce chiffre a peu d’importance. Tout dépend du champ d’action, des objectifs poursuivis, de la personnalité du leader.

Les jeunes en question ne sont pas des voyous ordinaires, ni des meurtriers recherchés par toutes les polices. Alors, qu’est-ce que c’est ? Ils obéissent à des rites, des codes, des coutumes. Par exemple : à Washington, les membres s’habillent en sweat-shirt noir à capuche. A Pine Bluff (Arkansas), il faut commettre un cambriolage - approuvé par le chef - pour devenir membre des Folks. À San Antonio (Texas), les terroristes locaux ont eu la témérité, sans sourciller, de distribuer aux policiers, après une fête de carnaval, des cartes de visite portant la mention “Toutes sortes de vandalisme”.

Note : -- Cette structure prouve deux choses :

- a. Une structure comportementale “primitive” cimentée par un lien d’appartenance tout aussi “primitif”,
- b. un cynisme typiquement moderne qui désacralise tout.

“L’homme”

On vient de dire : structure d’autorité... “The Man” est le surnom de Rayful Edmond (25 ans). Il est maintenant en prison à Marion, Illinois. - Entre 1986 et 1989, il était la principale figure du commerce de la cocaïne et du crack (drogue) dans tout le district de Columbia.

Siège : la maison de sa grand-mère dans un quartier noir. Avec une vingtaine de membres de sa famille, il contrôlait 20 % du commerce de la drogue dans la région. -- Revenus hebdomadaires : 2 000 000 \$. -- Le gang comptait +/- 150 membres.

De Los Angeles ils recevaient, mensuellement, 700 kg. de cocaïne. Pendant trois ans, l’homme a mené une vie princière : voyages à Las Vegas, une Jaguar, une magnifique villa, des meubles opulents, un bracelet à 45 000 dollars.

Il a distribué des billets de 100 dollars à tous les enfants de son quartier. Il offrait des boucles d’oreilles en or à ses nombreuses admiratrices.

L’Homme dit maintenant : “J’étais le Roi, le souverain. Dans sa cellule, il ajoute : “J’avais des amis partout. Dès que je sortirai de prison, dans un ou deux ans, j’ouvrirai une boîte de nuit”.

Note : -- Ainsi, l’alternative au gang est une boîte de nuit, on sent le lien entre la violence et le sexe. Tous deux constituent un domaine d’“assertivité”.

E. H. 246.

Vingt-neuvième échantillon. -- Oppositionnisme. 246

Bibliographie : J. Muurlink, *Anthropologie voor opvoeders en hulpverleners* (Ideologische manipulatie of zelfbepaling), Bloemendaal, 1981, 17/18 (oppositionnisme).

Le phénomène est ancien. Le nom est nouveau. “On parle d’oppositionnisme lorsqu’on s’oppose fermement à un certain terme ou concept et qu’on l’oppose à un autre auquel on accorde une validité absolue”. (O.c., 17).

Modèle professionnel.

On peut trouver un modèle d’oppositionnisme chez un certain nombre de biologistes et/ou de psychologues.

a. Les Ones absolutisent le rôle de la prédisposition : déjà à la naissance, dans un être individuel biologique et/ou psychologique, toutes ou presque toutes les possibilités de vie sont prédéterminées.

b. La vision “oppositionnelle” exagère le rôle de l’environnement : un être vivant individuel, un individu psychique est, dans son destin et son parcours de vie, entièrement ou presque entièrement “déterminé” par l’environnement dans lequel il a son biotope.

Modèle philosophique.

a. Les Subjectivistes Modernes, avec R. Descartes à leur tête, absolutisent à un très haut degré la “pensée” individuelle (“Je pense. Donc je suis” (Descartes) ; “Ich denke” (Kant)) sujet ou I.

b. Une vision “oppositionnelle” peut être trouvée dans le structuralisme, entre autres. Avec un de Saussure en tête. Ce n’est pas le moi autonome mais “la ou les structures” qui dominent la pensée et l’action. Par “structure”, on peut entendre par exemple le “langage” avec ses règles inconscientes et subconscientes (grammaire). Elle peut également être comprise comme “le fondement économique” (l’ensemble des activités économiques) (K. Marx).

Si c’est la langue qui est radicalement décisive, nous avons le “linguisme” ; si c’est l’économie, nous avons l’“économisme”.

Le platonisme.

Outre le fait que personne n’a jamais trouvé de système fermé dans les textes de Platon, il y a le fait que Platon enseigne méthodiquement la pensée en “jugements restrictifs”. Cfr ED 15 (“Sous pour conservation vrai”).

a. Le “bien” absolu (précieux) est-il - pour Socrate et Platon - le bien-sans.

b. Le reste - et c’est à peu près tout ce qui existe - est bon - avec des réserves... Autant de jugements extrêmement nombreux. Elles sont vraies ou fausses “restrictivement” (“modalement”), c’est-à-dire avec réserve, -- au besoin avec réserve de l’opinion contraire qui “nuance” la première.

Trentième échantillon.-- dichotomie : Systechy (paire opposée). (247/250)

“Das Kombinieren im eigentlichen Sinne (von ‘bini’ (Lat. : je zwei) hat Gleichgeordnetes zum Gegenstande” (O. Willmann, Abriss der Phil., Wien, 1959-5, 46).

Combinez”,

La “fusion”, qui consiste à “rassembler une multitude de données”, peut être définie au sens large et au sens strict. Au sens strict, selon Willmann, “combiner” signifie travailler avec des “bini”, deux données à la fois. Ce qui s’accorde dans le processus de commande - même si c’est, dans une certaine mesure (remarquez la restriction), opposé - est “combiné” dans un tout ou une totalité.

Note : -- Les structuralistes, dans une optique de restauration, ont également travaillé “en combinaison” (par exemple avec des paires d’opposés).

Le système.

Su.stoichia’, ensemble d’éléments. Et celle de deux éléments. La paire opposée... Voyons des exemples.

Sumérien.

Bibliographie : S.N. Kramer, *L’histoire commence à Sumer*, Paris, 1975, 153.

Les Sumériens (Sumerians) ont été découverts vers 1872. Il s’agit d’un peuple archaïque-antique qui s’appelait lui-même “kengir”. Ils se sont installés à Sumer entre - 4000 et - 3000. Dans des villes comme Ur, Lagash, Deruk et Eridu. Ils sont les inventeurs de l’écriture cunéiforme.

Note : -- Ce qui est aujourd’hui l’Irak et l’Iran est la région approximative où ils vivaient.

Eh bien, dans les textes sumériens, on trouve de nombreux accouplements typiques qui divisent une totalité en deux opposés correspondants.

Ou plutôt “hiver/été”, car dans la mentalité religieuse archaïque, les phénomènes naturels sont l’œuvre de divinités. Ces divinités passaient pour ce que Nathan Söderblom, le célèbre historien des religions, appelait des “Urheber” (Causers). Ainsi, (un phénomène cosmique comme) les saisons étaient - vues en arrière-plan - “divines”, - oui, la représentation visible et tangible des divinités causales.

Selon les mots de S. Paul, ces divinités, facteurs causaux de tout ce qui est visible, sont “ta stoicheia tou kosmou”, lat. : elementa mundi, les facteurs (par excellence) du cosmos.

Biblique.

“Le serpent était la plus sournoise de toutes les créatures des champs (...). Elle dit à la femme (note : Eve) : “C’est ainsi que “Dieu” a dit : “Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin d’agrément (paradis).

E.H. 248.

La femme répondit : “(...) Mais de l’arbre qui est au milieu du jardin d’agrément, Dieu a dit : “Tu n’en mangeras pas”. Ne le touchez même pas ! Sinon, cela vous coûtera la vie”. Ce à quoi le serpent répondit : “Je ne le crois pas ! Tu vas mourir ? Pas question ! Mais ce qui est vrai, c’est que “Dieu” sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s’ouvriront et vous serez comme les divinités, versés dans le bien et le mal”.

Note : -- Dans la théologie traditionnelle, cette histoire “mythique” est considérée comme l’histoire du premier péché (dont résulte, pour tous les descendants, le péché originel) ou “chute”. Le premier péché ou péché originel aurait donc été une sorte de coopération avec “les divinités” - les éléments du cosmos (par excellence), dans le langage de Paul - qui sont ainsi caractérisées comme “connaissant, étant chez elles, le bien et le mal”.

Pourtant, au-delà de toute véritable croyance biblique en Dieu, les magies sont à double visage, “à l’aise dans le bien et le mal”. En langage courant, les divinités païennes “ne regardent pas de si près” lorsqu’il s’agit des dix commandements (le code éthique).

Si nécessaire, ils parviennent à leurs fins non seulement par le biais de ce qui est éthiquement irréprochable, mais aussi par le biais de tout ce qui est éthiquement mauvais. Interrogez les peuples non occidentaux sur leurs magiciens et leurs sorciers : ils vous diront que ces personnes “ne cherchent pas trop”, dans de nombreux cas. Tant que l’objectif est atteint !

“Le bien et le mal”

Une dichotomie (système) très caractéristique. Elle divise tout comportement en bien et en mal. L’ensemble de ces “éléments” constitue la totalité. Des consciencieux et des sans scrupules. De modèle et de contre-modèle.

Grec antique.

Bibliographie : Gad Freudenthal, *The Theory of Opposites and an Ordered Universe* (Physics and Metaphysics in Anaximander), in : *Phronesis* (A Journal for Ancient Philosophy), Assen.

Il s’agit d’Anaximandros de Miletos (-610/-547), le compagnon de pensée ou “hetairos” de Thalès de Miletos, le premier penseur. Apparemment, il a cherché l’ordre dans la “fusus”, la nature (à comprendre comme “tout ce qui est”). Entre autres choses dans les opposés.

Conclusion. - Très tôt, la philosophie et la science ont été considérées comme des activités de commande. En effet, chez Anaximandros, l’“archè” est la conception de base de tout ce qui est, impliqué dans la création et la décomposition, un système.

E.H. 249.

Les systèmes des Paléopythagoriciens.

L'harmonie, c'est-à-dire l'union, est le concept central - avec l'âme (la force) - du système pythagoricien. On a conservé une liste qui prétend remonter à la stoïchios paléopythagoricienne ou à l'analyse factorielle.

En particulier :

a. identité/non-identité,

b. l'ordre/le désordre, la forme/l'informe, la solidité/l'instabilité, les mathématiques : la rectitude/la cambrure, -- les sciences naturelles : la lumière/l'obscurité, -- les sciences humaines : la masculinité/la féminité, la droitisation/la gauchisation, l'éthique du bien/mal.

Archutas de Taras (-445/-395).

Ce paléopythagoricien de Tarentum a un texte à son nom (qui est contradictoire).-- Si quelqu'un était capable de réduire ("genes") toutes les espèces à la même prémisses ("archa") et, à partir de cette prémisses, de les conduire et de les assembler ("suntheinai kai sunarthmèsasthai"), alors - c'est ce qu'il me semble - cette personne est le sage par excellence, quelqu'un qui possède toute la vérité comme une part, quelqu'un qui adopte un point de vue à partir duquel il peut connaître Dieu en même temps que toutes choses : à savoir, comment Dieu a tout assemblé avec la prémisses de la paire d'opposés et de l'ordre ("en tis"). a tout rassemblé avec la prémisses de la paire d'opposés et de l'ordonnement ("en tai sustoichiai kai taxei"). (O. Willman, *Abriss der Philosophie* 14).

Note : -- Dans ce texte -- qu'il soit authentique ou non -- la double méthode de raisonnement -- analisis, ramener à une proposition à trouver, -- sunthesis, déduire des propositions ; ED 26 (Déduction/réduction) ; 36) -- est clairement présente et comme une dualité ordonnée.

Platon

Chez Platon, la paire d'opposition "tautotès/ hétérotès" (identité/non-identité) est le système de base. Comme ci-dessus.

Par exemple, pour ordonner les concepts : la méthode diaictique ordonne des concepts les plus englobants aux moins englobants (par exemple, de "être vivant" à "homme" (un type d'être vivant)) ; la méthode synoptique fonctionne dans l'autre sens.

La dialectique platonicienne.

Dans le dialogue de Parménide, par exemple, les paires d'opposés sont fortement discutées.

Par exemple, *Parm.* 129a/e. Il y est question de concepts d'"imbrication" et de "séparation". -- "On est surtout gêné (...) par l'exigence que les idées existent chacune par elles-mêmes (133b).

E.H. 250.

Les idées, après tout, semblent toutes avoir leur existence ou leur être dans leurs relations mutuelles. Comme, par exemple, les idées d’“esclavage” et de “domination” s’englobent mutuellement”. (W. Klever, *La pensée dialectique (sur Platon, les mathématiques et la peine de mort)*, Bussum, 1981, 53).

Comme le souligne W. Klever, G.W. Hegel (1770/1831 ; professeur de Marx), l’innovateur de la dialectique, a appelé *le Parménide de Platon* “die heilige Schrift der Philosophie”. Cela s’explique apparemment par l’accent mis sur la “koinonia”. L’interconnexion, des idées.

Dans son dialogue *Sophistes* 259e, Platon dit : “Ce n’est que par l’entrelacement mutuel des idées - “ton eidon sumplokè” - que l’intuition apparaît”.

Note : -- Ce qu’ont dit Anaximandros et les Paléopythagoriciens, Platon le dit à sa manière. En particulier : l’ordre implique l’harmonie des contraires.

Dans son *dialogue Theaitètos*, la question est “Qu’est-ce que la connaissance d’ailleurs ?”.

Dans l’esprit du Protosophe Protagoras d’Abdera (-480/-410), connu pour sa thèse “Tout ce qui est, est tel qu’il arrive à chacun de nous individuellement avec la conséquence que “L’être humain (individuel) est la mesure (= prémisse) de toutes choses”, Theaitetos affirme que “la connaissance est la perception”. Et c’est la perception sensorielle. Cfr Theaitetos 151e.

Le dialogue porte ensuite sur les implications de cette proposition. Car si cette affirmation est correcte, pourquoi existe-t-il encore des erreurs de perception, des illusions, des degrés de perspicacité, des distinctions entre sommeil et veille ?

Pourtant, Platon convient que cette affirmation contient une part de vérité. Ainsi *Theait.* 179c.

Les difficultés, oui, même les impossibilités qui en découlent (164b) - même si l’on présente la thèse de la manière la plus favorable - obligent à :

- a. une élimination de celle-ci
- b. au sens d’un supplément à celui-ci.

Cette élimination n’est pas provoquée de l’extérieur mais est obtenue à partir de la proposition elle-même (170a). Cela signifie que sa validité ne disparaît pas, mais prend tout son sens dans une proposition ultérieure.

Dans la déclaration suivante, Platon - en accord avec son interlocuteur - affirme : “ Par le biais des sens, nous arrivons à une connaissance qui, cependant, n’est plus celle des sens eux-mêmes “. En particulier : l’âme, grâce à l’“ anamnèse “, mémoire sommaire (EH 164), saisit le commun et le conjoint dans la multitude des impressions sensorielles.

E. H. 251.

Trente et unième échantillon... “Y compris”. (251)

La systémie vue ci-dessus peut être traduite par “la compréhension complète d’un terme de la systémie comprend : a. la compréhension de ce terme, b. y compris le second terme”.

C’est-à-dire : la compréhension isolée d’un terme, vue à partir de sa compréhension complète ou totale, est restrictive, c’est-à-dire précisément soumise à (le reste, le second terme).

Modèle appliqué.

Cfr ED 14vv. (Jugement restrictif);-- 128v. (Modalités ontologiques).-- ED 12.-- L’histoire du garçon qui avait tué son père recouvre une structure ;

a. l’histoire elle-même est un échantillon inductif ;

b. la leçon morale est la généralisation.

Comprendre pleinement les deux, c’est saisir l’échantillon (l’histoire) sous réserve - y compris - de la leçon morale (sinon il est “aveugle”) et la leçon morale sous réserve - y compris - de l’échantillon (sinon la leçon morale est “vide”).

Voir aussi EO 131 (probablement) : “sous condition”.

Passons maintenant à la doctrine du jugement.

ED 15. - “Le christianisme est un humanisme” est correct sous réserve que - défini différemment - “Le christianisme n’est pas un humanisme” est également correct. La compréhension complète de la première phrase a. comprend la compréhension de la première phrase b. comprend la deuxième phrase. Ces deux jugements sont restrictifs. Ils se considèrent comme des compléments.

Passons maintenant à la théorie du raisonnement.

ED 33.-- En fait, la déduction peut être formulée comme suit : “Si et seulement si A, alors B. Eh bien, A (ou B). Donc B (ou A)”. Dès que le “si” de la première préposition n’inclut pas “et seulement si”, il y a réduction soit comme explication, soit comme induction. Qu’est-ce que la “réduction” ? Une déduction avec réserve ! Ainsi, la compréhension complète d’une explication-réduction ou d’une réduction inductive comprend a. sa compréhension b. y compris “le reste”.

Ce “reste” - ce sont les autres explications possibles ou les autres échantillons possibles. Ce n’est que si (“si et seulement si”) ces autres explications et/ou ces autres échantillons sont vérifiés, que l’on peut procéder à une véritable déduction.

En d’autres termes, ce n’est qu’à ce moment-là que la compréhension est totale.

Dialectique

Platon a toujours travaillé de cette façon : toute sa stoïchiose (anamnèse (EH 164)) en dépend ou en pâtit.--Ainsi, à sa manière, Hegel (ED 66f., : Deductio hegeliana).

E.H. 252.

Trente-deuxième échantillon. -- Divisé (complémentaire, supplémentaire) (252-253).

La mise en ordre - nous l'avons vu dans le dialogue de Theaitètos - implique a. une comparaison interne (qui donne une compréhension) b. avec une comparaison externe (qui donne une compréhension incluant un complément).-- La mise en ordre est donc "combinatoire", c'est-à-dire essentiellement une pensée par paire.

Supplément.

En grec ancien : "To plèrama :", en latin : complementum. Aussi : "hè loipè" le reste (ou : "to loipon", ce qui reste).-- Quelque chose est (est vrai, est bon) soumis au reste -- y compris le reste. Celui qui pense ainsi, pense "sumplèrotikos", de manière complémentaire ou supplémentaire.

Après tout, un donné est divisé - au sein d'une totalité - en le donné lui-même et le reste (tout le reste au sein de cette totalité).

- a. Tous les éléments séparément et tous les éléments ensemble (collectivement) ;
- b. toutes les parties séparément et toutes les parties ensemble (disruptif),-- ce sont les deux principales variantes.

A.-- Description (définition).

L'essence ou la substance d'une chose est ce qui la rend distinguable (discriminable) du reste. Sa description, voire sa définition stricte, tente d'exprimer cette spécificité.

A.1. -- La forme singulière de l'être.

Pensez à vous ! Comment allez-vous mettre en mots ce qui vous définit ? Surtout en soulignant toutes les choses qui vous rendent différent des autres. Cfr ED 46/50 (raisonnement idiographique). C'est : sur la base de la dichotomie. Par exemple : "Je suis flamand (et non wallon ou bruxellois)". "J'habite à Gand (et non à Hasselt)". "Je suis marié et j'ai deux enfants" (et non pas célibataire et sans enfant)".

Le "et non" - explicitement ou non - fait référence au reste. C'est ainsi que vous vous distinguez des autres.

Note : -- C'est pour cette raison que le singulier est toujours aussi "concret" ("concretum", signifie "fusionné avec" en latin).

A.2. -- La forme privée de l'être.

Ainsi : un nègre ou une femme est a. un être humain (universel) b. caractérisé par une culture et une couleur de peau entre autres (privé). En énumérant le privé, on oppose le Noir au reste de l'humanité. Sur la base de "certains ont des traits, d'autres non". Un Noir est un être humain (mais pas un Blanc ou un Chinois). "Mais pas" se différencie du reste (le complément de l'ensemble).

E.H. 253.

B.-- Description (définition).

Prenons maintenant le système.

Appl. mod.

“Cette belle fille sur la plage qui joue dans le sable ! Comme elle se détache, avec ses cheveux noirs de jais et sa peau bronzée, sur l’horizon baigné par le soleil couchant

a. C’est absurde.

“Le sens commun” (par opposition au “sens intime”) signifie “compréhension commune - c’est-à-dire répandue”. Tout le monde avec son bon sens met la dichotomie, dans, la forme d’addition, consciemment ou plutôt un(der)consciemment en premier. C’est ce que montre la phrase mentionnée ci-dessus (dans laquelle nous avons souligné la dichotomie). Le couple d’opposés “avant-plan/arrière-plan” (une partie du paysage/une autre partie ou le reste du même paysage) est ici en jeu.

b. Psychologie de l’observation.

Dans la psychologie de la perception, la “figure” est la forme (géométrique) qui se détache d’une totalité. Mais c’est précisément pour cette raison que la “figure” devient le premier plan par rapport à l’arrière-plan. C’est-à-dire dans la totalité de ce qui est observé.

Modèle appliqué.

Ecoutez attentivement - perception ! - une belle chanson. La mélodie - surtout sous la forme du refrain - se détache de l’ensemble, principalement grâce à sa répétition (perçue). De la même manière, le thème se détache de l’ensemble. Le premier plan surgit sur un arrière-plan !

Gestalt. Les psychologues de la Gestalt ou de la forme parleront ici de “Gestalt” (au lieu de “figure”).

Note : -- Ce qui revient, en langage paléopythagoricien, à “arithmos”, “nombre.forme.harmonie” (un certain nombre d’éléments dans une configuration constituent une harmonie).

Surface.profondeur.

Une autre forme de division.

a. Un fait... A II. à l’école prend du retard (surface).

b. Prendre du retard, c’est simplement “remonter à la surface” d’un trouble, par exemple, qui “trahit” à la fois l’état de santé global et la situation psychosociale globale ... en profondeur. Ou en arrière-plan.

Note : -- Lorsqu’on prête attention au langage des structuralistes (EH 224), on remarque que le couple opposé “surface/profondeur” apparaît régulièrement. On parle même de structures “en surface” et “en profondeur” (ces dernières n’apparaissant qu’après une analyse approfondie)... On définit ainsi des systèmes ou des parties de systèmes.

E. H ;. 254.

Trente-troisième échantillon. -- Discrimination (humaine). (254-255)

L'“anthropologie” comprend non seulement l'aspect biologique des êtres humains, mais aussi leur psychologie, leur société et leur culture (psychologique/sociologique/culturologique).

Mais cela peut se faire de plusieurs manières. Nous considérons deux types principaux d'anthropologie. Ici aussi, on pense en termes de dichotomie.

Prosopopée (description de l'extérieur)/éthopée (description de l'intérieur).

Bibliographie : H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 273s. - L'auteur donne, en trente-six parties ou aspects, la structure de ce qu'on appelait à l'époque l'“enkômion”, latin : “laudatio”, éloge.

a. Nous considérons d'abord l'apparence physique et l'environnement. Nous dirions maintenant “l'aspect comportemental” Objet : ce qui est visible et tangible (vu de l'extérieur),--supprimé.

b. Ensuite, on s'attarde sur l'aspect intérieur (l'“âme”) de la personne louée. Nous dirions maintenant : “l'aspect Geisteswissenschaftliche”. Objet : ce qui se passe biologiquement, psychologiquement, sociologiquement, culturellement dans l'être humain, -- saisi au moyen de l'empathie.

Note : -- Ceci nous amène à la rhétorique antique complète, c'est-à-dire à la compréhension de la théorie. La compréhension comportementaliste de l'homme étudié est étroite, -- se tient à distance, -- se veut “objective - scientifique”.

La compréhension scientifique spirituelle va jusqu'au fond de l'âme : par toutes sortes d'expressions, elle tente de pénétrer dans ce qui se passe chez l'autre. Sentiment, - empathie par le biais d'une véritable “rencontre” (connaissance approfondie). Cfr EH 211 (Buytendijk : rencontre).

Exclusivisme/Inclusivisme.

Cf. EH 246 (Oppositionnisme) ; -- 203 (Assimilisme / Différentisme).

a. L'“exclusiviste” voit tout ce qui est différent comme “pas moi” ou comme “n'appartenant pas au groupe”. L'“autre” est si différent dans cette interprétation qu'il existe un fossé infranchissable. Le raciste hitlérien ou le purificateur ethnique serbe appartiennent à ce type.

b. L'inclusif voit l'autre - qui peut parfois être douloureusement différent - comme en principe accessible et perméable, comme fondamentalement “compréhensible”. Il essaie donc de maintenir le dialogue et la rencontre réelle. Le fossé peut être comblé.

E. H. 255.

Au lieu d'être "pas moi", l'autre devient "moi à nouveau" (selon les mots de A. Schopenhauer : "Nicht-Ich"/"Ich noch einmal"), le groupe "différent" est intégré à son propre groupe. L'autre corporéité, l'autre psyché, la société et la culture sont traitées avec un minimum de bienveillance. Au lieu d'être exclus, ils deviennent des objets d'inclusion.

Conséquence : la méthode change. L'autre être humain n'est plus "la boîte noire" (dont la vie intérieure de l'âme est mise entre parenthèses) ; sur laquelle on exécute des stimuli pour provoquer des "réactions" ("psychologie des réactions" ou "psychologie comportementale"). Comme un électricien qui fait entrer et sortir des fils pour savoir ce que contient la boîte noire. Au lieu du schéma "stimulus-réponse", on comprend que la réaction à un stimulus est en fait le traitement d'une situation avec comme co-représentation l'âme (esprit, moi, personnalité) de celui qui interprète cette situation (cfr. ABC - théorie ED 23) : outre la situation objective, le sujet qui interprète détermine aussi la réaction. C'est précisément ce facteur subjectif que l'on essaie de découvrir - de manière sensible et compatissante, par une "observation participante" - à travers ses "signes" dans le comportement extérieur. C'est la méthode de la "compréhension".

Modèle appliqué : Hérodote sur le totémisme des neurs.

En guise d'introduction.

a. Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425).

Le fondateur de la terre et de l'ethnologie, également "père de l'historiographie", est connu pour ses *Historiai* (Investigations). Il s'y révèle comme un reporter (soit comme témoin oculaire, soit comme informé "par ouï-dire"). Il était un croyant traditionnel. Mais en même temps, il est influencé par l'école milésienne (Thalès et al.), qui pratique l'"*historia*", la recherche, sur la "nature" ("philosophie naturelle").

En tant qu'Ionien, il était très ouvert - "inclusif" - dans son esprit. Cela était renforcé par ses convictions démocratiques ("Tout le monde a le droit de s'exprimer") et par sa vie professionnelle très active.

b. Le multiculturalisme.

Hérodote, en tant que Grec d'Asie mineure, a été familiarisé dès son enfance avec une multitude de cultures, dont certaines étaient très éloignées de la sienne. Nous allons maintenant examiner comment ceux-ci l'ont approché de l'extérieur.

(E.H. 163/255)

Harmologie ou doctrine de l'ordre	(163/651)
1er échantillon -- L'âme humaine et son ordonnancement.	(166/681)
2ème échantillon. -- Science ordonnée, rhétorique et philosophie.	(169)
3ème échantillon. -- Tropologie : la métaphore.	(170/173)
4ème échantillon. -- Tropologie : la métonymie.	(174/75)
5ème échantillon. -- Tropologie : la synecdoque.	(176)
6ème échantillon... le terme "son (le)" est restrictif.	(177/179)
7ème échantillon.-- logique traditionnelle et relativité.	(180/184)
8ème échantillon. -- La méthode comparative.	(184/187)
9ème échantillon. -- Nombre et nombre.	(188)
10ème échantillon. -- Théorie cartésienne de l'ordre.	(189/192)
11ème échantillon. -- Comparaison interne et externe.	(193/196)
12ème échantillon. -- Schleiermacher : divinatoire/ comparatif.	(197/198).
13ème échantillon.-- Modèles de méthode comparative	(199/201).
14ème échantillon. -- Hypothèse aristotélicienne.	(202)
15ème échantillon : Assimilisme (concorde)/différentisme (discorde).	(203/ 206)
16ème échantillon. -- Science relationnelle.	(207/212)
17ème échantillon. -- Structure (distributive / collective).	(213/216)
18ème échantillon... Systématologie.	(217/220).
19ème échantillon. -- Théorie du dessin.	(221/223)
20ème échantillon. -- Structuralisme.	(224/225).
21ème échantillon. -- Sémiotique.	(226/230)
22ème échantillon... psychodrame.	(231)
23ème échantillon. -- Psychologie associative	(232/233)
24ème échantillon. -- Psychanalyse associative.	(234/235)
25ème échantillon... "Une sorte d'identité".	(236)
26ème échantillon. -- L'harmologie : une théorie oppositionnelle :	(237/238)
27ème échantillon. -- Tensologie (taseology).	(239/242)
28ème échantillon... Litige.	(243/245)
29ème échantillon. -- Oppositionnisme.	(246)
30ème échantillon... dichotomie : Systechy (paire opposée).	(247/250)
31ème échantillon... "Incluant".	(251)
32ème échantillon.-- Bifurcation (complémentaire, supplémentaire)	(252/253).
33ème échantillon... Divisé (humain).	(254/255)